



BIBLIOTECA
FVNDATIVNEI
VNIVERSITARE
CAROL I.



N^o Curent 35197 Format

N^o Inventar 16253.1 Anul

Sectia Depozitii Raftul

JOURNAL D'UN GRINCHU

OUVRAGE DU MÊME AUTEUR

DANS LA MÊME LIBRAIRIE

Israël. 3 50

Il a été tiré de cet ouvrage quinze exemplaires, numérotés à la presse, sur papier de Hollande.

Sceaux. — Imprimerie E. Charaire.

In v. A. 16.253

GYP

B 108390

JOURNAL
D'UN GRINCHU



Donația Th. Rosetti

PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

1898

Tous droits réservés.

38070

CONTROL 1953

1956

BIBLIOTECA UNIVERSITARA
COTA 35 197

RC73/07

B.C.U. Bucuresti



C38070

A MONSIEUR MAURICE BARRÈS

JOURNAL
D'UN
GRINCHU

Paris, 30 mars 1897.

Pourquoi ai-je ce soir l'idée d'écrire ce que j'ai vu, fait, entendu ou dit aujourd'hui?... Est-ce donc particulièrement intéressant?... Mon Dieu, non!... mais je veux garder des instantanés de ces mille riens. C'est d'eux, après tout, qu'est composé le grand mouvement qui précipite vers la fin ou le recommencement les êtres et les choses. Et, de temps en temps, je relirai ma vie, puisque je n'ai personne avec qui « la causer », puisque, en somme, je suis seul, très seul, au milieu de gens tout différents de moi.

Je n'ouvre plus guère la bouche sans que tous se dressent comme un seul homme pour me déclarer vieux jeu, compromettant, grinchu. Ce soir encore, en rentrant de ce dîner chez les Bouillon, j'ai eu avec ma femme une discussion idiote. Elle m'a attrapé — comme elle m'attrape souvent depuis quelque temps — parce que j'ai ri des têtes que faisaient nos hôtes.

Les explications, données par Monsieur Le Poittevin devant la commission des poursuites, plongent ce pauvre Bouillon dans la consternation. C'est Burdeau qui a fait sa carrière politique. C'est à lui qu'il doit le siège de député qu'il perdra certainement aux élections prochaines. Depuis longtemps il était, et pour cause, fixé sur l'honorabilité de son protecteur, mais il est navré de voir préciser par la justice ce qu'il avait pu jusqu'ici qualifier de « malveillants racontars ». Il en est particulièrement navré en ce moment, et si Germaine savait pourquoi, elle me déclarerait — avec raison cette fois — compromettant.

Nous avons fait, Barentin et moi, une bête de farce à Bouillon; seulement nous ne nous doutions pas des proportions que prendrait cette farce.

En revenant l'autre jour de Cannes, où j'avais conduit ma belle-mère qui ne sait pas voyager seule, j'ai fait la route avec Barentin. Il s'arrêtait à Lyon pour passer la journée avec Affreville, qui est là-bas dans un régiment quelconque. Je me suis arrêté avec lui. En déjeunant au restaurant Belcourt, Affreville qui avait reçu le matin une lettre de son frère (un magistrat), nous a raconté les bruits de Palais concernant la déposition probable de Monsieur Le Poitevin. Barentin a dit :

« Ce pauvre Bouillon!... ça va le gêner pour se réclamer de l'ex-grand homme devant les électeurs récalcitrants! »

Et, en causant, l'idée m'est venue d'envoyer à Bouillon une dépêche que nous avons rédigée tout de suite en nous amusant beaucoup. Cette dépêche, émanant d'un prétendu comité pour

l'érection d'une statue de Burdeau à Pont-sur-Rhône, suppliait Monsieur le prince de Bouillon de vouloir bien accepter la présidence. Elle lui insinuait que non seulement il payerait, par cette acceptation, la dette de reconnaissance contractée envers son bienfaiteur, mais qu'aussi cet acte de justice lui vaudrait un grand nombre de voix encore hésitantes et qui se rallieraient sur une mémoire si chère, etc., etc., etc.

Nous connaissions notre Bouillon, nous étions sûrs de la réponse. A moins que, dans la journée, le pétard Le Poittevin n'eût éclaté, il allait accepter, comme planche de salut électoral, la présidence du comité pour l'érection de la statue Burdeau. Le lendemain ou dans deux jours, la commission des poursuites entendrait le juge d'instruction, et alors, nez de la grosse princesse et de Bouillon, qui chercherait un moyen de se dégager sans froisser personne.

Deux heures après, nous avons la réponse ; du Bouillon de derrière les fagots.

« *Comité statue Burdeau,*

« *Hôtel Belcourt, Lyon.*

« Je vous remercie de m'offrir la présidence
« de votre comité et j'accepte avec reconnais-
« sance l'honneur que vous me faites. Croyez
« que personne plus que moi ne s'occupera,
« avec ferveur et activité, de faire rendre, à
« Pont-sur-Rhône, l'hommage dû à celui dont —
« selon les belles paroles de Monsieur Dupuy
« — le destin a interrompu brutalement la vie,
« au détriment certain de son pays.

« PRINCE DE BOUILLON. »

Nous étions dans la joie ! Nous avons lu et relu la dépêche... et puis nous l'avons oubliée sur la table du restaurant, ou dans le train, ou je ne sais où. Ce qui est certain, c'est qu'elle a été ramassée et utilisée, car hier *La Lanterne* publiait la dépêche de « ce débris d'une race abêtie que la Chambre aura le bon esprit de rejeter de son sein... », etc., etc.

Le soir, les journaux reproduisaient les explications de Monsieur Le Poittevin. Ce matin, ils commentent l'incident Bouillon-Burdeau, et prodiguent leurs étonnements ou leurs injures à celui que *L'Intransigeant* appelle : « Ce prince imbécile » et *Le Gaulois* : « Ce prince charmant ». Tout à l'heure, chez les Bouillon, on ne trouvait pas, comme de coutume, les journaux au fumoir. Il n'y avait que *Le Temps*, qui seul est resté silencieux, non par sympathie, mais parce qu'il glisse volontiers sur les affaires compromettantes pour certains.

On supposait que Bouillon, n'ayant plus Burdeau pour le soutenir, resterait sur le carreau aux élections prochaines. A présent on en est sûr. Je n'aurais certes pas eu l'idée canaille de transformer en fait accompli, — ou accepté comme tel, — une farce de mauvais goût mais inoffensive en soi. Je ne puis toutefois regretter ce qui arrive. Bouillon est un député comme il n'en faut pas, à mon sens. C'est un imbécile toujours à l'affût de la gaffe ; un rallié sans

savoir pourquoi ; un ménageur de la chèvre et du chou, qui gobe Méline et Jaurès à la fois et sans effort. Comme il est certainement l'homme le plus *né* du Parlement, il y personnifie, aux yeux des simplistes et des vulgarisateurs, l'aristocratie tout entière. Il nous couvre tous du pavillon de sa grandiose bêtise, et ça m'horripile pour ma part.

Ma femme, au contraire, trouve que Bouillon est l'homme de tous les prestiges. Il est prince, il est beau et, sans avoir dévalisé personne, presque aussi riche qu'un banquier juif. Elle admire aussi ce qu'elle appelle « sa ligne politique », et elle aurait souhaité me voir lui emboîter le pas.

Moi, je conserve mes vieilles idées. Je suis né en 52, en même temps que l'Empire. Mon père, Jean-François, comte de Maillane, et ma mère, Marie-Antoinette-Nicole de Vertancourt, étaient des gens parfaits. Ils m'ont appris à croire à Dieu et aux hommes. J'ai quelque peu modifié la dernière partie de leurs enseignements.

Ce n'étaient pas des parents « gâteaux », certes, mais je n'ai pas le souvenir qu'ils aient commis jamais une seule injustice envers moi. Je les ai regrettés comme je les avais aimés, de tout mon cœur, et sans me soucier alors de la fortune assez considérable qu'ils me laissaient. Pendant plusieurs années j'ai mené gaiement ma vie. Puis, un beau jour, j'ai fait — comme mon père — un mariage d'amour. J'ai épousé une fille de mon monde, pauvre et jolie, Clotilde-Suzanne-Germaine de Bernay. Elle avait vingt-cinq ans, moi trente-huit. Nous sommes mariés depuis sept ans. Nous n'avons pas d'enfants et ce m'est un profond chagrin. Il ya dans notre vie un trou que ne parviennent pas à combler, pour ma femme le monde et pour moi la politique. Elle aimerait — quoiqu'elle affirme le contraire — à pomponner un bébé beau comme elle, et elle aurait de ce fait un charme de plus. Une femme qui n'est pas mère n'est pas complète absolument.

Telle quelle pourtant, tout le monde l'admire.

Moi, je suis amoureux comme au premier jour, mais navré toutefois de comprendre qu'il n'existe entre nous qu'un lien purement physique. Et encore ce lien n'existe-t-il plus guère aujourd'hui que de moi à elle. Si jamais elle m'a aimé, elle ne m'aime plus... et je ne suis pas sûr qu'elle n'en aime pas un autre, ou même d'autres. Je sens dans sa vie des tas de choses indéfinissables, inavouées et, je le crains bien, inavouables, mais je n'ai pas le courage de regarder en face une situation dont je devrais sortir. J'aime Germaine, ou, du moins, je ne peux pas me passer d'elle. Et puis, il lui faut ce luxe que je lui donne. Elle y est habituée et ne saurait vivre sans lui que d'une vie misérable, atroce, à laquelle je ne veux même pas songer...

Mercredi, 31 mars.

Ce matin, ma femme à laquelle je demandais en déjeunant quel costume elle aurait au bal

des Bouillon, m'a répondu d'un ton aigre qu'elle ne comptait pas y aller. Et comme je me récriais :

— Non... pour avoir un costume présentable, il faut dépenser au moins huit cents francs...

— Eh bien ?...

— Eh bien, je ne le peux pas !...

— Comment ?... avec ce que vous avez pour votre toilette ?...

— Qu'est-ce que j'ai donc pour ma toilette?... vingt mille francs?... si vous croyez qu'on va loin avec ça !...

J'allais dire : « Je vous prie de faire faire ce costume, je le payerai... » mais j'ai réfléchi qu'après le costume ce serait autre chose, et j'ai répondu, le plus gentiment possible :

— Je suis désolé de ne pouvoir vous donner davantage, mais nous n'avons pas tout à fait quatre-vingt mille francs de revenu et...

Elle m'a interrompu d'un ton coupant :

— « Nous n'avons ?... » Vous n'avez, c'est-à-dire !... je n'ai rien, moi, vous le savez bien !...

J'ai continué, sans prendre garde à l'interruption :

— En attribuant à votre toilette le quart de notre revenu, je fais, je crois, bonne mesure...

— Tout ce que vous faites est bien fait, c'est entendu !... aussi je ne me plains de rien... je vous dis simplement que je n'irai pas au bal costumé des Bouillon... un point, c'est tout !...

— Mais je serais heureux de vous y voir aller...

— En costume de Vérité, alors ?...

Elle a essuyé ses jolis doigts, qu'elle venait d'agiter dans l'eau parfumée du bol, puis, se levant, elle a dit en riant :

— J'ai idée qu'il ne m'irait pas mal, ce costume-là !... qu'en pensez-vous ?...

Et elle est sortie de la salle à manger, sans même que j'aie le temps de lui répondre.

Elle rageait, c'était clair. Mais je n'y peux rien !

Je suis allé à la Chambre. Rouvier a vraiment un incroyable estomac ! Il était épatant aujour-

d'hui dans les couloirs. C'était lui qui criait et injurait, et on l'écoutait abasourdi. On le déteste, on le méprise, mais tout de même on l'admire. On assiste intéressé à la lutte qu'il soutient seul contre tous, et on pense que ses épaules ne toucheront pas encore cette fois.

J'ai entrepris d'expliquer ça à Bouillon, qui n'a pas compris un mot et m'a répondu d'un air indigné : « C'est une canaille ! »

C'est possible ! Mais cette canaille est plus intéressante que les braves gens tels que Bouillon dont elle est la résultante. Elle doit à ces imbéciles la place qu'elle occupe dans un parlement où refusent d'agir ceux qui se croient honnêtes. Et, le plus drôle, c'est que Bouillon, qui ne me permet pas d'admirer l'estomac de Rouvier, lui serre la main, alors que moi, qui ne suis pourtant pas bégueule, je ne la lui serre pas.

Ce soir nous dînions en tête à tête Germaine et moi. Je lui ai demandé, pour dire quelque

chose et non par curiosité, car je sais qu'elle me répond toujours à côté :

— Qu'est-ce que vous avez fait aujourd'hui?...

— Je suis allée voir ma tante Balagny...

Et comme je la plaignais, pour la forme, d'avoir fait cette corvée, elle a protesté.

— Mais non... elle n'est pas si ennuyeuse que ça, la pauvre bonne femme!...

J'étais stupéfait. Madame de Balagny est une sœur du grand-père de Germaine. C'est une abominable vieille qui se décolète jusqu'au ventre et se teint les cheveux. Dans la famille l'habitude est de la fuir, elle et les tasses de thé qu'elle offre à une société nombreuse et mêlée. Elle reçoit le mercredi matin et le samedi soir. Après mon mariage, je lui ai fait une visite unique, mais j'ai, ce jour-là, assisté à un défilé de têtes extraordinaires.

Puisque j'avais eu la veine de trouver un sujet de conversation, je ne voulais pas l'abandonner. J'ai encore demandé :

— Avez-vous vu beaucoup de rastas?...

— Pas beaucoup... il est venu les Treuil, Madame Damiette, Madame Albert de Schlemmerei, le baron Jacob... le comte Klébrig...

— Qu'est-ce que Madame de Schlemmerei peut bien aller faire chez votre tante Balagny?...

— Mais... ce qu'y font les autres...

— Pas du tout!... Les autres sont flattés, si embêtante et « mal marquante » qu'elle soit, d'être reçus chez elle, ils se croient dans le grand monde... mais Madame Albert de Schlemmerei, elle, est acceptée par tous les mondes, hélas!... elle va où elle veut, reçoit qui bon lui semble, et donne le *la* dans les salons où il lui plaît de se montrer... alors, je ne comprends pas ce qui l'attire chez votre tante...

— Je ne sais pas...

— Moi non plus!... ce n'est pas les sandwichs coriaces et le thé éventé qu'elle y absorbe, je présume?... ou les gens tarés qu'elle y rencontre?... elle peut les avoir tous chez elle si tel son plaisir.....

— Oh!... ils ne sont pas si tarés que ça, vous

savez?... ainsi, par exemple, Monsieur Klébrig...

— Klébrig !... mais c'est un de nos plus considérables voleurs !... et malgré ça il n'est pas encore reçu chez les chrétiens, ni même admis dans l'intimité des Baronnes... il a encore sa situation à édifier, celui-là !...

Germaine a dit négligemment :

— Il m'a demandé si j'avais un jour.....

— Vous lui avez dit que non, j'imagine ?...

— Mais...

— Il n'y a pas de mais..... Vous savez que je ne veux pas recevoir de juifs, c'est formel...

— Aussi ne s'agit-il pas de vous, mais de moi...

— C'est la même chose...

Et, comme elle souriait, j'ai rectifié :

— Oh !... je ne prétends pas que nous ne fassions qu'un !... non... je voulais simplement dire que qui vient chez vous vient chez moi, sinon en fait, du moins en principe...

— Je ne comprends pas ?...

— Je veux dire que les gens reçus par vous ont l'air d'être acceptés par moi, et que je n'accepterai jamais des juifs, ni même un seul...

— Mais enfin, pourquoi ?...

— Mais d'abord, parce que ça me dégoûte...

— Pas moi !...

— Je sais...

— Monsieur Klébrig est correct, bien élevé, il a même tout à fait bonne façon... il est cent fois mieux qu'Agénor de Bernay, par exemple !...

— Agénor est un mufle, je le reconnais, mais c'est votre cousin... nous le subissons parce qu'il est de notre monde et notre parent, mais nous ne l'avons pas choisi...

Germaine m'a regardé en souriant de son joli sourire faux :

— Je n'ai pas choisi non plus le comte Klébrig...

J'ai interrompu en riant :

— Voyez où mène la fréquentation de la mauvaise compagnie !... voilà que vous appelez les gens par leur titre, à cette heure !... c'est

rasta en diable, cette habitude !... Je vous demande pardon... vous disiez, quand je vous ai coupée ?...

— Je disais que je n'ai pas choisi Monsieur Klébrig... il s'est fait présenter à moi et il m'a demandé la permission de venir me voir...

— Il fallait la lui refuser...

— Mon cher Jean, vous avez des idées de l'autre monde...

— D'un autre monde, vous voulez dire...

— Mais enfin, pour refuser de recevoir quelqu'un, il faut avoir quelque chose de précis à lui reprocher... et je ne vois pas ce qu'on peut reprocher à Monsieur Klébrig...

— Mais d'abord sa fortune, volée de droite et de gauche... de droite surtout... ensuite sa race, car bien qu'il ne s'appelle ni Abraham ni Nathan, c'est incontestablement un juif...

— Mais pas du tout !... il est converti !...

— Raison de plus !... ceux-là sont les pires qui n'ont pas le courage de leur croyance... d'ailleurs, je vous en prie, ne continuons pas à



of 085

discuter, nous ne nous comprendrons jamais...
vous ne recevrez pas Klébrig, voilà tout!...

Je m'attendais à une colère de ma femme.
A ma grande surprise, elle n'a été ni agressive
ni blessante. Elle s'est seulement mise à rire,
en demandant :

— Vous avez peur de compromettre votre
réélection?...

— Les élections ne s'appuient pas encore
sur l'antisémitisme, hélas!...

— Ah!... vous le regrettez?...

— Infiniment!...

— En vérité, cette chasse aux juifs devient
grotesque et maladroite...

— Ce n'est pas mon avis...

— Si ça continue, il n'y aura bientôt plus de
société!...

— Au contraire, c'est alors qu'il y en aura
une...

— J'entends de société dans le sens mondain...

— Moi aussi, pour l'instant... car dans ce
sens aussi bien que dans un sens général, la

suppression de l'élément juif et international s'impose...

— Alors, vous y croyez?...

— A quoi?...

— A cette suppression?...

— De toutes mes forces...

Germaine a fermé à moitié ses longs yeux. Il semblait qu'elle eût eu peur d'entrevoir, en une lointaine vision, les juifs refoulés vers des climats meilleurs. Puis sa peau transparente s'est teintée de rose et elle a dit, en me toisant avec dédain :

— C'est à croire vraiment que vous manquez du sens commun...

— Du sens pratique, plutôt... mais vous l'avez, vous, pour nous deux...

Elle m'a regardé avec une sorte d'inquiétude.

— Qu'est-ce que vous voulez dire?...

— Mais que vous êtes une personne très sérieuse, très entendue, effroyablement pratique...

— Et?...

— Et que je suis, moi, tout le contraire de vous...

Elle a continué à me regarder d'un air soupçonneux. Ou je me trompe fort, ou elle est en train d'amorcer quelque nouvelle rosserie et elle voulait savoir si j'en avais eu vent.

Je ne sais rien... mais je m'attends toujours à tout.

J'ai, aujourd'hui, réussi à mécontenter deux personnes, peut-être trois?... Ma femme, en lui refusant de recevoir son juif. Bouillon, en lui expliquant que Rouvier et ceux de sa sorte m'intéressent plus que lui Bouillon et ceux de son groupe. Et, probablement, la tante Balagny, à laquelle, dans un moment d'expansion, Germaine racontera que j'ai bêché la pépinière d'internationaux qu'est son salon.

Jeudi, 1^{er} avril.

Ce matin, ma femme m'a fait prévenir qu'elle ne monterait pas à cheval. J'ai profité de ça pour lâcher les Poteaux et faire seul une exquisite promenade dans les petites allées que j'aime.

Au moment où je rentrais, j'ai été rejoint par Germaine. Elle m'a raconté que, après mon départ, elle s'était décidée à monter et qu'elle venait de courir après moi par tout le bois.

Ce récit m'a paru invraisemblable, car son cheval et celui du groom paraissaient n'avoir marché qu'au pas. J'ai dit :

— Vous n'avez pas couru vite...

— Pourquoi ?...

— Mais, parce que vos chevaux sont trop frais pour avoir trotté sous ce soleil...

Elle aussi, elle était fraîche ! Et bien jolie avec ses yeux brillants, sa peau rose et ses

dents éclatantes. Positivement elle rayonnait. Elle ne rayonne jamais ainsi quand elle se promène avec moi.

Forain a fait aujourd'hui dans *Le Figaro* un dessin représentant un homme dont le visage est caché et qui tend, derrière son dos, une main dans laquelle un individu s'apprête à mettre une liasse de billets. La légende, encadrée d'un filet noir, dit :

« Le destin a interrompu brutalement sa vie au détriment certain de son pays. Elle est une leçon et un encouragement pour les jeunes générations qui arrivent à la vie publique. Puissent-elles s'inspirer de cet exemple! »

« (Discours de M. Dupuy sur une tombe, le 16 décembre 1894). »

Ce pauvre Bouillon ! Il paraît que d'autres que lui ont souvenance de ces belles paroles. Il doit être aux cent coups !

Vendredi, 2 avril.

Ce matin, ma femme est venue se mettre à table à l'instant où je finissais de déjeuner.

Nous déjeunons à midi et demi. Comme elle est presque toujours en retard et que je suis obligé de sortir de bonne heure à cause de la Chambre, il a été convenu que je ne l'attendrais jamais ; de même que, pour dîner, elle ne m'attend pas non plus lorsque je suis inexact.

L'entrée de Germaine a éclairé la salle à manger d'une lueur rose, projetée à la fois par sa robe et par sa peau. Il semble vraiment que chaque jour elle devienne plus charmante, que sa beauté s'épanouisse, que son élégance s'affine. Elle s'est assise d'un joli mouvement souple (car elle a l'art de paraître souple tout en se serrant terriblement) et m'a dit :

— Vous avez eu tort de ne pas monter à cheval ce matin... le bois était ravissant!...

Quand elle parle, ses lèvres d'un rouge

velouté se relèvent sur ses dents toutes petites et un peu pointues. J'adore l'entendre, ou plutôt la regarder parler, à condition, toutefois, qu'elle consente à demeurer dans la banalité courante des conversations mondaines. Tel n'est pas toujours son avis. En dépit d'une intelligence usuelle et pratique des choses, elle a le jugement confus et l'esprit court, et elle aborde sans hésiter les questions les plus graves. Elle écoute à moitié ce qui se dit autour d'elle, ne le comprend pas du tout et le répète de travers, mais avec une autorité telle que, dans notre monde où l'on n'est pas difficile, elle s'est acquise une situation considérable au point de vue de « l'intellectualité ».

Comme je la considérais sans répondre, elle a continué :

— J'ai rencontré les Treuil et les Givray, et votre ami Barentin... dans les nuages, comme toujours, Barentin!... Figurez-vous qu'il ne savait même pas le résultat des élections!...

— De quelles élections?...

— Dame!... de l'Académie...

— Tiens!... je n'y pensais plus, moi, à l'Académie!...

Ma femme a haussé les épaules en me jetant un coup d'œil de mépris et a dit, le sourire narquois, la voix coupante :

— C'est vrai!... vous êtes comme Monsieur de Barentin... vous ne l'admirez pas, vous, l'Académie!...

— Oh! pas du tout!...

— Vous trouvez que c'est...

Elle s'est arrêtée, cherchant un mot, et a enfin laissé tomber, d'un accent à la fois hautain et las :

— Que c'est négligeable?...

— Tout à fait négligeable...

— Alors, vous ne savez pas non plus qui est élu?...

— Si!... je sais que c'est de Mun, par dix-huit voix au premier tour.... et Monsieur Hannotaux, par dix-huit voix aussi, mais au quatrième tour seulement... est-ce bien ça?...

— Oh!... je n'en sais rien!... tout ce que je sais, c'est que Zola a eu deux voix au premier tour et zéro au dernier, et que c'est rudement bien fait!...

— Pourquoi?...

— Mais parce que Zola ne peut pas être de l'Académie!... voyons, réfléchissez à toutes les choses qu'il a écrites?...

— De très belles choses...

— Fi l'horreur!... parlez-moi d'Anatole France!... à la bonne heure!... en voilà un qui a du talent!... un autre talent que Zola!...

— Tout à fait autre, en effet...

— Je veux dire un plus grand talent...

— Vous n'en pouvez rien savoir...

— Parce que?...

— Parce que vous ne connaissez ni l'un ni l'autre...

— Je vous demande pardon, j'ai lu *Germinal*...

— C'est-à-dire que vous en avez lu six pages et que vous vous êtes arrêtée... vous avez trouvé que ça manquait de toilettes...

— D'Anatole France, j'ai lu...

— Rien non plus !... je vous ai apporté *Le lys rouge*, c'est le seul livre de France que vous ayez jamais ouvert et vous l'avez presque immédiatement refermé...

— C'est à cause des descriptions... il y en a de Florence... et même de Paris que nous connaissons tous... il y en a trop... vous ne trouvez pas?...

— Non... je ne trouve pas...

— Naturellement !... vous n'êtes jamais de l'avis de personne, vous !...

Et après un silence elle a ajouté, presque agressive :

— Il n'y a donc pas de séance à la Chambre, aujourd'hui?...

— Si...

— Eh bien, vous arriverez en retard...

— Ça m'est égal !... les vins artificiels et les bureaux de placement, je ne trouve pas ça palpitant...

— C'est possible !... mais vous êtes payé

pour vous occuper de ça comme du reste...

Je me suis levé, en pensant que ma femme est une dinde et qu'elle met à me le rappeler continuellement une insistance singulière. J'en suis parfois las jusqu'à l'écœurement, je pense à la séparation, et puis je la regarde et, va te faire fiche!... je ne me souviens plus que du bonheur ou plutôt du plaisir qu'elle me donne. C'est bas, c'est misérable, mais c'est ainsi. Sans compter que je ne sais pas trop si je serais en mesure d'obtenir une séparation. Peut-on se séparer d'une femme parce qu'elle ne connaît qu'imparfaitement Anatole France et Zola?... Je crois que ce motif semblerait insuffisant... et je n'en veux pas chercher de plus formel.

Samedi, 3 avril.

Tantôt, comme je descendais les Champs-Élysées, j'ai rencontré Givray. Sa femme voulait voir *La Carrière* et il allait au Gymnase chercher une loge. Il m'a offert de nous emme-

ner, et m'a demandé de remonter jusqu'à la maison pour savoir si ça convenait à Germaine.

J'étais pressé. Je voulais arriver de bonne heure à la Chambre pour entendre Gauthier de Clagny interpellier le Ministre des Affaires étrangères sur la Crète et la Grèce, et j'ai accepté sans consulter ma femme. Je savais que nous ne sortions pas ce soir. Il a été convenu que Givray me télégraphierait le numéro de la loge et je me suis engouffré dans ce que j'appelle le « palais des singes », au grand déplaisir de Bouillon qui, lui, gobe la fonction.

Quelle journée, Seigneur!... On a posé au Gouvernement un tas de questions, qui ne sont d'ailleurs pas indiscretes, étant donnée la façon — disons diplomatique — dont il y répond.

Je suis parti avant la fin, à cause du théâtre, et furieux, car, malgré les protestations de Binder, le rond-point des Champs-Élysées sera coupé par un tramway. Déjà le pavé de bois avait ôté à cette merveilleuse avenue son air « jardin », il y fallait encore un tramway pour

achever sa destruction. C'est attristant de voir autour de soi tomber une à une les jolies vieilles choses que l'on aimait. L'éreintement des Champs-Élysées me fait une véritable peine. C'est idiot, mais c'est comme ça !...

En rentrant, je suis passé par le salon où je comptais trouver Germaine. Elle n'y était pas et le domestique m'a dit que madame la comtesse était chez elle et que la femme de chambre venait de monter pour la coiffer.

La coiffer?... Évidemment elle avait ouvert la dépêche de Givray et elle savait que nous allions au Gymnase.

La femme de chambre brossait effectivement les cheveux fins et lourds de Germaine. Elle étalait leurs vagues épaisses, qui se moiraient, à la lumière de la lampe, de reflets de cuivre rose. Au bruit de la porte, ma femme a tourné un peu la tête :

— Tiens!... c'est vous?... qu'est-ce que vous voulez?...

— Vous avez donc reçu la dépêche?...

— Quelle dépêche ?...

— Eh bien... mais, celle de Givray pour le numéro de la loge...

— De quelle loge ?...

— Vous ne savez pas ?... Je croyais que vous saviez que les Givray nous emmènent au Gymnase...

— « Nous » emmènent ?... mais je ne peux pas y aller, moi !...

— Tiens !... pourquoi ça ?...

— Mais... parce que... parce que... j'ai promis...

Elle semblait gênée, interloquée presque, elle qui d'ordinaire ne s'interloque de rien. Enfin, elle m'a répondu :

— C'est que, moi, je... j'ai promis à ma tante d'aller passer un instant chez elle...

— A votre tante Villiers-Neaufle ?...

— Mais non... à ma tante Balagny...

J'ai été vraiment abasourdi.

— Votre tante Balagny !... mais vous l'avez vue il a deux jours ?...

— C'est bien pour ça!... si je ne l'avais pas vue, elle n'aurait pas pu m'inviter pour ce soir... et m'inviter avec insistance...

— Eh bien, vous irez samedi prochain...

— Mais non... elle tient à m'avoir aujourd'hui...

— Elle a donc prévenu ses invités qu'elle vous servirait à eux?...

Germaine s'est écriée avec impatience :

— Vous prêtez toujours aux autres des idées basses ou laides...

— Pourquoi des gros mots pour de si petites choses?...

— Parce que c'est agaçant à la fin, cette partialité!... on croirait que seuls, les gens de votre choix peuvent avoir des idées élevées ou des sentiments généreux....

— Oh!... les idées élevées et les sentiments généreux de Madame de Balagny!... je me les figure malaisément, vous savez?...

Comme je sortais, Germaine m'a demandé, par-dessus l'épaule :

— Alors, vous ne venez pas avec moi?...

— Ah!... fichtre non!...

— Vous allez avec les Givray?...

— Mais dame!... est-ce que ça vous choque?...

— Me choquer?... et pourquoi, mon Dieu!... je trouve si naturel que chacun de nous fasse, de son côté et sans se préoccuper de l'autre, ce que bon lui semble...

J'allais répondre que tel n'était pas mon avis, — du moins en principe, — mais j'ai réfléchi que mieux valait ne pas provoquer une discussion et je suis sorti sans rien dire.

J'ai passé avec les Givray une agréable soirée. Ils sont gentils et *La Carrière* est une pièce d'une étourdissante et fine fantaisie, merveilleusement jouée par Huguenet.

Après le spectacle, les Givray m'ont emmené chez eux et m'ont fait partager le souper tout simple qu'on leur prépare toujours, quand ils sortent. Du consommé froid, un poulet

à la gelée et du raisin. Et moi qui ai l'horreur profonde des soupers au restaurant, de ces soupers que ma femme adore, j'ai trouvé cela exquis.

Nous avons fumé et causé, si bien que je ne suis rentré qu'à deux heures, à l'instant où le coupé tournait sous la voûte, ramenant Germaine que je croyais couchée depuis longtemps. Nous nous sommes trouvés ensemble au pied de l'escalier. Elle a paru surprise de me voir et m'a demandé, l'air à moitié gouailleur, à moitié mécontent :

— Vous venez du Gymnase à cette heure-ci?...

J'ai répondu que non, que j'étais allé souper avec les Givray. Alors elle s'est écriée :

— C'est bien ça !... quand c'est moi qui veux souper, vous refusez toujours... et puis, quand c'est n'importe qui, ça va tout seul !...

— Je vous ferai observer que ce n'est pas au restaurant, dans une salle bruyante encombrée de boursiers, de filles et de rastas, que nous

avons soupé, mais dans la jolie petite salle à manger toute blanche des Givray...

Germaine montait l'escalier devant moi. Sous la grande pelisse de velours changeant rose et mauve, ourlée de plumes, j'apercevais la traîne, soigneusement relevée, d'une robe fleur de pêcher couverte d'hortensias brochés, que je croyais reconnaître pour la dernière toilette commandée par ma femme. Elle m'avait fait de cette robe une description enthousiaste, m'expliquant qu'elle entendait la réserver pour « les plus belles occasions ».

J'ai demandé, avec étonnement :

— N'est-ce pas votre nouvelle robe de Duret?...

— Mais oui!... pourquoi ne serait-ce pas elle?...

— Mais parce que je ne pensais pas que vous en feriez les honneurs à votre tante Balagny...

Elle a répondu, nerveuse, évidemment vexée de ma surprise et gênée de ma question :

— Il fallait bien l'essayer, n'est-ce pas?...

Je me suis incliné devant cette bonne raison

et j'ai demandé la permission d'admirer, moi aussi — lorsque le manteau serait enlevé — cette belle robe dont la tante Balagny avait eu l'étrenne. C'est presque timidement que je faisais cette demande. Je m'attendais à un : « Il est trop tard!... » bien sec et bien formel. Mais très gentiment, au contraire, Germaine m'a permis de la suivre chez elle.

Elle savait pourtant — à n'en pas douter — ce qui résulterait de cette permission. Elle s'aperçoit très bien que sa beauté m'affole et que, si je ne suis pas toujours un mari fidèle, je suis toujours un mari amoureux. Mais alors que d'habitude elle subit mes caresses avec indifférence, elle a semblé les accepter aujourd'hui, sinon avec plaisir, du moins sans trop d'ennui. En la quittant, je l'ai remerciée des instants de bonheur que je lui devais. Elle m'a répondu :

— Comme ça, ce soir, j'ai fait plaisir à deux personnes...

J'ai demandé, vaguement inquiet :

— Comme ça?... Comment, « comme ça »?...

Elle s'est mise à rire :

— Je veux dire que j'ai fait plaisir à vous et à ma tante!... Pauvre femme! si vous aviez vu sa joie de m'avoir!...

J'aurais autant aimé ne pas parler à ce moment-là de la mère Balagny, mais Germaine a continué :

— C'est vrai!... on n'est pas du tout gentil pour elle dans la famille... on la laisse de côté...

— Ah! comme je comprends ça!...

— Eh bien, non! c'est incompréhensible!... on est très injuste... c'est une brave femme!...

— Elle?... ah! par exemple!... une mauvaise commère qui ferait battre des montagnes...

— Mais pas du tout!... mais vous ne la connaissez pas!...

— Je la connais bien assez!...

— On la délaisse... c'est très vilain... sans compter que c'est très maladroit... surtout en ce qui me concerne... car je suis sa plus proche parente, après tout!...

Je me suis mis à rire et j'ai dit :

— Si c'est dans l'espoir de capter un héritage que vous allez chez votre tante, je crois que c'est peine perdue... elle n'a rien...

— Vous vous trompez... Agénor dit qu'au contraire...

— Agénor ne sait ce qu'il dit... elle n'a pas un radis, cette vieille folle!...

Germaine a glissé au travers de ses cils épais son joli regard faux et câlin et m'a répondu, en se pelotonnant gracieusement pour s'endormir :

— On ne sait pas!...

Dimanche, 4 avril.

J'ai passé une odieuse journée. Il m'a fallu conduire ma femme aux courses, et les courses m'embêtent infiniment. Je crois qu'elles font le même effet à beaucoup de gens qui ne le disent pas, parce que c'est mal porté de n'avoir pas l'air de s'y amuser.

Lundi, 5 avril.

Le Figaro déplore aujourd'hui, — dans le filet qui remplace (!!!) le petit Magnard de jadis, — l'intérêt que la Chambre paraît apporter au nettoyage du Panama. Il se réjouit du repos temporaire qui fera du bien aux députés et « ne sera pas inutile au résultat de la santé morale du pays ».

Il paraît que la santé morale du pays dépend de l'élargissement des Panamistes?...

Le Figaro ajoute que « Monsieur Emile Zola « a fait très spirituellement remarquer que la « distraction favorite des représentants de la « France semblait être, depuis quelque temps, « de feuilleter le recueil des aventures héroïques « de Rocambole ».

Spirituellement?... Est-elle en soi très spirituelle, cette remarque?... Est-elle même très exacte, cette image?...

A la Chambre, séance assez intéressante. Monsieur Goblet explique avec éloquence et clarté

qu'il est partisan de la séparation de l'Église et de l'État, attendu que c'est, selon lui, le seul régime qui soit digne de l'État républicain et aussi de l'Église. Bernis attaque vigoureusement — à propos du collège Sainte-Barbe — Monsieur Camille Krantz (le pire raseur parlementaire qui soit), administrateur et actionnaire dudit collège. Et enfin Viviani, un orateur, celui-là, un vrai, que j'ai toujours plaisir à entendre, interpelle sur l'instruction secrète et fait un superbe discours. Il parle une langue nette, rapide et élégante. Tout le monde l'écoute, beaucoup l'applaudissent... Résultat : la Chambre exprime, par 317 voix contre 130, sa confiance dans le garde des sceaux!!!...

Mardi, 6 avril.

Ce matin, aux Poteaux où j'ai accompagné Germaine, nous avons rencontré Klebrig qui a fait à ma femme un salut familial. J'ai eu soin de regarder avec attention à cet instant un point éloigné. C'était très faisable aujourd'hui, mais

demain?... Car demain la même rencontre se produira, suivie de la même insolence et ça peut durer comme ça indéfiniment!...

Germaine m'a annoncé qu'elle se décidait à aller au bal costumé. Elle cherche un costume. Nous l'avons cherché ensemble, mais pas longtemps, parce que, alors que je trouve qu'un costume essentiellement moderne s'impose, elle s'acharne à vouloir quelque chose de sérieux et « de primitif », où il ne soit pas question de blague.

Enfin, je suis bien content qu'elle se soit décidée à aller chez les Bouillon!... d'abord parce que ça l'amuse, ensuite parce que ça me prouve qu'elle est parvenue à équilibrer son budget.

Ça ne va pas en Crète, et la Turquie continue à armer tant qu'elle peut...

Mercredi, 7 avril.

Tantôt, après le dîner, ma femme qui allait entendre *Messidor* dans la loge des Bouillon, m'a dit :

— Agénor avait raison...

— Ah!... ça m'étonne!... Et, en quoi avait-il raison?...

— La tante Balagny... eh bien, c'est vrai!...

— Qu'est-ce qui est vrai?...

— Elle a un vieux bas!...

— Oh!... vous croyez?...

— J'en suis sûre!... elle m'a donné tantôt un bijou superbe...

— Un bijou?...

— Oui... je vais vous le montrer...

Elle est sortie et m'a apporté un instant après un magnifique rubis entouré de diamants. J'ai dit :

— Il a une valeur très grande!...

— Oh!... croyez-vous?...

— Montrez-le à un bijoutier, vous verrez ce qu'il vous dira...

Germaine m'a regardé et m'a dit, en souriant de ce petit sourire pointu qui lui donne l'air si vraiment rosse :

— Ben, elle en a beaucoup d'autres comme

ça, vous savez !... alors, autant continuer à être aimable pour elle, n'est-ce pas ?...

J'ai encore demandé :

— Comment se fait-il que, n'étant certes pas généreuse, elle vous ait donné ce bijou de son vivant...

— Parce que je suis allée gentiment la voir plusieurs fois de suite... Quand l'enfant prodigue revenait dans sa famille, est-ce qu'on ne tuait pas le veau gras pour lui faire faire une petite noce?... Eh bien, au lieu de tuer le veau gras, elle lâche le rubis !... c'est tout pareil !...

Jeudi, 8 avril.

Germaine est rentrée enthousiasmée du Concours hippique. Elle y a eu cette joie de voir deux cocottes se flanquer des coups et c'est, paraît-il, un divertissement exquis.

Il était convenu — du moins elle me l'avait dit — qu'elle irait au Concours hippique avec les Givray. C'est avec les Villiers-Neaufle qu'elle

y est allée. En sorte qu'elle a figuré dans ce groupe étrangement amalgamé de gens du faubourg et de cosmopolites, que j'ai, moi, en horreur et dans lequel elle se meut comme le poisson dans l'eau.

Je sais bien que si je l'avais accompagnée j'aurais évité cette promiscuité qui me répugne terriblement. Mais je ne voulais pas manquer la séance de la Chambre, où se discutaient la question du haut commandement et la proposition de Marcel Sembat.

Tréveneuc a fait l'apologie des jeunes que Montfort semble gober beaucoup moins. Quant à Sembat, il demandait la création d'un tribunal national qui aurait à juger les crimes et délits contre la fortune publique commis par des ministres, députés, sénateurs, ou titulaires de mandats électifs quelconques, ainsi que les faits délictueux commis par des fonctionnaires, etc... etc...

Inutile de dire que la question préalable a été votée.

Et je me suis fait conspuer en émettant cet humble avis que là serait peut-être le seul moyen de liquider véritablement le Panama, qui commence à nous embêter et qui — si on essaie de le liquider judiciairement — retrouvera sans doute un Beaurepaire quelconque pour le tirer encore de ce mauvais pas.

Vendredi, 9 avril.

Oh ! ce Concours hippique de malheur !... il ne finira donc jamais !

Je n'avais pas aujourd'hui de prétexte de n'y pas aller. Alors pour n'avoir pas l'air de me désintéresser tout à fait de la vie et des plaisirs de ma femme, je lui ai offert de l'accompagner.

Je voudrais me tromper et je me trompe peut-être, mais il m'a semblé que cette offre était loin de lui agréer. Tout de même elle n'a pas refusé. Elle m'a seulement dit :

— Si c'est pour faire des têtes à tout le monde, autant vaudrait rester, vous savez ?...

J'ai affirmé, je présumais trop de mes forces, que je ne ferais de têtes à personne, et nous sommes partis.

Germaine avait une toilette d'un gris vert argenté qui allait à ravir à son teint rose. Une de ces exquises toilettes que je ne vois jamais parce que nous ne sortons jamais ensemble, sauf pour des visites de famille, et que, ces jours-là, elle met tout ce qu'elle a de plus laid.

Notre entrée tardive — et voulue telle par ma femme qui tient à son effet — a produit dans la tribune un certain étonnement. Cet étonnement, causé par ma présence, m'était évidemment peu sympathique. Madame Albert de Schlemmerei, qui voyait arriver Germaine, lui indiquait d'un signe une place vide auprès d'elle, mais, en m'apercevant, son geste et son sourire se sont brusquement figés et elle s'est mise à regarder ailleurs d'un air indifférent. Château-Landon, qui s'élançait la bouche en cœur et l'œil allumé, s'est arrêté court dans son mouvement. Et il avait cet air bête que donne la

certitude d'être aperçu en exercice par le mari de la femme à laquelle on fait la cour. Mon oncle Villelaure, qui causait avec Monsieur de Ferey, m'a regardé d'un œil inquiet, de cet œil dont les maîtresses de maison craintives du bris de leurs porcelaines rares et de leurs meubles anciens, regardent l'individu maladroit ou brutal qui cassera probablement quelque chose au cours de sa visite.

Seul, le père Ferey, le sourire épanoui, le regard affectueux, m'a tendu, sans arrière-pensée, sa bonne grosse patte franche, en demandant d'une voix qui résonne comme un clairon :

— Ça va bien depuis hier?... Était-ce assez assommant, hein, cette Chambre?... je sais bien qui est-ce qui ne se représentera pas aux prochaines élections !...

J'ai répondu en riant :

— Bah!... vous dites ça, mais vous vous représenterez tout de même... d'abord pour empêcher de passer quelqu'un qui ne vous vaudrait pas, ensuite parce que, au fond, tout au fond,

vous êtes comme moi... ça vous intéresse tout de même, la politique !...

Le marquis de Fercy — le père Fercy, comme on l'appelle habituellement — est depuis vingt ans député de la droite. C'est un brave bonhomme, beaucoup plus intelligent que la moyenne, crâne comme un mousquetaire et qui garde, à soixante ans, toute l'intensité de vie de la jeunesse. Il n'a sur la conscience ni votes de complaisance, ni concessions louches, ni ententes tortueuses. Il est, comme moi, un isolé dans un parti, n'acceptant la responsabilité que de ses propres actes, ne se réclamant d'aucun groupe et n'autorisant qui que ce soit à se réclamer de lui. Bien que, au fond, nos façons de voir diffèrent très fort, nous nous entendons en bien des points. Si nous n'avons pas les mêmes sympathies, nous avons certainement les mêmes aversions et nous marchons, par des moyens opposés, vers un même but.

Monsieur de Fercy m'a répondu, dans une sorte de grognement :

— Non... j'en ai assez!... et je m'étonne que vous, Maillane, vous n'abandonniez pas comme moi la partie?...

— Je m'en garderais bien!...

— Alors, vraiment, ça vous amuse encore d'être député?...

— Amuse est peut-être excessif... mais ça ne m'ennuie pas, ça m'occupe, et je rends encore par-ci, par-là, quelques services...

— Moi aussi, parbleu, j'en rends!...

— Eh bien, alors?... voyez-vous, l'abstention des vieux partis m'exaspère!... sans être des aigles nous valons mieux, même intellectuellement, que la plupart des candidats qu'on nous oppose...

— Parfaitement!...

Et de sa voix claironnante, le père Fercy a achevé, parlant comme s'il commandait une manœuvre :

— Ainsi, à ma place, si je ne me représente pas, ça sera un sale juif!...

Mon oncle Villelaure a glissé de côté un re-

gard craintif et, machinalement, j'ai suivi ce regard.

Dans cette tribune, qui est la tribune du monde sélect — ou du moins s'affirmant tel — nous étions entourés de juifs que l'oncle Villelaure connaissait par leurs noms et que je reconnaissais, moi, à leurs têtes. Des têtes énormes, surmontant le plus souvent des corps replets. Et tous, hommes ou femmes, avaient les mêmes traits gros, les mêmes contours empâtés, les mêmes oreilles exsangues, écartées, sans ourlet. Tous, en dépit d'une élégance cos-sue, gardaient un même air mal décrassé et presque encore miséreux.

Monsieur de Fercy a regardé aussi autour de lui et a crié, l'air furieux :

— Il y en a ici, parbleu ! des juifs !... il y en a partout !... on marche dessus !...

J'ai dit :

— C'est plutôt le contraire...

Cette fois, l'oncle Villelaure a pris le sage parti de nous lâcher. Il s'est esquivé à l'anglaise,

se faufilant à travers les rangs serrés, adressant de droite et de gauche des excuses pour le dérangement qu'il causait, mais résolu à tout, plutôt qu'à rester en compagnie aussi compromettante que la nôtre.

— J'ai alors songé à rejoindre ma femme et j'ai regardé le coin où elle s'était placée.

Elle avait fini par s'installer à côté de madame Albert de Schlemmeréi. Debout devant elle, Sinaï et Klebrig causaient. Pour ce, je me suis tenu à distance respectueuse et j'ai attendu, en me promenant dans les tribunes, la fin de cette embêtante journée. Au cours de mes promenades, je me suis heurté à Château-Landon qui m'a dit, l'air furieux :

— Vous connaissez Klebrig à présent ?...

— Pas du tout...

— Mais il parle à Madame de Maillane depuis une heure... vous ne voyez pas ?...

— Je vois très bien...

— Eh bien, alors ?...

— Eh bien, je vous répète que, moi, je ne con-

nais pas Monsieur Klebrig... ni ne le connaîtrai...

Château-Landon a demandé, rageur :

— Alors, comme ça, Madame de Maillane a des relations qui ne sont pas les vôtres ?...

— Mon Dieu, oui !... elle a même quelquefois des amis qui ne sont pas les miens...

— Ah !...

Il a compris que je disais ça pour lui, et il s'est produit entre nous une gêne assez grande.

Château-Landon appartient à cette catégorie de jolis hommes très chics, très pauvres et très mondains, qui vivent sur le pied de cinquante ou soixante mille francs de rentes, alors que personne ne leur connaît un sou de revenu. Depuis quelque temps il marche dans l'ombre de ma femme, à tel point que je me demande parfois s'il n'y a entre eux que cette camaraderie visible pour tous.

La ridicule attitude qu'il a prise tantôt tendrait à prouver que mes soupçons n'ont rien d'excessif. De ces soupçons, je n'éprouve d'ail-

leurs ni tristesse ni colère. Je n'ai jamais pu m'accoutumer à considérer comme une catastrophe épouvantable, ce qui me paraît être simplement un incident fâcheux. Il me semble que, dans le mariage, il est prévu, cet incident. Il est, sinon certain, du moins probable, et je l'envisage, pour ma part, comme la conséquence presque inévitable de l'assemblage continu de deux êtres imparfaits.

Je ne comprends pas non plus que l'on cherche à ridiculiser les êtres trompés, et je trouve cette coutume infiniment haïssable et grotesque. J'adore ma femme, c'est-à-dire j'adore sa beauté, son éclat, sa fraîcheur, son élégance si fine. Je ne trouve tout cela nulle part au même degré que chez elle, et Dieu sait pourtant que j'ai fait de consciencieuses recherches. Mais je ne suis pas jaloux de cette jolie poupée fragile, qui n'a pas une pensée semblable aux miennes, pas un désir pareil aux miens. Ce n'est qu'un charmant objet de grand luxe, qu'un joujou merveilleux, qu'une maîtresse exquisite... quand elle le veut bien !...

Samedi, 10 avril.

Ouf!..... nous voilà en vacances jusqu'au 18 mai!.....

Le commencement de la séance a été terriblement monotone, mais tout à coup, Rouvier, — pris à partie par d'Hugues, — demande la parole pour expliquer que, s'il a barboté jadis dans le Panama, c'est la faute au boulangisme!

Marcel Habert lui répond que l'enquête ancienne sur les affaires de Panama et sur les malpropretés qui les ont suivies n'a pas été suffisante. Il faut que la Chambre nomme tout de suite une nouvelle commission d'enquête qui, pendant les vacances, commencera déjà à fonctionner.

Monsieur Méline proteste et demande à Marcel Habert — qui ne bronche pas — quelle idée il se fait de la fermeté et de la dignité de la Chambre, pour oser lui faire une pareille proposition!...

J'avoue n'avoir pas compris pourquoi le pré-

sident du Conseil protestait, avec cette animation, contre une commission d'enquête. Il faudra toujours en venir là. Eh bien, alors?...

A propos de la date de notre départ et de notre retour, Monsieur Goblet a prononcé un beau discours, éloquent, logique et précis, qui n'avait que le tort de heurter la volonté formelle de la Chambre, laquelle n'a pour l'instant qu'une idée fixe : déguerpir, et qui se fiche pas mal du reste!

Dimanche, 11 avril.

Aujourd'hui j'ai « séché » les courses. Les Bouillon y ont emmené Germaine. Elle est rentrée d'une humeur charmante ayant gagné beaucoup d'argent! C'est la première fois qu'elle parie et elle a parié sans conseils. C'est admirable! Pour son début, elle a eu la veine de gagner cent louis.

Je déteste voir jouer les femmes. J'aurais pourtant mauvaise grâce à me plaindre que la mienne ait joué aujourd'hui, car j'ai reçu un

peu le contre-coup de la joie qui l'emplissait toute...

Lundi, 12 avril.

Léandre expose au *Figaro* des charges étonnantes et de très jolis et curieux pastels. J'ai proposé tantôt à Germaine de venir les voir, mais elle m'a répondu que « personne ne lui avait parlé de ça » !...

Mardi, 20 avril.

Je suis depuis quelques jours, en pleine crise d'écœurement. Je m'indigne de voir que le gouvernement français va certainement laisser écraser la Grèce pour plaire au sultan, et peut-être révoquer le général Galliéni pour être agréable aux Anglais et à Monsieur Trarieux.

Et mon indignation bête fait rire ceux de mon espèce et de mon milieu qui devraient, ce me semble, penser comme moi, mais qui ne trou-

vent pas de bon ton de s'occuper de ces choses. Pour l'instant, la politique est à l'index chez les snobs au milieu desquels je vis.

Quand on vit parmi les snobs, il faut les imiter ou les haïr.

Je ne les imiterai pas.

Mercredi, 21 avril.

Ma femme est allée hier au vernissage des Champs-Élysées et, naturellement, elle a déjeuné chez Ledoyen. Le soir, je ne dinais pas à la maison et nous ne nous étions pas vus de toute la journée.

C'est donc ce matin seulement qu'elle m'a raconté ses impressions sur le public et les toilettes, ce qui m'embête sans plus, et sur la peinture et les artistes, ce qui m'est infiniment douloureux. A l'entendre, j'ai deviné qu'elle a « fait » le vernissage avec les Bouillon et Château-Landon. (Au moins ceux-là.) Elle m'a servi, un peu refroidies, les solennelles

sentences de cet excellent Bouillon, qui s' imagine toujours parler à ses électeurs et qui, dans tous les cas, parle toujours pour eux. Elle m'a répété aussi, sans les lui attribuer, les étonnantes réflexions de la grosse princesse qui « cherche des ressemblances » et pousse des cris quand, dans un tableau historique quelconque, elle croit apercevoir un visage déjà entrevu. Elle m'a fait enfin part des aperçus ingénieux de Château-Landon, qui s' imagine être un fin connaisseur parce qu'il a fait jadis son service militaire sous les ordres de Jeanniot.

Et pendant trois quarts d'heure, à jet continu, elle a écrémé la banalité.

Jeudi, 22 avril.

Hier, Germaine est allée chez sa tante Balagny. J'ai tenté de lui faire raconter sa visite et qui elle avait vu, mais je n'ai pu obtenir que des renseignements infiniment vagues.

J'ai demandé :

— Klebrig y était-il?...

— Oui... du [moins, je le crois!... je suis restée très peu, vous savez... cinq minutes peut-être?... et pendant ces cinq minutes j'ai vu défiler tant de gens qu'il m'est difficile de trouver des noms à mettre sur les figures... Pourquoi me demandiez-vous ça?...

— Oh!... pour savoir, tout simplement, si c'était amusant?...

— Hum!... hum!... comme ça... ça n'est jamais folâtre!...

J'ai dit en riant :

— Vous a-t-elle donné quelque chose?...

Germaine m'a regardé d'un air étonné :

— Donné quelque chose?... quoi?...

— Mais, je ne sais pas, moi!... un autre rubis?...

Elle est devenue très rouge :

— Tiens!... c'est vrai!... je n'y pensais plus, moi, au rubis!... non!... elle ne m'a rien donné... mais elle me donnera...

— Quoi?...

— Mais dame... je ne sais pas!... elle m'a promis de me donner encore beaucoup de choses...

— Ah!... à quelle condition?...

— A la condition de ne pas l'abandonner...

— Ce qui veut dire aller à ses mercredis et à ses samedis?...

— Précisément!... je n'aurai pas, d'ailleurs, à faire bien longtemps ce métier peu divertissant...

— Pourquoi?...

— Mais parce que ma tante est bien malade... et bien vieille...

— Vous voulez que j'aille la voir aussi?...

Elle a crié : « Oh! non!... oh! non!... » avec un tel accent de sincérité, que je crois comprendre qu'elle ne désire pas du tout me voir pénétrer dans le salon de la tante Balagny.

Vendredi, 23 avril.

Germaine m'a déclaré ce matin qu'elle voulait voir *Snob*, et je suis allé chercher une loge à la Renaissance.

Au moment où je sortais du théâtre, j'ai rencontré Givray, que j'ai invité à venir ainsi que sa femme.

Et puis, je me suis souvenu que j'avais gaffé, et que ma femme déteste les Givray. Alors, comme je rencontrais aussi Château-Landon, je l'ai invité pour me faire pardonner les autres.

Quand j'ai dit à Germaine que nous avions les Givray, elle a haussé les épaules, mais quand j'ai ajouté que Château-Landon venait aussi, elle a paru positivement vexée. Je me demande ce qu'il y a entre ma femme et lui?... Il est joli, Château-Landon, mais plutôt antipathique, quoi qu'il fasse pour se rendre bon enfant.

Il y avait ce soir une belle salle à la Renais-

sance. Peu de gens connus de moi, mais un tas d'autres que j'entendais nommer sans cesse à Germaine et aux Givray. Quant à Château-Landon, il paraissait très gai, lorsqu'il a découvert tout à coup Klebrig dans la salle. Alors sa figure s'est renfrognée et il a demandé à ma femme, d'un ton hargneux :

— Vous avez vu Monsieur Klebrig?...

— Non...

— Oh!... c'est singulier!... il est là... au milieu de l'orchestre, au troisième rang... et il ne cesse pas de vous regarder...

— Je ne le vois pas!...

— Vous me permettrez de m'étonner de cette myopie?... tenez!... un, deux, trois, huit, douze... le douzième fauteuil... au milieu presque de la troisième rangée... il vous regarde précisément...

— Vous voulez dire qu'il regarde l'avant-scène...

— Vous le voyez donc?...

— Mais oui .. je le vois... à présent...

Plus bas, Château-Landon a demandé, agressif, à Germaine :

— Ne vous semble-t-il pas singulier que cet ignoble Klebrig soit précisément venu ici, comme ça, par hasard, le jour où vous y venez vous-même?...

Il n'aime pas les juifs, Château-Landon, et, de ce fait, il me devient plus sympathique. Mais quelle singulière idée de faire ainsi, devant moi, des « presque scènes » de jalousie à ma femme!

Un peu décontenancée elle l'écoutait, s'efforçant de sourire d'un sourire fermé, la lèvre bridée, le regard luisant. Et Madame de Givray (une bonne pièce), riait aussi de voir la colère de Château-Landon et l'embarras de Germaine, et de temps en temps me regardait d'un air à la fois narquois et compatissant.

Est-ce que l'outrecuidance de Klebrig serait moindre que celle des autres juifs?...

Venu pour rencontrer Germaine, — qui l'avait probablement averti qu'elle serait là ce soir, — il n'a pas osé entrer dans la loge, ni même saluer

de sa place, du moins ostensiblement. Il a d'ailleurs bien fait.

Dimanche, 25 avril.

Ma femme est allée encore aux courses sans moi. Et elle a encore parié. Et elle a encore gagné.

Si, au moins, il n'y avait que les paris ! mais il y a les conversations qui en résultent. Elle ne parle plus que de *Patriarche*, de *Bourdigal*, d'*Estragon*, ou de *Quélus* ! Et si elle oublie un instant les chevaux, c'est qu'elle est occupée des jockeys.

C'est rasant, et écoeurant aussi un peu.

Mardi, 27 avril.

Ce soir, c'est le duel Clémenceau-Chimay qui agitait Germaine. Elle est allée voir tantôt Madame de Bouillon et a rapporté de cette visite une collection d'invraisemblables potins qui m'aga-

cent fort. C'est à ce point que j'ai regretté les conversations hippiques.

Une chose me frappe. Ma femme, qui n'était pas meilleure qu'une autre, n'était pas plus mauvaise non plus. Mais depuis quelque temps, il semble qu'elle recherche les occasions de prendre les autres femmes en faute et qu'elle trouve à cela un plaisir très grand. C'est comme si, par là, elle entendait s'absoudre de méfaits analogues à ceux qu'elle affecte pourtant de réprouber violemment.

D'un tas de bruits, calomnieux pour la plupart, elle se fait l'écho avec un entrain de tous les diables. Par exemple, elle a voulu m'insinuer que Madame de Vonancourt et Barentin sont au mieux ensemble, alors qu'elle sait aussi bien que moi que leur amitié, vieille de quinze ans, est de l'amitié sans plus.

Vendredi, 30 avril.

Le vent a tourné. Le mot d'ordre du sno-

bisme est aujourd'hui : « Tout pour la Grèce ! »

La situation des Grecs est intéressante, je n'y contredis certes pas, mais, tout de même, on pousse le fanatisme un peu loin.

Je suis allé faire une visite obligatoire — j'avais dîné chez elle — à Madame de Peyrolles. C'était son jour et on parlait, pour changer, des affaires de Crète. A un moment donné, comme elle était en désaccord avec le père Fercy sur un point de détail des opérations de guerre, elle a demandé à Vonancourt de prendre *Le Gaulois*, posé sur une table à côté de lui, et de nous lire les dépêches.

Cette lecture, qui m'évitait de parler, n'était pas pour me déplaire, mais elle semblait crisper les autres visiteurs. Au même instant, Germaine est entrée et Madame de Peyrolles lui a dit, en indiquant *Le Gaulois* :

— Vous permettez?...

Vonancourt a repris son petit boniment, que ma femme s'est mise à écouter dans une pose charmante, l'air attentif, presque recueilli, sem-

blant palpiter pour la Grèce, alors qu'elle ne s'occupait en réalité que des femmes, des toilettes et tout ce qui, dans le salon, pouvait l'intéresser à un degré quelconque.

Jean d'Hersac, ne prenant pas les dépêches au sérieux, causait avec Agénor de Bernay, au grand déplaisir de Madame de Peyrolles qui louchait désespérément sur lui. Enfin, comme Vonancourt lisait la dernière dépêche :

« On assure que l'amiral Canaris sera nommé commandant en chef de l'escadre de l'Est. »

Jean a dit à demi-voix :

— Pourvu que ça ne soit pas un serin !...

Le père Fercy s'est mis à rire, Vonancourt aussi. Quant à Germaine, elle a pris un air blessé et a demandé d'un ton de reproche à Bouillon qui, lui, n'avait d'ailleurs pas ri :

— Ça vous paraît drôle, ce genre de plaisanterie ?...

Bouillon, par principe et par tempérament, ne contrarie jamais personne. Il a répondu :

— Mon Dieu, non!...

Puis, apercevant en face de lui la bonne frimousse d'Hersac, et ne voulant pas non plus le blâmer, il a rectifié, avec un peu d'embaras :

— C'est-à-dire, si... pourtant... ça m'amuse tout de même...

Ma femme a dit, les lèvres pincées, en toisant Bouillon d'un air de commisération :

— Vous n'êtes pas difficile!...

Hersac s'approchait de moi en riant, suivi d'Agénor. Il a murmuré, en m'indiquant de l'œil Germaine :

— Pas contente de moi, hein, la belle tante !

Jean d'Hersac est le fils de mon cousin germain. C'est un délicieux garçon de vingt-sept ans, rieur, drôle et casse-cou, à la fois étonnamment vieux jeu et incroyablement moderne. Souvent, lorsque je lui donne des conseils ou que je fais avec lui le sévère, il m'appelle en plaisantant « mon bon oncle », de même qu'il

appelle Germaine « ma belle tante ». Je sais qu'elle déteste ça et Jean le sait aussi. J'ai répondu :

— Va l'appeler comme ça dans ce moment-ci, ta belle tante!... tu verras comme tu seras bien reçu...

Agénor a observé, pointu :

— Oh!... dans ce moment-ci ou dans d'autres! c'est son genre, à Germaine... elle est souvent désagréable pour la famille...

J'ai dit, grinchant malgré moi :

— Elle n'a pas toujours tort...

J'ai Agénor en horreur, et je crois qu'il me rend copieusement la pareille.

C'est un besogneux du « grand monde » qui, afin de suivre le train sans lequel la vie lui paraît impossible, est toujours à la recherche de combinaisons malpropres pour se procurer de l'argent. Et, les ayant trouvées, il les met en œuvre, s'il ne pense pas que la justice puisse intervenir directement. Il fait aussi des mariages (pour tout de bon ou autrement), et reçoit pour ce

des récompenses dites honnêtes. Il lance des sociétés fictives, où il touche de prétendus jetons de présence, et se partage, d'accord avec les compères, l'argent des gogos providentiels. Les chevaux, les bicyclettes et les automobiles tiennent aussi une place sérieuse dans le budget d'Agénor. Il en fait acheter, changer, revendre, et toujours la commission va son petit bonhomme de chemin.

Avec cela il a belle mine, s'habille à ravir et se bat quand il faut, de sorte que tout le monde lui fait assez bonne figure.

Il n'a pas paru entendre ce que je lui avais répondu, mais il a souri, cherchant une riposte « qui n'eût pas l'air ». L'occasion la lui a vite fournie. Comme Monsieur de Fercy, à l'autre bout du salon, tonnait contre l'influence toujours grandissante des juifs, il m'a dit d'un air détaché :

— A propos de juifs, vous devez être bien ennuyé, mon pauvre Jean?...

J'ai demandé, ne comprenant pas tout de suite :

— Ennuyé de quoi ?...

— Eh bien, mais... de connaître Klebrig...

— Je ne le connais pas...

— Allons donc !... vous voulez rire ?... d'ailleurs, tout le monde le connaît !...

— Sauf moi...

Agénor m'a regardé d'un air ahuri ; alors j'ai repris :

— Je le connais de vue, bien entendu... je veux seulement vous expliquer que je ne suis pas en relations avec lui...

Pour la seconde fois, Bernay m'a examiné avec une sorte de pitié narquoise, et m'a répondu, les paroles sifflant entre ses lèvres minces, si minces :

— Vous m'étonnez !...

— Parce que ?...

— Parce que j'ai rencontré Germaine aux Poteaux avec Klebrig...

J'ai été péniblement surpris d'apprendre que non seulement ma femme connaît ce voyant personnage, mais que, encore, elle se promène

ostensiblement avec lui dans l'allée des Poteaux si justement appelée l'allée des Potins.

Et je commence à croire vraiment qu'elle fait ces choses uniquement dans le but de me vexer. Car, plus j'y songe, moins je comprends quel avantage elle trouverait à se montrer avec ce juif, qui n'est même pas un juif « posé », et qui, de plus, est vilain comme tout!...

J'ai regardé Germaine. Elle causait avec Château-Landon qui venait d'arriver comme par hasard!

Lundi, 3 mai.

Le Pape continue à garder, au sujet des affaires de Crète, un silence prudent mais au moins singulier. J'en ai fait l'observation — d'ailleurs respectueuse en la forme — devant ma tante Villelaure. Elle m'a prié d'un ton péremptoire de « ne pas m'immiscer dans les affaires de l'Église »!...

Mardi, 4 mai.

Le Bazar de la Charité a flambé tantôt en quelques secondes, à l'instant où le flot mondain y battait son plein.

J'étais à écrire près de ma fenêtre ouverte, quand j'ai vu une gerbe de flammes et d'étincelles se détacher, semblable à un bouquet de feu d'artifice, sur le ciel admirablement bleu.

Et, au même instant, mon valet de chambre qui m'apportait des lettres a expliqué :

— C'est le Bazar de la Charité qui brûle!...

Germaine m'avait dit qu'elle vendrait aujourd'hui avec Madame de Bouillon. J'ai couru au bazar comme un fou.

Quand je suis arrivé, il n'y avait plus, sur le terrain de la rue Jean-Goujon, qu'une jonchée de choses informes, noires et fumantes. Les pompiers et les soldats remuaient ces horribles tas pour en retirer les morts. Ils m'ont envoyé au Palais de l'Industrie, où les

cadavres étaient transportés dans des fourgons.

Là, le spectacle était épouvantable. Des gens affolés, terrifiants à voir, bouscullaient brutalement ces détritrus humains, pour y retrouver ceux qui étaient leurs. Et pendant deux effroyables heures j'ai fouillé là, moi aussi, avec l'angoisse de découvrir parmi ces débris étirés ou recroquevillés, sinistres ou ridicules, le corps de Germaine. Elle porte toujours un bracelet fait de deux couleuvres enlacées. J'ai soulevé, pour chercher ce bracelet, les bras abominables de toutes ces femmes, — car je n'ai vu que des femmes alignées sous ces voûtes lugubres.

La chair a disparu aux jambes et aux bras, les ventres sont ouverts, et par-ci par-là, un bout de dentelle, resté intact, plaque sur un os totalement dépouillé ; un nœud de ruban brille, immaculé, planté dans une boue sanglante.

Quand je suis arrivé à la fin de la rangée, le sergent de ville qui m'aidait à remuer les cadavres m'a dit doucement :

— Vous devriez aller voir chez vous, mon-

sieur... elle est peut-être rentrée, votre dame!...

Je suis parti hébété, cherchant un fiacre sans en trouver, et me disant que je n'atteindrais jamais à pied la rue Saint-Dominique. Chemin faisant, j'ai rencontré un brave homme d'abbé qui était, pendant la guerre, l'aumônier de mon régiment.

Il habite, dans le quartier, une maison de retraite. Je lui ai conté ma peine. Il m'a rassuré d'abord, cherchant à me persuader que ma femme était rentrée. Puis, il m'a, dans le cas contraire, exhorté à la résignation m'affirmant que : « Madame de Maillane irait certainement tout droit au Paradis, puisqu'elle serait morte en faisant le bien ».

A quoi je n'ai rien répliqué, car l'abbé Colin n'eût rien compris à mes explications.

J'ai demandé au concierge si Madame la comtesse était rentrée. Il m'a répondu que non, sans jouer l'inquiétude, avec une parfaite indifférence. Les domestiques n'aiment pas Germaine. Elle est hautaine, impitoyable, insensible à l'honnêteté

et au dévouement. Elle n'exige d'ailleurs que la mine et le style, et fait bon marché de tout le reste.

Le cocher arrivait « en bourgeois » des écuries. J'ai dit :

— Comment?... Madame la comtesse n'est pas sortie avec la voiture?...

— On a conduit Madame la comtesse au Bazar de la Charité... et puis elle a dit de rentrer... que Madame la princesse de Bouillon la ramènerait...

Comme je restais atterré dans le vestibule, le concierge, qui s'était avancé jusqu'à la rue, a annoncé paisiblement :

— Voilà Madame la comtesse!...

Et Germaine, élégante dans sa toilette claire, portant un long cache-poussière plié sur son bras, a tourné sous la voûte au milieu d'un bruissement de soie.

Je me suis élancé vers elle très ému, en disant :

— Enfin!... Ah! j'ai bien cru...

Mais je me suis arrêté en apercevant la figure narquoise du cocher qui ricanait.

Ma femme a demandé, surprise :

— Vous avez bien cru quoi?...

Évidemment, elle ignorait l'incendie. Comme je bafouillais une réponse inintelligible, elle a dit en riant :

— Quelle drôle de tête vous faites!...

Nous montions à présent l'escalier. J'ai questionné :

— Elle a fini tard, la vente?...

— Elle n'a pas fini... elle dure encore...

— Ah!...

— Oui... moi j'ai dû m'en aller pour être ici à l'heure... C'est assommant de dîner à huit heures!... personne ne dîne avant huit heures et demie, il n'y a que nous!... Madame de Bouillon, qui devait me ramener, est restée... et je n'ai rencontré que des fiacres découverts... on ne peut vraiment pas monter là-dedans!... alors il m'a fallu rentrer à pied... c'est délicieux!...

Dans l'antichambre, elle a pris des lettres

posées sur un plateau et s'est assise un instant pour les lire. En passant devant son appartement, j'ai aperçu sa femme de chambre qui l'attendait pour la déshabiller.

J'ai dit :

— Pauline, vous ne parlerez pas à Madame la comtesse de l'incendie du Bazar de la Charité... elle ne sait rien... et comme plusieurs de ses amies sont brûlées, il ne faut pas la bouleverser... elle saura toujours la chose assez tôt... vous m'entendez, je vous défends de rien dire...

La femme de chambre m'a répondu, en souriant de ce doux sourire impénétrable qui donne un véritable charme à son petit visage maigrichon et pâlot :

— Bien, Monsieur le comte...

À dîner, Germaine n'a presque rien mangé. Elle a parlé, en revanche, me racontant par le menu la vente de la rue Jean-Goujon !!!...

Son aplomb, son abondante facilité dans le mensonge, me surprennent toujours. J'éprouve à la fois devant elle du dégoût et de l'admira-

tion. Je m'incline. Je sens que je dois être roulé. C'est fatal. Et encore, cette fois, ne suis-je roulé qu'à demi, puisque je m'aperçois que je le suis.

Il est certain que ma femme n'a pas mis le pied au bazar, ou que, si elle y est entrée, elle n'a fait que le traverser. Elle a sans doute passé l'après-midi dans un endroit clos, avec un monsieur quelconque?... — Est-ce la première fois qu'elle se livre à ce genre de sport? — Je ne le pense pas. — Le Monsieur est-il Château-Landon? — J'ai tout lieu de le croire... — Qu'est-ce que je vais faire?... Probablement rien du tout!...

Mercredi, 5 mai.

Ce matin, j'ai accompagné Germaine au Bois. J'étais sûr qu'avant de sortir elle n'aurait lu aucun journal, et je voulais voir de quel front elle apprendrait, devant moi, que le bazar avait flambé, engloutissant des tas de gens de

connaissance (pas de parents ni d'amis intimes, heureusement) à l'heure même où elle affirmait y être occupée à vendre entre la grosse princesse et Madame de Vonancourt.

En arrivant aux Poteaux, elle m'a dit :

— Quelle heure est-il donc?...

— Onze heures...

— C'est singulier!... il me semble qu'il y a bien moins de monde qu'à l'ordinaire!...

Les Argonne et Bernay nous rejoignaient. Germaine a demandé :

— N'est-ce pas, il n'y a personne, ce matin?... l'allée est déserte... on dirait que le feu y a passé!

— Ah!... très joli!... — a crié Agénor — un peu macabre, mais joli tout de même!...

Et comme ma femme le regardait sans comprendre, j'ai expliqué :

— Non... elle ne l'a pas dit exprès... elle ne sait rien...

Avec force détails on a conté le désastre à Germaine, qui écoutait ahurie, glissant vers moi, de côté, ses grands yeux luisants.

Madame d'Argonne a dit :

— J'ai eu de la veine de m'en tirer !... mon comptoir était tout près de la porte, alors j'ai bien vite filé... plus vite même que je ne voulais, car j'ai été soulevée jusqu'à la sortie et lancée à quatre pattes au milieu de la rue Jean-Goujon...

Bernay a demandé à ma femme :

— Mais vous, Germaine, est-ce que vous ne deviez pas vendre aussi hier?... J'ai monté les Champs-Élysées avec Morières, qui allait au bazar dans le but unique de vous acheter un bibelot quelconque...

Elle a répondu, sans hésiter une minute :

— C'est vrai... je devais vendre... mais j'ai fait une petite escapade à moi toute seule...

Agénor a questionné, narquois :

— Ah bah !... à vous toute seule?...

— Oui... je suis arrivée au bazar à deux heures... il n'y avait encore personne... alors j'ai imaginé d'aller un instant au Salon que j'avais très mal vu le jour du vernissage... je comptais

retourner au bazar ensuite, et puis j'ai oublié l'heure et je suis restée absorbée par la peinture...

Bernay, qui suivait son idée, a demandé encore :

— A quel Salon?...

— Aux Champs-Élysées...

— Eh bien, en effet, il faut croire que la peinture vous a singulièrement absorbée pour que vous n'ayez vu, ni les morts qu'on apportait au Palais de l'Industrie, ni la foule qui couvrait les Champs-Élysées...

— Je vous assure, — a murmuré Germaine, que son bel aplomb abandonnait un peu, — que quand je suis sortie à sept heures et demie, il n'y avait pas de foule...

— Comment?... vous êtes sortie à sept heures et demie?... mais le Salon ferme à six heures!...

Dès que nous avons été seuls, ma femme m'a dit :

— Je veux vous expliquer ce que je...

Mais je l'ai arrêtée tout de suite :

— Non... ne m'expliquez rien!... Seulement ne me rendez pas plus ridicule qu'il ne faut, je vous prie?... ça ne vous est d'aucune utilité et ça me déplaît très fort...

Elle a haussé les épaules, et nous sommes rentrés sans plus parler.

Samedi, 8 mai.

Depuis deux jours, je passe ma vie à enterrer des gens que je n'aurais jamais eu l'idée d'enterrer s'ils étaient morts tout bêtement dans leur lit?... Pourquoi cette préférence?...

Dimanche, 9 mai.

Le duc d'Aumale est mort. Je ne l'ai pas personnellement connu. Souvent l'oncle Villelaure avait voulu me présenter à lui, mais j'avais refusé malgré les supplications de Germaine.

Je n'aime pas la société des princes. Quels que puissent être leur simplicité et leur esprit, il ne saurait y avoir ni confiance ni abandon entre gens de situations trop inégales. Et puis, je suis gaffeur et pas courtisan. Oh ! mais là ! pas du tout !...

Lundi, 10 mai.

Nous avons ce soir dîné chez les Bouillon. Pas beaucoup de monde. Les Vonancourt, les Argonne, Morières, Jalon, les Villiers-Neaufle et l'inévitable Château-Landon.

Depuis l'histoire du Bazar de la Charité, je ne peux plus le voir, Château-Landon ! On a beau supposer un tas de choses, une certitude est, dans le cas présent, infiniment plus désagréable que beaucoup de suppositions.

Depuis longtemps je remarquais que Château-Landon tournait autour de ma femme. Aujourd'hui je sais — ou du moins je crois — qu'il est son amant, et j'ai beau me

raisonner, ça m'embête considérablement.

Le dîner et la soirée ont d'ailleurs été un peu houleux. Houleux pour moi, s'entend, qui, à deux reprises, ai osé être d'un avis différent de la majorité, et à qui la majorité a vivement fait sentir le mépris qu'elle éprouve pour le « grinchu » (c'est la grosse princesse qui parle) que je suis.

Les hostilités ont commencé à propos du sermon du père Ollivier aux funérailles de Notre-Dame.

Ils se sont tous mis à crier comme des putois que ça n'avait pas le sens commun de faire un « sermon incendiaire »... que cette façon d'interpréter la catastrophe du Bazar de la Charité était absurde, etc., etc...

Moi, j'ai soutenu que le rachat des coupables par l'expiation des innocents, c'est la base même de la doctrine catholique, et que, si le père Ollivier l'a dit un peu brutalement — étant donnée surtout la présence du chef de l'État et de plusieurs de ses ministres — il l'a dit avec

une éloquence et une crânerie dont je lui sais gré pour ma part.

Bouillon était navré. Il roulait de ses invités à moi, un œil d'angoisse. Alors Germaine a expliqué :

— Il ne faut pas faire attention à ce que dit mon mari... c'est un catholique exalté...

J'ai protesté. Je ne suis pas un catholique exalté, je ne suis même pas un catholique pratiquant, mais je suis tout de même un catholique.

— Enfin, — a fait observer Madame de Villiers-Neuffle, — il faut convenir que ces sortes d'algarades sont maladroites et ne font pas aimer la religion...

J'ai protesté encore :

— Mais, Madame, je vous assure que la religion n'a pas, comme une jolie femme, à se préoccuper d'être aimable et de plaire...

— Mais pourquoi ?...

— Parce que ce n'est pas du tout son affaire...

Madame de Vonancourt, de sa petite voix de fausset, a déclaré :

— Ce n'est pourtant pas une façon d'attirer des sympathies à la religion que de la représenter cruelle, frappant sans pitié des gens à l'instant même où ils sont préoccupés uniquement de faire le bien...

J'ai dit :

— Oh ! uniquement !... vous vous avancez peut-être beaucoup !...

La grosse princesse a poussé un grognement scandalisé, et Madame de Vonancourt a relevé son petit nez fureteur, en demandant :

— Qu'est-ce que vous voulez donc dire ?...

— Je veux dire que, s'il y a parmi ceux qui s'occupent de ces fêtes de charité, quelques âmes infiniment droites et pures et qui font le bien pour le bien, il y en a beaucoup d'autres qui font le bien... pour le mal...

— Comment ?...

— Eh oui !... Combien de femmes et d'hommes se préoccupent, à ces sortes de fêtes, des

pauvres, de leurs souffrances et de leurs misères?...

— Mais... tous, je pense!...

— Ah! ouiche!... la charité est le but, mais elle n'est pas le mobile de ces gens... Les femmes, à de rares exceptions près, vont là pour trouver un mari ou un flirt... et même mieux qu'un flirt... ou pour montrer leurs toilettes et en voir d'autres, ou encore pour se faire des relations...

— Mais chacun a ses relations, et...

— Non... pas chacun!... Vous, vous avez vos relations... mais il s'introduit, dans ces sortes de bonnes œuvres, des femmes à l'affût de tout ce qui peut les froter à un monde qui n'est pas le leur, les lancer... Celles-là sont quelquefois des aventurières, quelquefois tout bonnement des femmes de milieux relativement modestes, qui ont soif de connaître des « gens chics »...

Bouillon a dit :

— Mais il n'y a pas, dans les bonnes œuvres,

ce que vous appelez des gens chics, plutôt que d'autres...

Agénor a insinué aigrement :

— Maillane n'aime pas les œuvres de charité...

— C'est vrai!... je comprends mieux la charité que l'on fait soi-même... Je ne crois pas que, pour faire le bien, ces enrégimentements, — un peu tapageurs selon mon goût, — soient utiles...

Madame de Vonancourt a demandé, vexée, car sa petite personnalité trépidante et vaniteuse, s'accommode à merveille de toutes les manifestations bruyantes :

— Alors, selon vous, la charité n'est qu'un moyen de se faufiler dans le monde?...

— Pour certains... parfaitement!... De même qu'une belle voix ou un grand talent quelconque force les portes les mieux défendues, de même une charité bien ordonnée...

Le petit Jalon m'a interrompu :

— C'est affreux de dire ça des victimes de cet horrible accident!...

— Ce n'est pas « des » victimes que je le dis — car presque toutes étaient précisément des charitables pour le bon motif — mais c'est à propos d'elles...

— Enfin, — a demandé la grosse princesse, — quelle est la façon dont on doit, selon vous, faire la charité?...

— On doit la faire soi-même... j'admire infiniment plus la femme qui donne vingt sous à un pauvre, vingt sous qu'elle prend dans sa poche et avec lesquels elle eût acheté un bouquet de violettes ou un ruban, que celle qui donne à une bonne œuvre cent louis extorqués aux gens qui ont dîné ou dansé chez elle...

Madame de Bouillon a dit d'un air navré, en agitant dans son grand fauteuil la vague déferlante de ses chairs :

— Décarcassez-vous donc pour faire le bien!... voilà comment on vous remercie de vos peines!...

J'ai pensé que si la grosse princesse — qui est au fond la meilleure du lot — grimpeait elle-

même chez les pauvres et leur donnait la moitié de ce qu'elle verse dans les caisses des œuvres qu'elle patronne, ils recevraient tout de même davantage, elle engraisserait moins et serait remerciée beaucoup plus... Mais voilà!... Elle n'aurait pas la joie de lire et de savoir qu'on lit dans les souscriptions du *Figaro* :

« *Le prince et la princesse de Bouillon : 1,000 francs.* »

C'est peu sans doute à côté des 100,000 francs des Rothschild, mais c'est gentil tout de même pour des chrétiens. Le nombre de quatre chiffres est déjà considéré, dans ces sortes de listes, comme un nombre honorable.

J'ai eu tort de dire chez les Bouillon tout ce que j'ai dit ce soir, quoiqu'ils n'eussent — ni eux, ni personne de leurs invités — de parents ni d'amis intimes parmi les morts ou les brûlés. Mais j'en voulais à ces prétendus catholiques d'ignorer les principes fondamentaux de leur religion. J'en voulais à cet abominable Bazar du massacre de jeunes filles et d'enfants

dont il est la cause et je n'ai pas pu m'empêcher de parler.

Je ne suis décidément pas capable d'être un mondain. La grosse princesse a raison, je suis un grinchu, un insupportable grinchu...

Mardi, 11 mai.

L'archevêque de Paris vient d'infliger au Père Ollivier une sorte de blâme négatif sous forme de lettre officielle. Il reconnaît dans cette lettre « l'union de tous les Français dans le dévouement à la patrie ».

Je ne nie pas l'opportunité de cette attitude, et le lâchage de l'orateur indépendant qui a osé froisser le Gouvernement me semblait indiqué. Mais comme tout cela est petit, et comme le lâché est plus près de « l'esprit de Dieu » que le lâcheur!...

Jeudi, 13 mai.

Ma femme me rejette de plus en plus de son existence. Qui voit-elle?... où va-t-elle?... Je ne m'en doute pas, ou plutôt je m'en doute trop.

D'autre part, elle est, durant les quelques rares minutes où se mêlent encore nos vies, moins récalcitrante, plus abandonnée qu'elle ne l'a été depuis bien longtemps.

Hier soir, en rentrant du dîner Bouillon, elle m'a autorisé à venir la rejoindre chez elle, sans prendre l'air lassé qu'elle prend généralement pour m'accorder cette autorisation. Et ce fut si frappant que j'osai lui en faire la remarque, non sans circonlocutions.

— Ma chère Germaine, je voudrais vous adresser une question?...

Elle a demandé, un peu inquiète :

— Quelle question?...

— C'est que je crains de vous mécontenter ou de vous agacer tout au moins...

— Allez toujours !...

— Voici... je me suis bien aperçu jadis, au début de notre mariage, que vous ne m'aimiez pas...

Et comme elle faisait un geste de dénégation polie :

— Oh !... ne protestez pas !... ce n'est pas un reproche, mais une simple constatation... Donc, vous ne m'aimiez pas, mais vous supportiez alors avec douceur mon amour un peu bien... expansif... est-ce vrai ?...

—

— Plus tard, vous avez supporté ce même amour avec impatience...

— Mais non...

— Mais si !... à tel point même que je me suis souvent demandé pourquoi vous ne vous refusiez pas à moi au lieu de vous donner ainsi à contre-cœur ?...

— Vous m'aviez apporté en mariage, alors

que je risquais fort de rester vieille fille, une belle situation et une fortune considérable... et cela en échange de ma seule personne... il m'était impossible de vous la refuser, convenez-en ?...

Elle parlait sèchement, semblant aligner des chiffres. J'ai encore demandé :

— Et c'est seulement pour ne pas manquer à un contrat que vous m'avez permis de vous aimer... pour cela seulement ?...

Au lieu de répondre Germaine a questionné :

— Pourquoi est-ce après huit ans de mariage que vous m'adressez cette question ?...

— Ah ! oui... c'est vrai !!... je vous dois une explication que, à présent, je n'ose plus vous donner...

— Parce que ?...

— Parce que je... j'avais cru remarquer... mais je me suis certainement mépris...

— Qu'est-ce que vous avez cru remarquer ?...

— Que vous étiez, près de moi, moins inerte, sinon plus vibrante, et que...

Elle a interrompu, avec embarras :

— Oh !... vous croyez ?... je ne m'en suis pas aperçue...

— Je m'en suis bien aperçu, moi !... ou du moins, j'ai cru m'en apercevoir... et cela depuis quinze jours à peu près...

Elle a rougi de cette lumineuse rougeur qui est un de ses plus grands charmes et m'a dit, semblant prendre soudain son parti :

— Eh bien, oui... c'est possible !... il me semble... je crois que, peu à peu, je me suis accoutumée à ce... devoir... et qu'il me devient... comment dire ?... nécessaire, oui... c'est ça, nécessaire...

Je n'ai pas voulu répondre que cette accoutumance avait été bien subite. Ou il se passe dans la vie de ma femme un incident nouveau que j'ignore, ou bien elle a quelque idée de derrière la tête ?...

Et, dans l'un et l'autre cas, je m'attends à une tuile !...

Lundi, 15 mai.

Dîner assommant chez les Villiers-Neaufle. Quel malheur, mon Dieu! de ne pouvoir pas rester deux soirs de suite chez soi !...

Je n'aime pas les Villiers-Neaufle. La marquise est le type de la mondaine vénale dans toute sa pureté. Autrefois, Tripoly participait, dans une grosse mesure, à la belle tenue de sa maison. Villiers-Neaufle l'a su et a pardonné de peur du scandale, et aussi, je crois, par reconnaissance pour la maîtresse femme qui l'a aidé à édifier sa situation.

C'est un homme intelligent, poli, tolérant et pas ennuyeux en dépit d'une certaine solennité. Tel quel, il me déplaît, et je n'ai avec lui que les relations de surface exigées par une parenté éloignée. Germaine, au contraire, raffole de ce ménage pratique, bien élevé, circonspect, qui soigne ses relations, ménage tous les partis et tous les mondes, et agit toujours correctement

en apparence, dans des buts en apparence corrects.

Le dîner, exquis, avait, — comme tous les dîners des Villiers-Neaufle, — le tort d'être composé de gens disparates. Outre les Treuil, les Givray, les Barentin, Château-Landon, Jean d'Hersac, les Bouillon et nous, il y avait le comte Salomon, le père de Madame de Treuil, « le comte et la comtesse » Damiette et les Damblemar.

Les Damiette sont des juifs levantins, baptisés autant qu'on peut l'être et depuis déjà pas mal de temps. Lui, jadis petit employé de banque à Marseille, aujourd'hui riche à dégoûter ses anciens coreligionnaires, a épousé Elle au temps de ses modestes débuts. Il l'a, dit-on, ramassée dans un endroit où l'on ne choisit pas, en général, une femme légitime. Madame Damiette est une belle personne de quarante ans environ, très désirable encore, qui parle rarement et se contente de toiser le pauvre monde avec une condescendante hauteur. Il semble, en

dépit de cette hauteur, qu'elle se sente mal à l'aise dans un salon, dans ses robes, et sous le vernis tout flambant neuf de son titre. Elle pare de superbes atours sa haute taille bien prise, un peu carrée, malgré un corsetage idéal.

Quant aux Damblemar, personne ne peut dire d'où vient la fortune qui remplaça, il y a quelques années, leur toute petite aisance. On sait que sa famille à lui vit quelque part en France, dans une situation plus que modeste. Madame Damblemar, juive d'origine, est agitée, indiscrète, mal éduquée. Convaincue que nul ne résiste à des propositions d'argent, elle marche avec assurance dans la vie, forte de cette croyance et confiante en son étoile.

Les deux Damblemar sont, sans qu'on s'explique précisément pourquoi, sinistres et inquiétants. On songe, en les voyant, à ces écumeurs de mer qui ont enfoui dans leur passé quelques cadavres. La façon dont fut acquise la grosse fortune dont ils semblent jouir reste mystérieuse. Le champ est ouvert à toutes les suppositions,

puisque, ostensiblement, Monsieur Damblemar ne fait pas d'affaires, — du moins d'affaires précises, — et n'en paraît pas avoir fait depuis le jour où il s'est présenté au monde parisien.

Je connaissais de vue ce couple étrange, que l'on rencontre partout où le snobisme prescrit de se montrer. Je le vois aux courses, aux Acacias, à l'Opéra, aux Français le mardi, au Concours hippique, et même dans quelques salons, où une étude approfondie et féroce du faufileage lui a permis de se glisser.

Mais c'était la première fois que je rencontrais les Damblemar dans l'intimité d'un salon ami et d'un dîner peu nombreux. J'ai demandé, étonné, à Hersac qui regardait en riant la tête que je faisais :

— Depuis quand les Villiers-Neaufle connaissent-ils ces gens-là?...

Il m'a répondu :

— Je n'en sais rien... je sais seulement que c'est Agénor qui les leur a présentés...

— Ils feront bien de se méfier!...

Au même instant, Madame de Villiers-Neaufle — toujours imposante et encore jolie — m'a dit très haut, à un pas de ses nouveaux convives qui nous regardaient :

— Vous ne connaissez pas encore Monsieur et Madame Damblemar, je crois?...

Et, tout de suite, sans attendre le oui que j'étais bien obligé de répondre sous peine de paraître un goujat, elle s'est retournée, nous nommant l'un à l'autre :

— Le comte de Maillane... Monsieur Damblemar...

— Un de vos admirateurs, Monsieur... — m'a dit le nouveau venu, tandis que sa face plate se tirait dans un vilain sourire.

J'ai répondu, stupéfait :

— Vous m'admirez, Monsieur?... je serais vraiment curieux de savoir pourquoi, par exemple?...

— Mais, pour votre belle attitude à la Chambre... c'est si rare, les lutteurs, Monsieur... et c'est si grand, si beau...

— Mon Dieu, un lutteur ne compte pas lorsqu'il est comme moi isolé...

Madame Damblemar s'est approchée et a joint ses louanges à celles de son mari. Et le ménage ne m'a pas plus lâché jusqu'à diner. Bien entendu, nous avons parlé du Bazar de la Charité. Et comme les Damblemar étaient en deuil, j'ai demandé bêtement, uniquement pour leur dire quelque chose :

— Vous avez perdu quelqu'un dans cet horrible accident?...

C'est elle qui m'a répondu, avec regret, car rien n'est plus chic que d'avoir des parents parmi les victimes :

— Mais non... pourquoi?...

J'ai balbutié :

— Je vous voyais en deuil, alors je craignais...

De ses lèvres pincées, Madame Damblemar a laissé tomber, indignée, cette phrase qui m'a remplie de stupeur :

— Nous sommes en deuil de Monseigneur le duc d'Aumale!...

En deuil du duc d'Aumale!... Non, c'est trop beau!... ça m'a ravi!... je n'ai pas complètement perdu ma soirée!...

Comme je ne disais rien et que ma figure exprimait sans doute un étonnement idiot, Madame Damblemar a questionné, pointue :

— C'est extraordinaire d'être en deuil de monseigneur?...

Je me suis empressé d'affirmer que ça n'était pas extraordinaire du tout, et j'ai négligé d'apprendre à cette encombrante parvenue que le « Monseigneur » tout court est réservé au duc d'Orléans.

A table, Barentin qui gaffe toujours, exprès ou pas, a dit, à peine assis, s'adressant au maître de la maison :

— Avez-vous lu, il y a deux jours dans *Le Figaro* un article qui s'appelle : *Un souscripteur?*...

Villiers-Neaufle, qui devait savoir l'article par cœur, a répondu :

— Non... je n'ai rien vu...

Barentin a insisté :

— C'est à propos de la souscription de l'empereur d'Allemagne pour le Bazar de la Charité et de sa visite à notre ambassadeur...

— Ah!... — a fait Villiers-Neaufle, bien décidé à ne pas se compromettre.

— Dans cet article, on casse l'encensoir sur le nez de Guillaume II et on invite la France à le recevoir aimablement, si l'idée lui prend de venir visiter l'Exposition de 1900...

Le comte Salomon — qui est Allemand naturalisé — s'est écrié avec horreur :

— C'est abominable!...

Et les Damiettes et les Damblemar ont répété dans un accord indigné :

— C'est abominable!...

— Je suis sûre — a dit Germaine, qui cherche toujours à me rendre sympathique — que mon mari ne trouve pas ça... il adore les Allemands!...

Comme on me contemplait avec une répulsion non dissimulée, j'ai cru devoir expliquer :

— En tant que vainqueurs de la France, je

déteste les Allemands, mais il est très vrai qu'en tant que peuple, je les admire...

Madame Damblemar a dit, jouant assez bien la stupeur :

— Grand Dieu!... qu'est-ce qu'on peut admirer chez des gens pareils?...

— « On », je ne sais pas!... mais moi j'admire leur sens droit qui ne dévie jamais... leur désir de s'instruire, de s'améliorer, de se grandir... leur amour du pays, leur foi, leur respect de tout ce que je respecte, moi aussi...

On me regardait avec horreur. Bouillon le Pacifique — comme l'appelle Madame de Givray — a dit, pour arranger les choses :

— Il est certain qu'en se plaçant au point de vue où se place Maillane... et en écartant toute idée d'accord possible entre les deux nations...

J'ai protesté :

— Mais non!... je suis, et j'ai toujours été pour une politique allemande, à laquelle, d'ailleurs, nous arrivons insensiblement par des chemins détournés...

Jean d'Hersac a dit :

— Parfaitement !... l'alliance fait son petit voyage circulaire en Europe !...

Monsieur Salomon m'a demandé, tandis que les Treuil le suivaient de l'œil avec inquiétude comme ils ont coutume de faire chaque fois qu'il ouvre la bouche :

— Alors, le comte approuve l'article du *Figaro*? ...

Autrefois il eût dit : « Monsieur le comte » et se fût adressé directement à moi. Mais, depuis quelque temps, il a changé sa formule. Il supprime à présent « Monsieur », et parle à la troisième personne. J'ai de la peine à me faire à ce langage et je n'ai pas compris tout d'abord que c'était à moi qu'il posait une question. Alors il a répété, tandis que sa fille Agar (qui s'appelle aujourd'hui Giselle) haussait les épaules avec ennui :

— Je serais curieux de connaître l'opinion du comte sur cet article?...

J'ai répondu :

— Je le trouve absolument déplacé... et

plat, et maladroit, et de mauvais goût!... En croyant frapper un grand coup et lancer un pétard sensationnel, *Le Figaro* a simplement fait voir — à ceux qui hésitaient encore devant l'évidence, — à quel point nous vivons sous le règne des pleutres...

Monsieur Damblemar a prononcé, sentencieux :

— Si Guillaume II vient à Paris, la France se lèvera comme un seul homme pour l'en chasser...

J'ai dit :

— Je crois que vous vous gendarmez sans raison... il ne viendra pas... Si l'empereur d'Allemagne avait la fantaisie de venir ainsi, en bon voisin, s'imposer à un peuple qui le déteste et a pour ça d'excellentes raisons, ce serait — si j'ose dire — le fait d'un mufle, et il n'a pas jusqu'ici donné prétexte de le juger tel...

J'ai vu que l'horreur autour de moi grandissait. Bouillon me lançait l'œil éperdu que je connais si bien, tandis que Madame de Villiers-Neaufle m'enveloppait de l'un de ses plus ma-

gnifiques regards de dédain. Alors, j'ai conclu :

— Et puis, ça m'est bien égal!...

Il y a eu un silence au milieu duquel, seule, la voix de ma femme, continuant au fond du salon une conversation commencée, s'est élevée agressive :

— Si!... vous suiviez!... je vous ai vu parfaitement!... vous ne...

Le bruit de sa voix dans le silence l'a surprise. Elle s'est arrêtée brusquement, tandis que Château-Landon — car, bien entendu, c'était avec lui qu'elle causait, isolée, très loin de nous — la regardait en souriant méchamment sous ses jolies moustaches blondes.

Germaine n'a pas été longtemps déconcertée, elle s'est avancée en disant :

— Il est vraiment étonnant, Monsieur de Château-Landon!... il suit au bois des cocottes, et puis, en même temps, il se permet de saluer les autres femmes qu'il rencontre... moi je trouve ça tout à fait incorrect... n'est-ce pas?...

Il y avait un froid. Personne ne répondait et

Château-Landon, qui arrivait aussi de son pas un peu traînant, dédaignait de se défendre. On sentait qu'il se désintéressait absolument de l'incident.

Seul, le bon Bouillon, vers qui ma femme s'était tournée semblant le prendre à témoin, a répété machinalement, au bout d'un temps assez long :

— Tout à fait incorrect...

— Dites donc, vous?... — a grogné Château-Landon, à moitié riant, à moitié sérieux — si vous vouliez bien ne pas m'attraper... surtout pour des choses que je n'ai pas faites...

En maître de maison parfait qu'il est, Villiers-Neaufle a cherché à détourner mon attention en me parlant de la pluie et du beau temps. Mais, à partir de ce moment-là et malgré la secrète satisfaction des bons petits amis, heureux de me voir jouer un rôle ridicule, la soirée s'est traînée péniblement et s'est terminée à onze heures.

Au retour, dans le coupé, comme je ne

pipais pas, Germaine m'a dit, d'un air parfaitement dégagé :

— Il devient tout à fait impossible, Château-Landon!...

J'ai répondu :

— Il est tel que je l'ai toujours vu!...

Dimanche, 16 mai.

On a fermé l'École des Beaux-Arts où, depuis Pâques, les femmes avaient été admises à suivre les cours. Les élèves, espoir de la peinture, les ont « conspuées » de telle sorte que l'on a dû fermer l'École hier.

Je ne suis pas de ceux qui considèrent les femmes comme aptes à être médecins, avocats, députés ou magistrats, au même degré que les hommes, mais il me semble, au contraire, qu'elles sont faites plus que nous pour réussir en art.

Les élèves de l'École en ont décidé autrement, et les mobiles qui inspirent cette décision sont de l'ordre le plus élevé.

Ces aimables jeunes gens ne veulent pas que les subventions des départements ou de la ville de Paris soient partagées avec les femmes. Ils ne veulent pas non plus du partage des médailles, des bienheureuses médailles, qui dispensent de deux ans de service militaire !...

Ce que cette suppression du service a fait éclore de vocations de peintre !

Lundi, 17 mai.

Au milieu d'une foule compacte, curieuse et grouillante, on a enterré le duc d'Aumale.

J'étais allé déjeuner chez Durand pour assister au défilé, et j'ai eu la surprise de voir ma femme sortir de l'église flanquée du *comte* Klebrig!...

Un même snobisme les a conduits tous les deux aux funérailles de ce prince qu'ils n'ont jamais aperçu que de loin, aux courses, à l'Académie ou au Bois.

Dans la houle de la foule, je les ai perdus de

vue. Et le soir, Germaine m'a raconté sa journée sans me dire un mot de sa présence à la Madeleine. Je ne lui en ai pas parlé non plus...

Mardi, 18 mai.

Après le déjeuner ma femme, qui lit les journaux le soir, — quand par hasard nous ne sortons pas — ou pas du tout, s'est précipitée sur *Le Gaulois*.

J'ai vu qu'elle parcourait la liste des personnes présentes à l'enterrement du duc d'Aumale. Alors je n'ai pas pu m'empêcher de dire :

— Soyez tranquille!... on ne vous a pas oubliée...

Elle a répété, l'air gêné :

— Oubliée?...

— Votre nom est là... tenez... « comtesse de Maillane », voyez-vous, là... à la fin du paragraphe?...

Elle ne répondait pas, j'ai continué :

— Par exemple, Monsieur Klebrig a eu moins

de veine que vous... on l'a bel et bien négligé, le pauvre homme!... l'effet est raté!... il n'a pas encore cette fois-ci ses lettres de grande naturalisation royaliste et mondaine... tout est à recommencer!...

Elle m'a regardé, surprise de me voir si bien informé, puis s'est décidée à répondre :

— Mon Dieu!... c'est vrai!... j'ai eu la curiosité de voir ça... et, à la sortie, j'ai rencontré Monsieur Klebrig...

— Vous avez l'air de vous excuser... vous avez tort... c'est tout ce qu'il y a de plus chic...

Et comme elle continuait à m'examiner, étonnée :

— Je ne parle pas de Monsieur Klebrig, mais de l'enterrement...

Germaine a coupé brusquement :

— A propos de chic, j'ai rencontré hier Madame de Vonancourt... elle nous a invités à dîner pour mardi... en costume...

— En costume?...

— Oui... pour utiliser nos costumes du bal Bouillon...

— En voilà une idée!...

— Une excellente idée... c'est stupide d'avoir fait faire ces costumes et de n'en pas profiter...

— Je ne trouve pas ça!...

— Enfin, vous ferez ce que bon vous semblera... vous n'êtes pas forcé d'aller à ce dîner... on ne sera pas étonné de vous voir maussade une fois de plus...

J'irai à ce dîner grotesque. Le bal Bouillon, qui devait avoir lieu le 5, a été empêché par l'incendie du Bazar de la Charité. Aujourd'hui, ceux qui n'ont pas de deuils personnels n'y tiennent plus! Il faut qu'ils mettent des costumes. Il faut, par-dessus toutes ces tristesses, rigoler quand même!...

Mardi, 25 mai.

Au fameux dîner des costumes (dîner que je n'ai pas mangé!), une surprise m'attendait.

— Nous sommes arrivés à huit heures.

Germaine, exquise en chatte angora blanche. Moi ridicule et assez frais à l'œil, en chardon pelucheux mauve au feuillage velouté. Il y avait déjà là Château-Landon en rat d'égout et Jean d'Hersac en Pierrot de Willette. Il était convenu qu'on serait peu nombreux, tout à fait dans l'intimité. Quelle n'a pas été ma stupéfaction de voir entrer Monsieur Klebrig ! Il a expliqué, répondant aux compliments que madame de Vonancourt lui faisait de son costume, qu'il était en « Tondeur de chiens Louis XIV », et a remercié, — très correctement, ma foi, — de la grâce qu'on avait bien voulu lui faire en l'admettant ainsi dans l'intimité.

Bouillon arrivait en Godefroy de Bouillon, — ridicule lui aussi à pleurer avec son petit ventre qui pointait à percer sa cotte de mailles, — suivant la grosse princesse, en bergère Watteau. Il s'est arrêté ahuri en apercevant Klebrig, puis son regard a couru vers moi inquiet. Évidemment, il redoutait quelque sortie du « grinchu » qui ne peut pas souffrir les juifs.

J'étais, d'ailleurs, d'une correction absolue. Un peu intrigué par une phrase de Château-Landon qui avait dit à ma femme en lui montrant le Tondeur Louis XIV : « Vous êtes décidément très forte !... », j'aurais voulu entendre la suite de la conversation. Mais ils parlaient maintenant très bas et, au pincement des lèvres, à la tension des sourcils, je comprenais qu'ils ne se disaient pas d'aimables choses. Vraiment ça n'avait pas l'air d'une conversation d'amoureux. Au moment où je m'absorbais dans cette contemplation, cherchant à déchiffrer une énigme dont le mot ne devait pas être agréable pour moi, une toute petite main s'est posée sur mon bras. Je me suis retourné à regret. Devant moi, gentille dans son costume de fée, Madame de Vonancourt se tenait, souriante. Elle a dit : — Monsieur de Maillane ! — et démasquant le Tondeur qui attendait à un pas en arrière : — le comte Klebrig, qui désire vous être présenté...

J'ai vu le dos de satin gris argent du Tondeur

Louis XIV se courber, tandis que je restais droit comme une canne, et que je rentrais instinctivement mes doigts sous les pétales de chardon de ma manchette.

Klebrig s'est relevé — croyant sans doute que je m'étais incliné en même temps que lui — et a louché furtivement sur mes mains qui se recroquevillaient de plus en plus. Puis, nous nous sommes, ou plutôt je lui ai tourné le dos.

Madame de Peyrolles — en bête à bon Dieu, — m'a dit en posant sur moi ses jolis yeux, qui m'ont paru ce soir d'une tendresse inaccoutumée :

— Vous avez été très chic avec ce Klebrig !...

La grosse princesse, près de laquelle je m'étais assis un instant, m'a semblé aussi plus aimable que d'habitude. Si j'étais dans « les âges » qu'elle prise, c'est-à-dire si j'avais vingt ans de moins, je pourrais m'imaginer un tas de choses !... Au fond, je suis tout bonnement un mari qu'on sait trompé, qu'on croit malheureux et qu'on veut consoler...

Tout à coup un mouvement s'est produit vers le coin où ma femme causait avec Château-Landon, et j'ai entendu Vonancourt qui disait en s'élançant aussi :

— C'est Madame de Maillane qui se trouve mal !...

Je l'ai suivi et nous sommes arrivés pour voir sortir du salon Germaine, que Madame de Vonancourt et la grosse princesse emmenaient.

Dans la chambre où on l'avait conduite, elle a refusé de se laisser déshabiller et de s'étendre sur le lit, et elle m'a prié d'envoyer chercher un fiacre parce qu'elle se sentait tout à fait malade et voulait partir.

En route, elle n'a pas desserré les dents et en arrivant elle s'est couchée.

J'ai dîné seul. Tout à l'heure, on est venu de la part des Vonancourt demander des nouvelles. J'espère que Germaine n'est pas malade du tout. Elle a dû éprouver une contrariété violente ou vouloir sortir d'une situation difficile.

En attendant il est une heure du matin, et je

viens de l'entendre qui descendait à pas de loup dans la salle à manger et ouvrait doucement, doucement, le buffet... Elle est allée manger en cachette. Je suis, en ce qui concerne sa santé, pleinement rassuré.

Il n'en est pas de même du reste...

* Mercredi, 26 mai.

Je ne suis pas monté ce matin à cheval et je n'ai vu Germaine qu'au déjeuner. Elle est arrivée plus rose, plus jolie, plus pimpante que jamais, s'est assise en tapotant gentiment sa robe et m'a dit d'un air dégagé :

— Je vous demande bien pardon de vous avoir fait manquer ce dîner hier...

— Il n'y a pas de quoi!... Si vous saviez à quel point ces petites fêtes m'assomment!...

— Pourquoi?... Je sais bien que vous n'aimez pas le monde, à proprement parler... mais ces petits dîners intimes... où l'on est entre soi...

— Entre soi?... avec Monsieur Klebrig?...

— Oh!... il n'est pas gênant...

— Pas pour vous!... mais pour les autres?... il n'a d'ailleurs pas eu de chance pour le premier dîner chrétien... j'entends chrétien de marque... auquel il assiste...

— Eh bien?...

— Eh bien, vous vous trouvez mal... et, avec vous, le principal attrait du dîner disparaît...

— C'est la chaleur qui m'a rendue malade... c'est joliment bête de se trouver mal comme ça!...

J'ai protesté d'un ton poli :

— Bête?... Oh! non!... mais c'est démodé... mon père me racontait que, dans sa jeunesse, un grand dîner ne se passait guère sans qu'une femme se trouvât mal... c'était, dans ce temps-là, très bien porté...

— Alors, vous croyez qu'on se trouve mal à volonté?...

— Dans certains cas... oui...

— Voulez-vous dire que c'était, cette fois, un de ces certains cas-là?...

— Je veux dire ce que je dis... pas autre chose...

Germaine m'a examiné sournoisement. Puis, elle a changé la conversation :

— J'ai rencontré le père Fercy ce matin!...

Machinalement j'ai demandé :

— Qu'est-ce qu'il raconte?...

— Il raconte qu'on ne vous a pas vu à la Chambre lundi... et que ce devait être justement une séance très intéressante...

— C'est pour ça que je n'y suis pas allé...

— Parce que?...

— Parce que, lorsqu'il s'agit des affaires juives, je m'emballe beaucoup trop et que...

Germaine a coupé brusquement :

— Des affaires juives?... quelles affaires juives?...

— Dame!... les affaires d'Algérie...

— Quelles affaires d'Algérie?...

— Oh!... peu de chose en soi... les sympathiques Hébreux de là-bas ont éventré quelques Français...

— Et c'est tout?...

— Non... ce n'est pas tout!... cette façon de procéder a déplu aux antisémites d'Oran, qui ont un peu battu les juifs et démoli la synagogue...

Ma femme a demandé, arrogante :

— Eh bien, vous devez trouver que c'est tant mieux?...

— Tant mieux qu'on ait battu les juifs, oui... démoli la synagogue, non...

— Ah!... pourquoi cette distinction?...

— Parce que, en détruisant ce bâtiment symbolique, on semble faire une question de religion de ce qui n'est, en réalité, qu'une question de race...

Germaine m'a interrompu :

— A propos de race, vous pouvez être sûr que Monsieur Klebrig va venir mettre des cartes ici...

— Eh bien, c'est son droit, puisqu'il s'est fait présenter à moi...

— Ça ne vous ennuiera pas de lui en mettre aussi?...

— Non !... pas du tout...

Elle m'a regardé avec étonnement en disant :

— Comment, avec vos idées, ça ne vous ennuiera-t-il pas de lui envoyer des cartes?...

— Parce que je ne lui en enverrai pas...

Elle a dit d'un air terrifié :

— Mais... Monsieur Klebrig prendra probablement ça très mal?...

— Il le prendra comme il voudra !... je m'en fiche un peu !...

Ma femme m'a lancé un regard furieux et s'est absorbée dans l'épluchage d'une mandarine.

Dimanche, 30 mai.

C'est Monsieur Gabriel Monod qui remplace Paul de Rémusat à l'Académie des sciences morales et politiques.

Monsieur Monod est — me dit-on — un protestant originaire de Suisse et maître de conférences à l'École normale.

Germaine est allée au Derby avec les Bouillon. Elle a — c'est elle qui parle — « touché » quatre gagnants sur cinq courses.

— Ah!... j'en ai entendu parler ce soir de *Dolmen* ! et de *Fox* ! et de *Champaubert* ! et de *Palmiste* ! surtout de *Palmiste* !... qui a gagné tout seul, alors que tout le monde croyait à *Castelnau* qui n'est même pas placé... etc..., etc.

Elle n'a pas encore fait ses comptes, mais elle croit, à vue de nez, que ça doit faire deux cents louis environ.

Cette habitude de jouer comme un bookmaker me déplaît terriblement, et je ne peux pas faire à ce sujet d'observations. D'abord, parce qu'il est difficile de reprocher à une femme (de l'espèce de la mienne) de recourir à des moyens honnêtes — c'est-à-dire acceptés — pour se procurer un argent qu'on est incapable de lui procurer autrement. Ensuite parce que, si je voulais éviter ce qui arrive, je n'avais qu'à, depuis longtemps, accompagner Germaine

aux courses et l'empêcher de prendre ces façons-là. Ce sont vraiment façons de fille, mais qui s'accordent avec le rôle qu'elle joue dans la vie et surtout dans ma vie à moi.

Si je pensais d'une femme, qui aurait le rôle d'une vraie femme, ce que je pense de la mienne, je me séparerais d'elle à l'instant. Je serais bouleversé et indigné. Mais pas du tout ! Le jour où j'ai soupçonné que Germaine me trompait, j'ai été contrarié sans plus. J'ai éprouvé cet agacement qu'éprouve un chasseur quand il voit son chien préférer chasser avec d'autres qu'avec lui.

Quand j'ai su que le chasseur était cet imbécile de Château-Landon, j'ai ressenti un vague et inexplicable ennui que ce fût celui-là plutôt qu'un autre, mais la pensée de me révolter ne m'est jamais venue. Ceux qui placent leur honneur sur la vertu d'une femme m'ont toujours paru placer à fonds perdus. De plus, je trouve que l'infidélité de la femme — à condition toutefois qu'elle n'apporte pas des enfants

de cette infidélité — est aussi excusable que celle du mari.

J'ai souvent trompé Germaine, sans jamais cesser pourtant de la préférer à toutes. Sa froideur m'émeut plus que la tendresse des autres. Je l'aime d'un amour très jeune et très chaud où le cœur n'est pour rien... ou pour si peu de chose...

Lundi, 30 mai.

Je suis allé à *La Samaritaine*. J'ai voulu revoir, pour la quatrième fois, cette pièce que j'adore.

Non pas qu'à cause des détails il me soit possible de la prendre au sérieux en tant que « religion ». Non, mais c'est une exquisite légende, jouée merveilleusement par Sarah dans un cadre merveilleux.

Les vers sont souples, harmonieux, pleins de douce tendresse. Et si Brémont ne réalise qu'imparfaitement au physique l'image que nous

nous faisons du Christ, Sarah est, en revanche, la plus adorable Samaritaine qui se puisse rêver.

Mardi, 1^{er} juin.

Nous avons eu à la Chambre la discussion du renouvellement du privilège de la Banque de France.

Pelletan a parlé trois heures et a fait le procès de l'organisation actuelle.

Il a expliqué que pendant la guerre de 70, la Banque — toute-puissante contre nous et toute petite devant les Rothschild — refusait l'argent nécessaire à l'armement et à la nourriture des troupes. Il n'a pas nommé les Rothschild, mais il n'en a pas moins fait comprendre qu'il est misérable et honteux qu'un pays comme la France soit, pieds et poings liés, à la merci d'une famille de juifs allemands.

Et ce discours, écouté et applaudi, ne changera rien à l'état des choses. Il ne faut plus

compter que sur le grand coup de balai définitif, qui emportera momentanément le privilège en même temps que la Banque elle-même.

Ce que je donnerais pour voir ça, même en écopant, moi aussi, dans la bagarre !

Il y avait ce matin dans *Le Figaro* un article du prince Henri qui raconte ses impressions de voyage en Abyssinie. Il fait sur les Italiens en général et sur le général Albertone en particulier les réflexions les plus blessantes.

Je crois pourtant avoir entendu dire à mon oncle, le général de Maillane, que le duc de Chartres avait servi autrefois dans l'armée italienne. Et puis, les Italiens sont ici des vaincus, ils ont droit au silence, et je ne m'explique pas l'attitude que prend vis-à-vis d'eux le prince Henri.

Ça me chipote, parce que j'aime bien ce grand garçon crâne et dégingandé, pas prince le moins du monde, mais gentil comme tout. Il me fait l'effet d'un immense champignon hétéroclite et sympathique, poussé au milieu d'une

couche de pondération et de banalité. Et il me semble que — s'il n'a pas trop envie d'être quelque chose — il pourrait bien un jour devenir quelqu'un.

Samedi, 5 juin.

Aujourd'hui, à la Chambre, on a expulsé Gérard-Richard *manu militari*.

Son crime est d'avoir d'abord chahuté quelque peu les explications de Monsieur Turrel.

Puis, comme le centre se dressait contre un seul homme pour réclamer le rappel à l'ordre, il s'est tourné vers cette majorité qui le dénonçait, en disant :

— Tas de mouchards!...

Cette appellation qui n'avait, à mon sens, rien d'excessif, a provoqué le courroux de Brisson qui a invité Gérard-Richard à sortir. Mais il n'a pas bougé. Il est resté piqué à son banc, frais, souriant et goguenard, tandis que Fabérot lui criait, en manière d'encouragement :

— Reste là, mon vieux !...

Alors Brisson suspend la séance, fait évacuer les tribunes du public et enlever, par un piquet d'infanterie de marine, le député récalcitrant.

Un quart d'heure après, la séance reprend au milieu d'un épouvantable vacarme.

Brisson consulte la Chambre qui renvoie la séance à jeudi. L'extrême gauche le conspue joyeusement et lui donne des noms d'oiseaux, et Marcel Habert lui crie d'une voix retentissante :

— Vous ne serez jamais président de la République !...

C'a été le mot de la fin.

A l'instant où je rentrais, le valet de chambre m'a dit :

— Madame la comtesse a prévenu qu'elle ne dînerait pas... et qu'on dise à Monsieur le comte qu'elle dînait chez Madame de Balagny...

Décidément, j'ai un drôle d'intérieur !... Et il y a des soirs comme celui-ci, où je me dis que si Germaine était riche, je ferais un effort pour

me détacher d'elle et je lui proposerais de vivre, moi de mon côté, elle du sien...

Jeudi, 10 juin.

Ce matin, en sortant seul à cheval, j'ai eu la déveine de tomber juste sur mon oncle Villelaure qui allait également au Bois et il m'a fallu faire route avec lui. Ces rencontres me sont de véritables tuiles.

Mon oncle est peut-être un excellent homme et je le veux croire à tout prix, mais il m'em-bête à pleurer et ne prononce presque pas un mot qui ne me racle douloureusement les nerfs.

Il était à peine dix heures et déjà, pour mon malheur, il avait lu « son » *Figaro*. Tout de suite la torture a commencé.

— Dis-moi, Jean?... as-tu lu « ton » *Figaro* ce matin ?...

— Non, mon oncle...

— Ah!... j'aurais voulu connaître ton opinion sur un article de... comment donc, déjà?...

—

— Un académicien... tu ne connais que ça...
et moi aussi... Voyons, aide-moi?...

— Dame!... je ne sais pas... Monsieur de
Vogué?...

— Mais non!...

— Un académicien... et vous aimez ce qu'il
fait...

— Je l'aime... c'est à savoir...

J'ai fini, après bien des tâtonnements, par com-
prendre qu'il s'agissait de Jules Lemaître et des
articles *Opinions à répandre* qu'il écrit au *Figaro*.

— Alors, toi, tu trouves ça admirable?... —
m'a dit mon oncle un peu hésitant.

— Je trouve ça tout à fait très bien... il crie
contre le faux luxe, le snobisme, la vanité stu-
pide... toutes choses qui m'horripilent...

— Oui... il a peut-être raison... mais toi, qui
n'es pas un auteur, tu cries trop tes opinions...
tu es gênant...

— Ah!... en quoi!...

— En beaucoup de points... mais pour ne

t'en citer qu'un seul... cette façon, tiens, de crier ainsi contre les juifs à tort et à travers... et n'importe où tu en aperçois un...

— Mais qu'est-ce que ça peut vous faire?... vous n'en recevez pas, vous, des juifs?...

— Non... mais j'en rencontre au Jockey... et ça me met vis-à-vis d'eux dans une position très gênante... à chaque instant on me parle de tes invectives à l'adresse des juifs... de ton attitude à la Chambre...

— J'en suis désolé, mon oncle... mais je ne peux pas changer d'opinions, de sympathies, ou d'antipathies, pour faire plaisir aux juifs que vous rencontrez au Jockey...

— Tu comprendrais, si tu étais d'un cercle...

— Oui, mais je n'en suis pas !...

— Encore une drôle d'idée que tu as là!...

— Que voulez-vous, j'ai l'horreur des assemblées, des associations, si *select* qu'elles se prétendent — ou même qu'elles soient, si vous voulez... — je trouve que des gens qui, pris iso-

lément seraient peut-être agréables, deviennent idiots dès qu'ils sont réunis...

— Tu as comme ça des idées toutes faites...

— Eh bien, admettons que je me trompe quant à la valeur intellectuelle des hommes de cercle... il y a bien d'autres raisons qui m'empêcheraient de m'en joindre à eux...

— Quelles raisons?...

— Eh bien, mais, toutes les petites platitudes nécessaires pour être admis par des gens qui, pour la plupart, ne valent pas même si cher que moi...

— Pardon... tu oublies que j'en suis, de ceux qui ont fait ce que tu appelles des platitudes...

— Oh ! non !... vous, on est venu vous chercher... vous êtes un homme considérable, vous!...

Mon oncle Villelaure a souri en dedans. Il tient à son prestige. Il le soigne. Il en joue. Sa figure a pris une expression grave et il m'a dit, avec importance et sévérité :

— Tu sais qu'il te faudra, pour les élections prochaines, changer d'étiquette?...

— Parce que?...

— Parce que tu ne seras pas réélu sans ça...

— Eh bien, je ne serai pas réélu, voilà tout!...

— Tu n'y tiens pas plus que ça?...

— J'y tiens beaucoup, mais pas au point de de faire des saletés pour me faire élire...

— Oh!... des saletés!... Peyrolles, qui se présente en Maine et Sarthe, se présente comme républicain...

— Peyrolles est un imbécile qui ne mettra personne dedans...

— A propos!... tu sais que ça va mal chez les Peyrolles?...

— Mal?...

— Oui... Madame Peyrolles a tout appris...

Moi, je ne savais rien. Mon oncle m'a mis au courant. Madame de Peyrolles, avertie par des lettres anonymes, a pincé ou fait pincer Peyrolles qui dînait au cabaret avec Lacombe I^{re}. Et

depuis lors, elle médite de se venger et ne cache à personne qu'elle saisira aux cheveux la première occasion de ridiculiser son mari à son tour. L'occasion ne se fera pas attendre, car Madame Peyrolles est jolie. Bébête, mais jolie!

Tantôt, à la Chambre, Viviani et Millerand ont combattu, de toutes leurs forces et de tout leur talent, la Banque de France.

Et le ministère a triomphé sur toute la ligne!... Il aura toujours — quoi qu'on fasse — soixante voix au moins de majorité. C'est lassant!

Dimanche, 13 mai.

Je ne suis pas allé au Grand Prix.

Germaine qui, ce matin, ne parlait que de *Palmiste*, est revenue ayant gagné sur *Doge*. Il paraît que c'est Hersac qui lui a conseillé *Doge*. Elle m'a confié qu'avec l'argent gagné aujourd'hui elle allait commander une victoria. Je lui ai fait observer qu'une victoria à un cheval est un

affreux attelage. Elle m'a répondu qu'elle n'attellerait jamais qu'à deux.

Alors, le résultat du gain aux courses, c'est qu'il va falloir trois chevaux de voiture au lieu de deux...

Il me semble que Château-Landon est moins en faveur. Il vient peu ici et j'entends beaucoup plus rarement parler de lui.

Samedi, 19 juin.

Je suis allé après le déjeuner à Bois-Colombes, afin de savoir si le cyclone d'hier n'avait pas enlevé la petite maison où vit l'ancien cocher de mes parents, un vieil homme qui m'a mis à cheval quand j'avais cinq ans et que j'aime de tout mon cœur. Il a eu horriblement peur, mais aucun mal.

J'ai vu les murailles arrachées, les chantiers décapités, les arbres brisés. C'est sinistre.

En revenant, j'ai pris par le Bois et je suis descendu de voiture pour marcher. J'ai suivi

d'abord la contre-allée des Acacias, puis, comme il me fallait à chaque instant saluer et que je redoutais aussi de tomber sur un gêneur — qui en m'accompagnant m'eût gâché ma promenade — j'ai traversé pour prendre une route qui mène au pré Catelan.

Plus loin, un délicieux petit sentier s'enfonçait sous la futaie. Et j'ai flâné avec bonheur à travers le bois qui sentait bon, au milieu des fleurs gentilles, de ces petites fleurs sans nom qui dressent leurs têtes éveillées et drôlettes dans l'herbe encore fine et très verte du printemps. J'aspirais avec plaisir l'air léger, tout imprégné de l'odeur des grands arbres et des petites fleurs, et j'éprouvais cette sensation de calme, de repos, de grand bien-être que me donne toujours la solitude.

Et pourtant, je n'étais ni heureux ni satisfait de moi-même. Ma tranquillité physique était troublée par une inquiétude morale. Je m'avouais que ma vie n'est pas ce qu'elle devrait être. Qu'il y a en elle — depuis quelque temps

surtout — trop de vague, trop d'inconnu que je ne cherche pas à connaître, et que l'idée de bouleverser, ou même simplement de changer cette vie, m'entraîne aux lâchetés des vilaines compromissions.

Depuis deux ou trois ans, j'ai conscience qu'il se passe dans mon ménage quelque chose d'insolite et qui, jusqu'ici, m'avait paru pénible mais non pas exorbitant. Je ne suis pas le premier brave homme dont la femme ait des aventures, et je ne considère pas qu'il faille être nécessairement un imbécile pour être trompé. Je ne vois à cela aucune honte, aucun déshonneur.

Si j'admettais cette idée absurde que l'honneur d'un homme devient la chose de la femme qu'il épouse, je ne me serais pas marié.

Donc, j'ai supposé — je dirai presque j'ai admis — que Germaine eût des aventures. Est-ce donc parce que je sais cette fois le nom de « l'aventure » que je ressens un malaise singulier ?

J'ai pour ma femme un goût physique extrêmement vif, mais pas d'amour au sens élevé du mot. Cet amour-là n'a pas survécu plus d'une semaine à notre mariage. J'ai compris tout de suite qu'elle était sèche, égoïste et vaniteuse, et que sa hauteur envers les humbles s'aggravait de sa bassesse infinie devant l'argent.

Et, tout grinchu que je suis, j'ai pris avec assez de bonhomie cette découverte de l'être moral de ma femme. J'ai résolu d'utiliser de mon mieux la jolie créature sans âme que j'avais librement choisie. Après avoir souhaité les enfants qui ne sont pas venus, j'ai décidé de laisser Germaine devenir un objet de luxe, une sorte de courtisane sans amants, car j'espérais que le culte de sa personne l'empêcherait de prendre des amants. Je croyais — par bêtise et non par fatuité — qu'elle avait l'indifférence, presque la répulsion de l'amour. Et je suis encore tenté de le croire. J'imagine que c'est l'orgueil de sa beauté qui détermine chez elle ce

que l'affectivité du cœur ou des sens détermine chez d'autres. C'est un besoin violent, presque maladif, d'exhiber le plus qu'elle peut d'elle-même ; d'éblouir et d'humilier par comparaison.

Que ma femme soit — comme je le crois — une exception, ou qu'elle ait beaucoup de pareilles, je n'en déplore pas moins la malchance qui m'a poussé vers elle un beau matin.

En me disant ces choses, je jouissais malgré tout d'un petit bonheur à côté, le bonheur d'être seul. Je m'éloignais de plus en plus des allées mondaines. Je respirais de toutes mes forces les belles senteurs vertes du bois. Mais à l'instant même où je me félicitais d'être isolé des gêneurs, j'ai aperçu, à un coude du sentier, venir à moi une femme en tapageuse toilette. C'était Madame de Peyrolles. Sa vue m'a exaspéré. J'aurais voulu lui jeter des cailloux.

Avec un étonnement mal joué, elle a levé en l'air ses bras et son ombrelle, une ombrelle plus fatigante à regarder que le soleil lui-même, et a crié, d'un accent qui détonnait :

— Vous ici !...

J'ai répondu :

— Ciel ! mon mari !...

Elle m'a regardé d'un air ahuri :

— Pourquoi dites-vous ça ?...

— Pour répondre à votre « Vous ici !... »

Les yeux écarquillés, elle a encore demandé :

— Pourquoi ?...

— Parce que « Ciel ! mon mari ! » c'est le « Vous ici !... » des situations malhonnêtes...

Comme Madame de Peyrolles ne va qu'à l'Opéra, aux mardis des Français et aux premières d'académiciens, elle n'a pas compris un mot. Mais elle a répondu en souriant de son sourire de jolie femme aimable et bête :

— Vous êtes toujours original !...

Puis, comme je ne disais rien :

— Quelle veine de vous rencontrer !...

En dépit de ma modestie réelle et de ma défiance de moi-même, il m'était impossible de ne pas croire qu'elle m'avait cherché, et de ne pas

voir qu'elle était très rose et qu'elle me regardait avec des yeux très doux.

J'ai voulu établir tout de suite la situation :

— En quoi est-ce une veine de rencontrer un ours tel que moi?... je suis hargneux, insociable...

— C'est vous qui le dites...

— C'est surtout les autres, hélas !...

Elle m'a regardé plus doucement encore :

— J'ai idée, moi, que ceux-là ne savent pas vous prendre ?...

— C'est probablement que je ne suis pas prenable...

— Que si !...

J'ai regretté de n'avoir pas été tout de suite plus affirmatif et j'ai dit sèchement :

— Je vous assure que non...

Madame de Peyrolles a soupiré. Bien évidemment elle voulait flirter avec moi... mais pourquoi ?...

Et tout à coup, la phrase de l'oncle Villelaure m'est revenue à l'esprit : « Elle veut se venger

et rendre Peyrolles ridicule à son tour ! » Alors ce serait moi qu'elle aurait choisi pour l'aider à cette besogne vengeresse. Quelle drôle d'idée ! Je ne suis pas vilain, j'ai assez bonne façon, mais j'ai quarante-cinq ans et peu d'illusions.

Elle marchait silencieuse à côté de moi, pensive, jolie tout à fait dans une robe de mousseline Liberty jaune, semée de grands œillets rouges, et d'ailleurs d'assez mauvais goût.

Je voyais son profil charmant, son oreille fine, son cou élégant, sur lequel se dessinaient les pointes de cheveux d'un noir bleu plantés très bas. Je me disais qu'avec sa beauté très pure, sa fraîcheur de pêche et sa douce bêtise, elle était vraiment désirable et que c'était une petite consolation gentille et inespérée qui s'offrait à moi.

Depuis que nous ne parlions plus, elle combinait son plan d'attaque. Elle m'a dit brusquement à brûle-pourpoint :

— Monsieur de Maillane, si je vous demandais un conseil, me le refuseriez-vous ?...

— Mais non, Madame...

— C'est que...Monsieur de Château-Landon me fait la cour...

J'ai répondu poliment :

— Je comprends ça!...

— Eh bien, qu'est-ce que vous me conseillez?...

— Comment... ce que je vous conseille?...

— Oui... me conseillez-vous de... enfin, vous me comprenez bien?...

— Je le crains!... Vous voulez savoir si je vous conseille de tromper Peyrolles... qui est mon ami?...

— Oh!... ne vous inquiétez pas de lui!...

Elle était toute rouge en pensant aux frasques de ce pauvre Peyrolles. Je crois qu'au fond elle l'adore. Elle a repris, émue :

— Et répondez-moi franchement?...

— Eh bien, franchement, je crois que si j'étais femme et que je voulusse tromper mon mari, ce n'est pas Château-Landon que je choisirais pour ça...

— Parce que ?...

— Parce que c'est un poseur, besogneux enjuivé, qui vit mal, à mon sens...

Et comme, par une sorte de mauvaise honte, je ne voulais pas paraître ignorer mes infortunes conjugales, j'ai ajouté :

— Et puis... je le croyais occupé ailleurs...

Elle m'a regardé pour savoir si je savais ou si je voulais m'informer et a répondu évasivement :

— Peut-être... oui... mais ça, c'est de l'histoire ancienne...

Elle se trompe du tout au tout si elle pense que, facilement, elle enlèvera Château-Landon à ce qu'elle appelle « l'histoire ancienne ». Je crois que Germaine quitte, mais qu'on ne la quitte pas. Elle gardera Château-Landon tant que son bon plaisir sera de le garder.

Voyant que je ne disais rien, Madame de Peyrolles a repris :

— Tout le monde l'admire, Monsieur de

Château-Landon!... moi, je le trouve trop beau, trop satisfait de lui-même, trop moqueur... je ne me sentirais pas tranquille auprès de lui... et puis... je ne l'aime pas...

J'ai demandé, presque anxieux de sa réponse :

— C'est peut-être que vous en aimez un autre?...

— Je crois que oui...

Elle a murmuré ça gentiment, de sa voix fraîche et bête. Et j'en ai été un peu troublé. Cette petite femme insignifiante et jolie, qui tout à l'heure m'apparaissait comme un ennui, devenait à mes yeux un être fragile et bon qu'il serait vilain de froisser ou de tromper.

J'ai repoussé bien loin l'idée que j'avais eue de profiter de la tendresse désemparée et un peu niaise qu'elle m'offrait, et j'ai dit :

— Je vous conseille... puisque vous voulez à toute force un conseil... de garder à Peyrolles, si coupable qu'il puisse vous paraître, une affection qui est mieux placée en lui qu'où vous la voulez placer... Ceux à qui vous son-

gez ne valent, ni l'un ni l'autre, grand'chose...

Très rouge, elle trottinait sans répondre. Convaincue peut-être que j'avais raison, elle ne voulait tout de même pas s'avouer bredouille. Enfin, ne trouvant rien à dire, elle s'est arrêtée devant une touffe de fleurs.

— Cueillez-moi ces petites fleurs, voulez-vous?...

Je me suis baissé en demandant :

— C'est des coucous, ces fleurs-là?...

— Mais non, c'est du muguet... vous ne sentez pas?... et puis, les coucous, c'est pas blanc, c'est jaune...

Accroupi dans l'herbe, je cueillais toujours, docile et grotesque. Plus qu'un ou deux brins de muguet et j'allais me relever, lorsqu'un froissement de soie m'a fait lever la tête.

A quelques mètres de nous, au bord d'une allée dont nous nous étions rapprochés sans nous en apercevoir, Lacombe I^{re} descendue de voiture, nous regardait en riant.

J'étais profondément embêté. Quant à Madame

de Peyrolles, — cette femme si désireuse de tromper, avec presque le premier venu, le mari duquel elle ne se soucie plus, — elle s'est écriée, toute navrée et pâlotte :

— Ah! mon Dieu!... elle va le dire à Paul!...

Samedi 26 juin.

Aujourd'hui ceux qui aiment le talent de Jaurès ont pu — comme on dit vulgairement — s'en payer une tranche.

J'avoue n'être pas de ceux-là. Ces belles paroles, sonores et magistrales, me paraissent creuses, banales, et surtout jamais sincères. Ces amoncellements d'images, et aussi de lieux communs, sont, à mon humble avis, plus débordants que spontanés. On y sent la méthode, l'intelligence trop renseignée, la mémoire trop exercée de l'érudit.

Il semble parfois qu'aux nombreux tournants de ces magnifiques périodes, on retrouve de vieilles amies oubliées depuis longtemps, et

qui resuscitent nimbées d'une auréole scolaire.

Jaurès se préoccupe, en apparence, infiniment plus de la forme que du fond et de la portée de ses discours. Et cette forme — encore qu'elle ne soit pas aussi belle que la jugent les fanatiques — est déparée par l'abominable accent, à la fois brutal et traînant, mélange bizarre de franc-comtois et de languedocien qui rend, par instants, le débit irrésistiblement comique. La « gesticulation », toujours la même, n'est pas non plus pour donner noble allure à l'orateur. Les bras, courts et rondouillards, semblent s'éloigner du corps avec difficulté et regret. Le droit, cependant, se détache et s'élève d'un mouvement régulier, et l'index étendu ponctue chaque phrase, presque chaque mot, d'un coup frappé sur la tribune. C'est tout petit, tout mesquin, tout quelconque.

Tel quel, Jaurès est l'enfant chéri de la Chambre et particulièrement du Président.

En jetant sa vieille défroque opportuniste, le

député du Tarn a gardé avec soin le tempérament pratique qu'elle étiquetait si justement. Son ancien parti le craint, le parti réactionnaire l'admire, et tous deux le ménagent à qui mieux mieux. Il a conquis une situation exceptionnelle et imméritée que, plus encore qu'à son talent, il doit à l'infinie lâcheté du Parlement. Je ne juge ici, bien entendu, que le caractère public de Jaurès. Je n'entends pas critiquer l'homme privé que j'ignore totalement.

Il est onze heures et demie. Germaine, qui ne manque plus un seul des samedis de sa tante Balagny, est sortie et je suis seul.

Par la fenêtre ouverte, j'aperçois le jardin tout plein d'ombre, et machinal, inconscient, je songe à des choses vagues et grises.

Je songe que Madame de Peyrolles doit me trouver singulièrement serin de n'avoir pas répondu avec plus d'enthousiasme à ses gentilles et touchantes avances, et que j'ai eu tort, après tout, de jouer le personnage toujours

un peu ridicule et antipathique de Joseph.

Elle ne m'aura su aucun gré de ma réserve et cependant si j'avais rendu à la main, elle déplorerait aujourd'hui d'avoir associé — même l'espace d'un caprice — sa jeune vie encore fraîche à ma vie considérablement fripée déjà.

Il me serait très doux d'être ce soir, par cette belle nuit de tendresse, près de cette jolie petite amie un peu gnangnan. Et pourtant je ne regrette pas la décision que j'ai prise...

La voiture vient de rentrer. J'ai craint que ma femme ne fût souffrante puisqu'elle revenait aussi tôt, et j'ai ouvert ma porte pour la questionner au passage. Mais elle n'est pas passée... Je n'ai pas osé interroger le cocher. J'ai pris un livre et j'ai attendu. A trois heures elle est rentrée.

En entendant le roulement qui s'arrêtait devant la maison, j'ai regardé par la fenêtre, caché derrière les persiennes. Germaine est sortie d'un fiacre, qui était payé d'avance, car

elle ne lui a rien donné, et bien payé, car le cocher l'a saluée en s'en allant.

Lundi 28 juin.

On s'est battu hier à Versailles et la police a peut-être un peu abusé des arrestations.

Elle entendait — la police — empêcher deux ou trois mille catholiques, massés devant et sur le parvis de l'église Saint-Louis, de recevoir la bénédiction que le curé allait leur donner du haut des marches.

On a arrêté deux prêtres, qui ont été dégagés par les assistants, et la bagarre a commencé. Les arrestations pleuvaient. Alors la foule, devenue menaçante, a assiégé le poste.

Il paraît que le commissaire de police ceint de son écharpe était venu avertir que « les exercices du culte sont interdits au dehors ».

Bien que ces mesures vexatoires me semblent inutiles et maladroites, je ne m'insurgerais point contre elles si la justice était la même

pour tous. Telle n'est pas la façon de voir de l'autorité versaillaise. Si elle défend en plein air le culte de Jésus — culte silencieux et paisible — elle autorise en revanche celui de Hoche, culte plutôt bruyant.

A l'abbé Groux, curé de Saint-Louis, qui allait, en prononçant quelques mots latins et nullement intenses, bénir une foule très recueillie, l'autorité préfère Monsieur Gustave-Adolphe Hubbard qui, brandissant aux pieds de Hoche son inquiétant profil couronné de cheveux de satin noir, gueule, à l'adresse du cabinet Méline, les qualificatifs de cléricaux, curés, calotins, etc., etc...

Que tout ça est donc vilain!... et quelle joie de penser qu'on n'est pas du même bateau que ces gens-là!...

Mercredi 30 juin.

Ça y est! C'était vraiment pas la peine de tant se récrier quand Marcel Habert demandait

une nouvelle commission d'enquête pour l'affaire du Panama. Elle a été nommée aujourd'hui. C'est Monsieur Vallé qui est président. Il semble vouloir marcher. Le pourra-t-il?...

Samedi 3 juillet.

Tantôt, après le déjeuner, je cherchais des livres dans la bibliothèque. Ma femme est venue m'y rejoindre. Elle voulait des romans pour les prêter à Madame de Bouillon qui s'est donné une entorse en montant sur une chaise aux courses.

Des romans pour Madame de Bouillon?... c'est difficile à choisir! A tout ce que j'offrais, Germaine répondait par des refus motivés peu aimables pour sa grosse amie. Et pourtant l'esprit et le goût de Madame de Bouillon sont, à peu de chose près, semblables à l'esprit et au goût de ma femme. Seulement, la grosse princesse est l'incarnation même de la sentimentalité. C'est une corde toujours tendue et qui vibre au moindre souffle, ou même sans souffle du tout.

Pendant que je choisissais laborieusement quelques inepties douceâtres, Justin, le valet de chambre, est entré et a dit :

— C'est Monsieur le vicomte de Château-Landon...

Germaine, qui parcourait un journal, s'est levée brusquement, oubliant la grâce molle et en apparence abandonnée qu'elle place toujours dans chaque mouvement. Elle a répété, visiblement embêtée :

— Monsieur de Château-Landon...

— Il demande si Madame la comtesse reçoit?...

Debout sur mon échelle je m'étais retourné et je regardais machinalement Justin. Dans sa face correcte et glaciale il m'a semblé que les yeux pâles ricanaien, tandis que ma femme répondait, hésitante et gênée :

— C'est bien, faites entrer au petit salon blanc...

Comme elle restait piquée à la même place, ne bougeant pas, j'ai dit, gêné moi aussi, sans trop savoir ce que je disais :

— Il revient à son ancienne heure, Château-Landon!...

Depuis un mois à peu près, il avait cessé de venir ainsi. Après le déjeuner, il n'y a jamais de visites. Je pars pour la Chambre ou pour n'importe où, on est sûr de n'être troublé par rien, et, pour ces raisons, Château-Landon avait choisi cette heure.

Sans défiance de ma perspicacité peu probable, Germaine a répondu, avec vraiment un naturel parfait :

— Oui... il vient, il ne vient pas... on ne sait pas pourquoi... il est plutôt capricieux!...

Elle sortait, sans jeter à la glace le coup d'œil habituel — décidément Château-Landon a cessé de plaire — je l'ai appelée :

— Attendez-moi, voulez-vous?... je sors avec vous... je n'ai pas envie de rester bloqué ici, ou de sortir dans cinq minutes... j'aurais l'air du personnage qui écoute à la porte dans les feuilletons...

Elle a dit en riant, tandis que je dégringolais de mon échelle, serrant contre moi la pile

des romans destinés à la grosse princesse :

— C'est vrai !... j'oublie toujours que, pour sortir d'ici, il faut traverser le petit salon !... c'est délicieux, ces baraques d'autrefois !...

Ça m'agace d'entendre ma femme attaquer notre vieille maison. Elle voudrait me la faire vendre parce que, avec son grand jardin, presque un parc, on en aurait beaucoup d'argent, mais jamais je ne me prêterai à cette fantaisie. Outre que j'y suis né, et que je connais chacune des dalles du vestibule, chacune des herbes du jardin, j'aime l'hôtel Maillane pour la beauté de ses grandes pièces ; de son escalier aux marches basses et larges ; de ses merveilleuses boiseries blanches ; de tout ce qui me rappelle ceux qui ont vécu là jadis et auxquels, sûrement, je ressemble beaucoup trop.

Je n'ai pas permis au progrès de souiller et d'enlaidir la vieille demeure. Jamais, sauf dans les cuisines et les écuries, je n'ai laissé mettre le gaz ni l'électricité. Jamais non plus, à la profonde indignation de Germaine, je n'ai accepté

l'ignoble pétrole qui chauffe, salit, empoisonne les appartements, et abîme, par sa laide et vulgaire lumière, les femmes, les étoffes, les tableaux et les fleurs.

Le rêve de ma femme serait un énorme appartement dans l'une des maisons neuves des Champs-Élysées, de ces deux abominables maisons à clochetons qui se font vis-à-vis aux angles d'une rue quelconque. Ces constructions, dues à je ne sais quelle association de malfaiteurs, réalisent son idéal d'élégance. Ma femme aurait dû naître à Chicago.

Château-Landon qui s'avançait, l'air narquois, l'allure insolente vers Germaine, a paru surpris, déconcerté presque, de m'apercevoir derrière elle. Mais, tout de suite, il est redevenu souriant et m'a dit, aimable et banal :

— On ne vous voit plus aux Poteaux le matin?...

— Je n'ai pas eu le temps de monter ces jours-ci, j'ai été très pris...

— Toujours cette politique, hein ?... enfin, si ça vous amuse !...

Et riant de ce rire pointu qui donne de l'aigreur aux choses les plus insignifiantes :

— Ça vaut toujours mieux que d'aller au café... comme on dit...

Comme je ne répondais pas et que Germaine énervée ne disait rien, il a repris, condescendant :

— Eh bien, ces électeurs, ça va toujours ?... vous êtes sûr d'être réélu l'an prochain ?...

— Pas sûr du tout...

— Comment, pas sûr du tout ?... — s'est écriée ma femme stupéfaite.

Je ne sais pas trop si elle souhaite ou ne souhaite pas ma réélection. Préfère-t-elle m'avoir à toute heure pour l'accompagner aux endroits où elle ne peut absolument pas aller seule, et ma présence à la Chambre lui est-elle en cela une gêne ? Aime-t-elle mieux, au contraire, me savoir retenu, connaître de façon certaine l'emploi de mon temps à tel ou tel mo-

ment, afin de sentir assurée sa liberté entière?...

Toujours est-il qu'elle a demandé avec une apparence d'intérêt :

— Qu'est-ce qu'il s'est donc passé aux Aigues, que vous n'avez pas l'air sûr de votre élection?...

— Il ne s'est passé rien de précis... mais je me rends compte, d'après une lettre que j'ai reçue ces jours derniers, que les gens de là-bas sont en train de s'emballer sur un terrain où je ne les suivrai pas absolument...

— Qui est-ce qui vous a écrit?...

— Le maire...

— Et c'est sur ce que vous écrit cet imbécile de Martinot que vous vous faites un jugement?...

— D'abord le père Martinot n'est pas un imbécile, il s'en faut... ensuite, comme les gens des Aigues ne sont qu'un timide reflet, je peux, par leur sentiment, préjuger à merveille de la circonscription tout entière...

Germaine a encore dit, sans s'occuper de Château-Landon qui, maintenant désintéressé de la conversation, tirait d'un mouvement régulier les feuilles d'une plante verte :

— Mais enfin, comment vous dit-il ça, Martinot ?...

— Oh !... pas simplement !... le pauvre bonhomme a dû se torturer l'imagination... il emploie, pour me faire connaître l'horrible vérité, les phrases les plus colimaçonées de son répertoire... Si vous voulez voir sa lettre, je vous la montrerai...

Château-Landon, l'air impatienté, piétinait devant la cheminée. Alors j'ai ajouté :

— ... à un autre moment...

Et je suis sorti.

Mais à peine dehors, je me suis aperçu que j'avais oublié, dans la bibliothèque, des notes que je devais emporter à la Chambre. Ça m'ennuyait de rentrer au salon. J'aurais l'air de revenir pour surprendre ou embêter Germaine et Château-Landon. Les deux fenêtres de la bi-

bibliothèque étaient ouvertes, il était bien plus simple d'aller par là.

J'ai traversé la cour pour ne pas passer devant le petit salon et je suis revenu par l'autre côté du jardin. Le rez-de-chaussée est élevé, bien plus élevé que je ne le croyais, mais ma maigreur m'a conservé souple. J'ai marché à pas de loup vers le bureau, car j'entendais distinctement les voix qui venaient de la pièce à côté.

La porte était restée ouverte, seule la portière de soie retombait. Et, tandis que je ramassais mes papiers, quelque peu éparpillés par le courant d'air, la voix de Château-Landon a demandé gouailleuse :

— Alors, l'évanouissement de l'autre soir ne l'a pas étonné outre mesure ?...

— Mais non !... — a répondu Germaine.

— Eh bien, on peut dire qu'il en a une couche !... C'est égal, je me demande quel besoin vous avez eu d'aller vous trouver mal ?...

— Vous me parliez sur un tel ton... ça m'a bouleversée...

— Allons donc !... vous n'allez pas essayer de me faire croire que ç'a été involontaire... ça ne prend pas avec Bibi, ces godants-là !...

Décidément, cette pauvre Germaine n'a pas de chance, nul ne prend au sérieux son évanouissement. Si, par impossible, il avait été réel, ce serait vraiment drôle !...

En songeant à ça, je m'étais assis dans le fauteuil du bureau, inconsciemment décidé à écouter. Si on venait, je dirais que j'étais rentré pour chercher mes papiers et achever quelques lignes, et je ferais celui qui n'a rien entendu. Et puis, d'ailleurs, on ne viendrait pas. En effet, on n'est pas venu et j'ai entendu pas mal de choses. J'en ai perdu pas mal aussi, de celles dites par Château-Landon, surtout, qui allait et venait dans le salon en parlant. Voici le peu que j'ai compris.

D'abord, quand, l'autre soir, Germaine s'est plainte que Château-Landon la saluait au Bois tout en suivant une cocotte, il n'y avait pas là un mot de vrai. Elle a voulu expliquer ces mots

qu'elle avait criés à tue-tête : « Vous suiviez, je vous ai vu !... » et pour ce faire, elle a menti avec son audace accoutumée. C'est elle qui a été suivie par Château-Landon. Mais avec qui était-elle, — car elle était paraît-il avec quelqu'un — mais où était-elle, voilà ce qu'il m'a été impossible de comprendre. Tout ce que j'ai compris, c'est que lui est toujours très amoureux d'elle, et qu'elle se refuse à lui depuis un mois.

Depuis un mois ?... ?...

Comme c'est bizarre !... C'est précisément depuis ce temps qu'elle paraît me subir autrement que par nécessité. Et, d'autre part, Château-Landon lui a crié, exaspéré et brutal :

— Enfin, vous ne pouvez pas trouver un agrément quelconque à cet immonde personnage ?...

Or, « immonde personnage », s'il s'agissait de moi, serait, à mon sens, un peu outré ?...

Oui, mais alors de qui parle-t-il ?... j'ai beau chercher, je ne vois pas...

Il a demandé aussi à Germaine :

— Qu'est-ce que c'est que cette extraordinaire opale que vous aviez le jour du Grand Prix?...

Elle ne répondait rien, alors il a ajouté, narquois :

— C'est encore la respectable Madame de Balagny qui vous l'aura donnée, probablement?...

Cette fois, Germaine a répondu, de la voix sifflante des mauvais jours :

— Cette opale... je l'ai achetée avec les gains de mes paris...

Château-Landon a éclaté de rire insolemment :

— Ah ! non !... pas ça !... on ne me la fait pas, à moi !... je ne suis pas votre mari, vous savez !...

Elle a crié, rageuse :

— Heureusement !...

Il a repris, très froid :

— N'empêche que vous m'aimez encore... que, quoi que vous fassiez, vous m'aimerez tou-

jours... et que, au lieu de nous disputer, nous pourrions peut-être nous entendre?...

Elle a demandé :

— Comment ça?...

Ce qu'il répondait s'est perdu dans le bruit que faisait en s'ouvrant une porte, et, dans un froufrou de soie, j'ai reconnu la voix de Madame de Vonancourt qui criait :

— Je viens vous en raconter une bien bonne!...

Je n'ai pas écouté la bien bonne et je suis sorti par la fenêtre, en évitant de me rencontrer au bout de la maison, avec Château-Landon qui, évidemment, allait sortir aussi.

Et moi qui tantôt parlais « du personnage qui écoute aux portes dans les feuilletons!... »

Ça vient d'être moi, ce personnage-là!...

Lundi, 5 juillet.

Germaine a sa victoria et j'ai acheté ce matin un nouveau cheval de nuit. Ça fait cinq che-

vaux. C'est beaucoup. Mes revenus diminuent de jour en jour. Les fermiers ne payent pas de bon gré et je ne les ferai pas payer de force. J'ai une peine énorme à joindre les deux bouts.

Depuis quelque temps Germaine, qui me harcelait sans cesse de ses demandes d'argent, paraît s'être calmée. Je pensais qu'il fallait attribuer sa discrétion aux gains qu'elle dit avoir faits aux courses. Mais j'ai entendu Château-Landon s'esclaffer à propos de ces gains... et ils me semblent problématiques.

C'est à ce point que, ce matin, j'ai failli avoir avec ma femme l'explication que je recule tant que je peux, et qui aura lieu pourtant...

Comme je regardais machinalement — tandis qu'à table elle se versait à boire — une très jolie opale que je lui voyais au doigt, elle s'est écriée, l'ôtant tout de suite pour me la montrer :

— Oui... c'est encore un cadeau de la tante Balagny !... elle a des opales admirables... elle

m'en a donné une autre bien plus belle... une merveille que tout le monde admire...

— Excepté moi... car vous ne m'avez pas fait la grâce de me la montrer...

Elle a rougi de cette rougeur charmante qui donne à sa peau des lueurs de nacre rose, et s'est levée en disant :

— Je vais la chercher...

Je l'ai regardée onduler à travers la salle à manger, si souple, si gracieuse, si exquise, que peu à peu je sentais tomber, sinon mes soupçons, du moins ma mauvaise humeur.

— J'avais déjà entendu parler du bijou qu'elle m'allait montrer : « Qu'est-ce que c'est que cette extraordinaire opale que vous aviez le jour du Grand Prix ? » avait demandé Château-Landon. Et tandis qu'à lui elle affirmait avoir acheté cette pierre avec l'argent gagné aux courses, elle me disait, à moi, que sa tante la lui avait donnée.

Elle est revenue, rapportant l'opale dans un écrin de velours blanc. C'est un magnifique bi-

jou. Elle me l'a tendu en demandant, presque craintive :

— N'est-ce pas qu'elle est belle, mon opale?...

— Admirable...

J'allais peut-être parler... dire mon inquiétante pensée, mais elle ne m'en a pas laissé le temps et, très vite, elle a continué :

— Cette pauvre tante Balagny !... dire qu'on s'acharne, malgré l'évidence, à soutenir qu'elle n'a pas le sou !... Mais rien que ses défauts prouvent, il me semble, qu'elle n'est pas dans la situation modeste que l'on croit... est-ce que, s'il en était ainsi, elle oserait être hautaine, arrogante même quelquefois?...

— Vous pouvez dire toujours...

— Eh bien, si elle n'avait pas une situation considérable, elle ne...

Elle s'est interrompue, furieuse de me voir rire. Le fait est que le mot considérable appliqué à la situation de la tante Balagny me paraissait infiniment joyeux. Je l'ai toujours soup-

çonnée de vivre, à peu de chose près, des mêmes expédients que son neveu Agénor. Elle doit arranger des mariages, faciliter des rencontres, faire toutes les petites saletés sur lesquelles la société ferme volontiers les yeux parce qu'elles lui sont commodes. Tout le monde dit en parlant d'elle : « C'est une charmante vieille », mais chacun pense à part soi : « C'est une vilaine bonne femme. »

Germaine m'a demandé :

— Pourquoi riez-vous ?...

— C'est la situation considérable qui me fait rire... Votre mère, votre oncle Bernay, affirment que Madame de Balagny n'a pas douze mille francs de rente... et je ne serais pas surpris que votre oncle fût d'autant mieux renseigné qu'il paye quelques milliers de francs sur ces douze mille...

— Je suis certaine que mon oncle ne paye quoi que ce soit, et sûre, sûre, que ma tante Balagny a, comme dit Agénor, un vieux bas... et même, à ce propos, elle veut vous parler...

— A propos de son vieux bas ?... à moi ?...

— A vous... elle vous prie d'aller la voir...

J'ai demandé en riant :

— Elle veut me charger de lui faire des placements ?...

Germaine a répondu sèchement :

— Vous avez beaucoup d'esprit... mais peut-être que, quand vous aurez causé avec ma tante, vous rirez moins des économies qu'elle a pu faire...

— Alors, c'est sérieux ?... il faut que j'aille la voir ?...

— Je vous en prie... quand irez-vous ?...

— Aujourd'hui, je ne peux pas... demain il faut que j'aille voter le crédit pour le voyage en Russie, et il sera trop tard après la Chambre... mercredi, je pense être libre... j'irai mercredi... mais je me demande ce que votre tante peut bien me vouloir...

Et, tout de bon, je suis intrigué et méfiant. Je

sais pas mal de choses. J'en appréhende beaucoup d'autres. Il fait très sombre à l'intérieur de moi...

Mardi, 6 juillet.

Le crédit pour le voyage du Président en Russie a été voté dès le début de la séance par 447 voix contre 29. Il m'importait peu de voir invalider ou pas l'élection de l'abbé Gayraud, puisque sûrement il sera réélu de plus belle, et je mourais d'envie d'en finir avec Madame de Balagny. J'ai quitté le palais Bourbon et je suis allé rue Saint-Honoré.

La tante de ma femme habite le troisième étage d'une vieille maison où logent deux cents personnes, et où se succèdent des enfilades de cours qui donnent accès aux petites rues derrière Saint-Roch.

J'étais à cinquante mètres à peu près de la maison, lorsque j'ai vu un fiacre s'y arrêter. Une femme a sauté, très souple, vêtue de gris,

et est entrée sous la voûte. Je ne connais pas à Germaine de toilette grise, sans cela j'aurais cru que c'était elle. C'était cette démarche onduleuse et glissée qui lui est si particulière.

Quand je suis arrivé devant la maison, le fiacre tournait sur lui-même et repartait dans le sens de la rue de la Paix, d'où il était venu.

Je suis monté sans rien demander au concierge. A l'instant où j'arrivais au premier, j'ai entendu résonner un timbre, puis une porte s'est ouverte et refermée à l'un des étages supérieurs, mais je n'y ai pas pris garde alors.

Quand le domestique de Madame de Balagny m'a ouvert, il s'est effacé d'abord comme pour me laisser entrer. Puis, me regardant, il a semblé surpris. J'ai demandé :

— Madame de Balagny reçoit-elle ?...

— Je ne sais pas, monsieur, je vais voir...

— Vous lui direz que c'est Monsieur de Mailane...

En entendant mon nom, l'homme m'a regardé, les yeux ronds, la bouche ouverte, l'air

totalément ahuri, et, après un mouvement pour me renvoyer :

— Je vais voir, Monsieur... Madame est bien fatiguée aujourd'hui...

Il a disparu par une porte qu'il a refermée soigneusement derrière lui, et j'ai perçu un murmure de voix et un mouvement de va-et-vient très léger. Au bout de trois ou quatre minutes, j'ai été introduit dans le salon où il n'y avait personne. Un gros bouquet de roses superbes, toutes fraîches, encore humides des gouttes d'eau dont les aspergent les fleuristes, pleurait sur le marbre d'un guéridon empire. On sentait qu'il venait d'être posé là. C'était la seule note gaie dans la grande pièce nue, aux meubles disparates et fanés.

Je n'ai pas attendu longtemps. Madame de Balagny m'est apparue les cheveux plus teints, l'aspect moins honorable que jamais. Elle m'a tendu sa main encore fine et très blanche. Je baise toujours la main des vieilles femmes, mais je n'ai pas eu le courage de baiser celle de cette

parente bizarre et je me suis contenté de la toucher mollement.

D'un geste qui ne manquait pas d'ampleur, elle m'a indiqué un fauteuil, s'est assise elle-même, et m'a dit :

— Mon cher neveu... car en somme vous êtes mon petit neveu, bien que vous ne m'accabliez pas de visites ni de marques de sympathie... j'ai à causer avec vous sérieusement... Germaine a dû vous le dire ?...

— Elle m'a dit, madame, que vous aviez à me parler...

— Je vous remercie d'être venu... je ne vous attendais que demain... Germaine m'avait dit que vous seriez retenu aujourd'hui à la Chambre...

— Je le croyais, mais comme je me suis trouvé libre, je...

— Oh!...je ne m'en plains pas, au contraire... il ne faut jamais remettre au lendemain ce que l'on peut faire le jour même, surtout lorsque, comme moi, on a soixante-quatorze ans...

—.....

— Voici ce dont il s'agit... de tous mes neveux, petits-neveux, ou parents quelconques, Germaine seule m'a montré, non seulement de la sympathie, mais de l'affection... Elle a mis le temps à prendre avec moi cette attitude, je le reconnais, mais enfin elle l'a prise et je lui en sais un gré infini... je tiens à lui en témoigner ma gratitude et, pour ce, j'ai décidé de lui donner tout ce que j'ai...

Je me suis incliné sans répondre, alors elle a continué :

— Je n'ai pas de parents plus proches que Germaine... j'ai d'autres petits-neveux, il est vrai, mais ils sont au même degré qu'elle et je ne leur dois rien... j'ai donc le droit de faire un choix et c'est de cela que je voulais vous parler...

J'ai resalué et Madame de Balagny a repris :

— Je veux aussi donner à votre femme mes bijoux, qui sont très beaux...

J'ai dit :

— Vous lui en avez déjà donné de superbes...

Elle s'est mise à sourire :

— Oh!... ce n'est rien, ceux-là!... je vais vous montrer ceux que je lui destine... Voulez-vous me faire l'amitié de sonner, mon neveu...

J'ai sonné et Madame de Balagny a dit au domestique qui est entré :

— Allez dans ma chambre chercher le coffre qui est sur la commode et apportez-le sans le secouer :

Lorsque le coffre, un coffre très moderne en cuir du Levant blanc, à clous de turquoises, a été posé sur le guéridon à côté du bouquet de roses, elle l'a ouvert avec précaution, presque avec respect, et elle en a tiré d'abord un très petit écrin au chiffre de Germaine, dans lequel brillait un merveilleux et énorme diamant, monté en goutte d'eau, la monture invisible, la pierre suspendue à un imperceptible fil. Puis elle a sorti différents bijoux : un peigne, une étonnante perle rose, un bracelet d'or mat

fermé par un rubis; un autre rubis monté en goutte comme le diamant; un collier d'aigues-marines d'un vert exquis, et quelques épingles à chapeau à têtes de perles ou de pierreries.

J'ai dit stupéfait :

— Comment?... vous avez tous ces magnifiques bijoux depuis longtemps?...

La tante Balagny a soupiré :

— Depuis très longtemps!...

Et, croyant sans doute que je me méfiais, elle a ajouté bien vite :

— Oh!... mais je les ai fait remonter pour Germaine...

— A la bonne heure!...

Je tournais dans mes doigts la perle qui semblait, à mesure que je la faisais jouer, refléter les rayons d'un soleil rose et chaud. Et je pensais, à part moi, que de tels bijoux n'avaient pu être conquis par la vieille femme que par un abandon total de sa personne autrefois très séduisante, à en croire les racontars des vieux de la famille. Elle me regardait en

souriant tripoter ces parures, à la fin elle a expliqué en riant :

— J'ai encore encore d'autres bijoux aussi jolis que ceux-là, mais il faut les attendre... je ne me soucie pas d'être dévalisée... même volontairement... du tout ensemble...

Et comme je protestais d'un signe :

— Mais là n'est pas la question... c'est surtout au point de vue des valeurs que je laisse à votre femme que j'ai besoin de votre approbation?...

J'ai dit :

— Mais non, Madame, Germaine n'a de conseil à prendre que d'elle-même...

— Je vous demande pardon... Ce n'est pas par testament que j'entends laisser à Germaine cette somme, qui est plus considérable probablement que vous ne semblez le croire...

— ...

— J'ai résolu de lui donner tout de suite cet argent dont je ne fais rien, d'abord pour qu'elle en puisse jouir sans attendre pour cela ma mort,

ensuite parce que je me méfie des querelles que pourraient lui chercher mes autres neveux... les neveux tels qu'Agénor, par exemple!...

— Mais, Madame, tout ça regarde Germaine et non pas moi...

— Croyez bien que si cela ne regardait que ma nièce, je n'aurais pas eu la pensée de vous déranger pour rien... mais Germaine a besoin pour accepter ce don de votre autorisation... une femme mariée est une mineure, vous savez?...

Je ne disais rien, alors elle a repris très gaiement :

— Et c'est cette autorisation que je sollicite, mon neveu?...

J'ai répondu, grinchu :

— En vérité, Madame, ne sauriez-vous vous passer de moi pour ces arrangements... qui ne me plaisent pas?...

— Comment, c'est vous qui allez me susciter des difficultés et des ennuis?...

J'étais ébranlé, j'ai demandé :

— De quelle somme s'agit-il?...

— D'un million environ...

Et, s'apercevant de ma stupeur, Madame de Balagny a expliqué :

— Quand je vous le disais, que vous seriez étonné de la grosseur du chiffre !... Que voulez-vous?... j'ai fait des spéculations et des placements heureux et j'ai économisé peu à peu depuis vingt ans cette somme... personne, sauf moi, ne sait qu'elle est en ma possession...

J'ai encore dit :

— Ça m'ennuie de me trouver mêlé à ça...

— Mais ça ne peut vous gêner en rien... et vous devez être désireux d'être agréable à Germaine...

— Hum!...

— Pourquoi dites-vous : « Hum!... »... n'êtes-vous pas content de votre femme?... n'est-elle pas pour vous une épouse aimante et fidèle?...

— Non!... pas précisément !...

— Mais que fait-elle?..

Je ne voulais pas paraître un jocrisse et j'ai dit en affectant de rire :

— Elle me trompe...

— Vous êtes sûr?...

— Très sûr!...

La tante Balagny paraissait au supplice. Elle a demandé inquiète :

— Et vous connaissez le... le...

— Et je connais « le »!...

Alors, d'un air bonasse, elle a insisté :

— D'ailleurs, au fond, ce n'est pas un si grand crime, n'est-il pas vrai?... c'est affaire de temps et de mœurs, tout ça!... tels maris de jadis étaient très flattés d'être trompés par leurs femmes... je sais bien que les complices, dans ce cas-là, s'appelaient le duc de Guiche, ou Lauzun, ou même Louis XIV...

— Oh! pour moi, que ce soit Louis XIV ou Château-Landon, c'est kif kif, vous savez!...

La figure déplaisante et plâtrée de la mère Balagny, qui depuis un instant me paraissait se tirer dans les rides soucieuses, s'est rassérénée tout à coup, tandis qu'elle s'écriait, l'air ravi :

— Ah!... c'est Château-Landon qui... parfaitement!... vous savez qu'il se marie, Château-Landon?...

A mon tour j'ai demandé :

— Êtes-vous sûre?...

— Dame!... c'est le potin-courant... on raconte qu'il épouse la petite Schomp...

— La fille du raffineur?...

— Précisément...

— Eh bien, je ne le plains pas!...

— Elle est jolie?...

— Pas que je sache!... non, mais elle a une dizaine de millions de dot... de l'argent volé d'ailleurs...

— Bah!... celui-là ou d'autre, c'est toujours de l'argent!...

Puis, voyant que je me levais :

— Quel jour, mon cher neveu, dois-je donner rendez-vous à mon notaire?...

— Quand vous voudrez, Madame, je serai à vos ordres...

Et tout à coup, au moment où je m'en allais,

des idées confuses me sont revenues en regardant le bouquet de roses rouges qui, à présent, se fanait sur la table. J'ai demandé :

— Germaine n'est pas venue ici?...

La vieille femme s'est presque troublée :

— Mais non... jamais!... quand je dis jamais, c'est une façon de parler... j'entends qu'aujourd'hui elle n'est pas venue...

— Je vous remercie, c'est tout ce que je voulais savoir...

— Pourquoi?...

— Pour rien...

Il était évident qu'elle mentait. Mais je comprenais bien que je ne saurais rien de plus. J'ai pris congé de Madame de Balagny et je suis parti.

J'ai flâné jusqu'au dîner sans oser rentrer chez moi, éccœuré de cette vieille qui a — Dieu sait comment — un million d'économies et un lot de bijoux merveilleux, éccœuré de ma femme qui me trompe avec peut-être le premier venu, éccœuré surtout de moi-même.

A dîner, j'ai demandé à Germaine si elle avait flâné aujourd'hui. Elle m'a répondu qu'elle n'était allée qu'au Bois. Je lui ai demandé encore si elle n'avait pas une robe grise. Cette question tombant ainsi à l'improviste l'a fait rougir. Toutefois, elle m'a affirmé — après un instant d'hésitation — qu'elle n'avait pas de robe grise. Puis, l'air candide, elle a questionné :

— Pourquoi me demandez-vous ça?...

Et je me suis décontenancé, j'ai bafouillé, et je n'ai rien su répondre...

Vendredi, 9 juillet.

Monsieur Quesnay de Beaurepaire a écrit une lettre pour dire qu'il ne parlerait pas devant la commission d'enquête.

Mardi, 13 juillet.

Germaine m'a demandé aujourd'hui si je

savais le mariage de Château-Landon. Puis, elle en a parlé avec aigreur : « Il entre chez ces Schomp... des gens de rien, comme un mendiant, sans apporter même de quoi subvenir à sa dépense personnelle... il va vivre là dans un état honteux de dépendance absolue, etc., etc. »

Elle l'a attaqué tellement, que j'ai presque pris sa défense. C'est cocasse!...

Mercredi, 14 juillet.

La fête nationale a perdu sa gaieté des premières années. Elle est aujourd'hui beaucoup moins bruyante que le plus calme des anciens
15 août.

Vendredi, 16 juillet.

Dans son discours agricole de l'autre jour, Jaurès nous a cité du Leroy-Beaulieu qui était tout simplement du Jaurès. Cette fois, son

étourdissante mémoire s'est trouvée en défaut — ou peut-être sa bonne foi — et le *Journal des Débats* proteste au nom de M. Leroy-Beaulieu qui n'a jamais écrit « le bréviaire de propagande de tous les socialistes » que le député du Tarn lui a attribué.

Dimanche, 18 juillet.

Germaine qui, d'habitude, part tout de suite après le Grand Prix sans même attendre que la fermeture de la Chambre me permette de partir aussi, ne peut pas se décider à quitter Paris cette année. Et il fait une chaleur ! C'est atroce !...

Lundi, 16 août.

Le prince Henri s'est battu hier avec le comte de Turin. Il a été blessé pas dangereusement, mais gravement. Motif du duel : l'éreintement des Italiens dans l'article du *Figaro*.

Je crois que c'est l'attente de ce duel sensa-

tionnel qui a empêché Germaine de quitter Paris. Son snobisme s'est exaspéré depuis quelque temps. De même qu'elle a voulu assister à l'enterrement du duc d'Aumale, de même elle a voulu assister au duel du prince Henri, ou du moins être à Paris tandis qu'il se battait à Vaucresson. Il lui a fallu s'agiter, s'inscrire, parler de l'immobilité et du repos prescrits au blessé, enfin se donner des airs « d'être de la maison ».

Mardi, 17 août.

Je me bats demain avec Château-Landon, pas à cause de ma femme, pas du tout, mais parce que je n'ai pas pu, à propos d'une bêtise, m'empêcher de penser tout haut.

Château-Landon, qui se marie le 2 septembre, est de retour à Paris depuis quelques jours. Les Bouillon traversaient Paris, allant de Deauville à la campagne, les Vonancourt étaient de passage aussi, et nous dînions ensemble ce soir à Armenonville.

A table, Germaine a raconté qu'un ouvrier serrurier m'avait l'hiver dernier volé mon porte-monnaie et ma montre, et que j'avais refusé de déposer une plainte, que j'étais absurde, etc., etc. Je me suis défendu de mon mieux, expliquant que j'avais l'horreur de châtier ou de voir châtier pour des fautes que j'excuse, et que j'excuse de tout mon cœur l'homme qui vole parce qu'il est malheureux.

Cette conversation avait lieu entre ma femme, Bouillon, Madame de Vonancourt et moi. Château-Landon est venu s'y mêler et, le prenant de très haut, m'a dit qu'on ne devait, à aucun degré ni dans aucune circonstance admettre ou excuser le vol. Et pompeux, ridicule, ne blaguant pas le moins du monde, il m'a cité le commandement de Dieu :

« Le bien d'autrui tu ne prendras

« Ni retiendras à ton escient. »

Comme pour la troisième fois, il recommençait avec emphase sa citation :

« Le bien d'autrui tu ne prendras,

J'ai achevé :

« Qu'en mariage seulement... »,

mélangeant ainsi deux commandements pour me ficher de lui et de son mariage malpropre.

Il a mal pris la chose et nous nous battons demain matin, ou plutôt ce matin à quatre heures à l'île de la Grande-Jatte. Germaine ne sait rien. J'ai trouvé ce soir Hersac et Monsieur de Fercy qui se sont entendus avec Bouillon et Vonancourt, témoins de Château-Landon. Il a choisi l'épée, et j'en suis bien aise, parce que le duel au pistolet me fait l'effet d'une farce ou d'un assassinat. Il tire mieux que moi, je crois. Ça va mouvementer un peu ma vie si embêtante depuis un mois.

J'avais envie d'aller ce soir retrouver Germaine dans sa chambre, mais cette course aux témoins m'avait fait rentrer tard, j'aurais été mal reçu. Elle est dans ce moment plus jolie que jamais, et elle a de merveilleuses toilettes.

Mercredi, 18 août.

Il est deux heures du matin. Il y a vingt-sept ans qu'à pareil jour j'étais blessé à Gravelotte. Il n'était pas drôle, ce temps de guerre, et de défaites, et de prétendues trahisons, mais il me semblait tout de même moins vilain que celui-ci...

Lundi, 11 octobre.

Enfin seul!... non pas seul à deux, comme dans la bête de gravure, mais seul, seul, tout seul!

Depuis le jour où je me suis battu avec Château-Landon, je n'ai pas eu une seconde de cette solitude dont je jouis si délicieusement ce soir.

Quand la garde a eu fini de m'installer, elle a allumé la veilleuse et m'a dit :

— Cette nuit, Monsieur le comte, je vais coucher dans la chambre à côté... le docteur l'a permis...

Ah! le brave docteur!... Je lui suis plus reconnaissant de cette permission-là que des soins intelligents et dévoués qu'il m'a donnés depuis près de deux mois.

Tant qu'on est bien malade, qu'on se sent incapable de remuer un doigt et de changer de position tout seul, on tolère la présence des autres, on les remercie, on est faible, lâche et suppliant. Mais dès que les forces reviennent un peu, que l'on est capable d'atteindre soi-même un verre, de sonner, de se retourner dans son lit, alors on devient effroyablement ingrat, et l'on voudrait voir au diable ceux que l'on aime le plus.

Que c'est bon de promener son œil dans une pièce où l'on n'est entouré que de choses, de gentilles choses, muettes et inanimées! Que c'est bon de pouvoir faire gémir à l'aise son sommier, sans qu'aussitôt une silhouette attentive vienne à pas de loup « voir si vous dormez ». Ah! comme on ferme les yeux devant cette silhouette-là! Comme on s'efforce de res-

pirer régulièrement pour éviter la question sur la souffrance, l'offre de service, et surtout, surtout l'ingurgitation du médicament. Pendant ces cinquante-quatre nuits je n'ai pas, je crois, dormi un quart d'heure; mais comme on a dû croire que je dormais bien!

Je viens d'avoir une péritonite avec abcès, opérations, etc., etc., enfin tout ce qui se fait de mieux! Trois fois je me suis cru fichu, et deux fois les autres ont cru aussi que je l'étais.

Je me souviens d'un matin où je me sentais la tête très légère et le cœur très lourd, tandis que je me refroidissais peu à peu. Je pensais que ce n'était plus qu'une question de minutes, et j'entendais la garde parler au docteur derrière un paravent. Elle parlait très bas, mais la maladie — celle que j'ai eue du moins — exaspère la finesse des organes. Les paroles m'arrivaient avec une netteté extrême.

— Voilà un Monsieur qui va nous couler dans les doigts ce matin!...

Je me disais qu'elle avait du nez, la garde, et que son pronostic était bon. Eh bien, il m'a fallu sortir de cet état exquis, où mes atroces souffrances avaient cessé, où il me semblait que je me soulevais sans effort pour m'en aller très, très loin, avec beaucoup de vide dans la tête et un gros poids sur le cœur, mais un poids pas douloureux, ni même gênant. Et voilà que, pas du tout!... il n'y a rien de fait! tout est à recommencer!

C'est rageant! J'étais si bien parti, sans chagrin, sans regret presque. Car de regrets, je n'en avais qu'un seul : ça m'ennuyait de m'en aller sans avoir liquidé ma situation qui ne me paraît pas nette, bien que je ne sache pas précisément en quoi elle ne l'est pas?

Je suis à peu près sur pied et disposé à me remettre en route. Au fond, j'aime la vie, puisque je ne suis indifférent à rien, que la lutte me passionne, et que j'ai des croyances, des goûts, des affections, des haines aussi. Il me semble que ceux qui ne savent pas

haïr ne doivent pas non plus savoir aimer.

Je vais donc de bon cœur recommencer à vivre, mais de bon cœur aussi j'aurais cessé.

Chacun proclame que je suis grinchu. Moi je trouve que, tout de même, j'ai un assez bon caractère et surtout une très belle humeur.

Dès que j'ai entendu ronfler la garde, je me suis levé et habillé, j'ai fermé la porte, j'ai poussé le verrou et je me suis mis à dépouiller le courrier qui couvre mon bureau. Ce dépouillement a dû être fait déjà quelque peu par Germaine. Il est probable que depuis deux mois, et me sachant blessé surtout, les petites amies que j'ai de-ci de-là ont dû songer à s'informer de moi.

Je ne pense guère à ces petites femmes accidentelles et indifférentes, qui ne sont rien dans ma vie, sinon des Germaines plus aimables que la vraie, moins désirables aussi, et qui n'ont jamais été pour moi qu'un pis aller. Mais je m'étonne néanmoins de ne pas trouver une

seule lettre de ces demoiselles. Pourquoi ma femme, qui se soucie de moi comme d'une guigne, a-t-elle opéré ce tri dans ma correspondance? Elle a, sûr, une idée de derrière la tête, une idée que je connaîtrai toujours assez tôt.

Et si elle s'était bornée à barboter mon courrier, je ne dirais trop rien encore; mais elle a fait mieux que ça.

Hier, je marchais pour la première fois dans ma chambre. Je me promenais de long en large, regardant les bibelots, les tableaux, les coins un peu oubliés que je n'aperçois pas de mon lit. Au moment où je passais devant la fenêtre, on a sonné à la grande porte et je me suis arrêté pour voir qui sonnait.

C'était un gros homme qui venait de sortir d'un coupé très bien attelé. Il est entré dans la cour et, sans rien demander au concierge, a marché vers la maison.

Alors, j'ai crié, ahuri :

— Mais c'est cette canaille de Klebrig!...

La garde, assise près de l'autre fenêtre, lisait *Le Petit Journal*. Elle a dit, en regardant pardessus l'épaule :

— C'est un Monsieur qui vient tous les jours...

— Vous dites?...

— Je dis que c'est un Monsieur qui vient tous les jours...

J'ai répondu :

— Ah!...

Et c'est tout ce que j'ai su trouver. Alors la garde, Madame Bouton, a placé cette autre réflexion qui m'a crispé :

— Je pensais que c'était un parent...

— Un parent?... un juif?... Ah! non!...

— C'est un juif?...

— Dame!...

— Ben, faut me pardonner, Monsieur le Comte, je ne pouvais pas le deviner, s'pas?...

— Mais vous pouviez vous en apercevoir...

— Oh!... — a dit Madame Bouton (quarante-huit ans, un échalas) — c'est que vous allez

vraiment mieux, monsieur le comte, que vous faites des plaisanteries comme ça!...

— Des plaisanteries comme quoi?...

— Ben, vous savez bien!... à cause des blagues qu'on dit toujours rapport au baptême des juifs...

J'ai protesté de la pureté de mes intentions, alors Madame Bouton a demandé en riant :

— Ben, si je me trompe et que ça soye pas ça, à quoi voulez-vous que je les reconnaisse?...

— Mais à bien des choses... d'abord, quelquefois, à leur nez...

Elle m'a interrompu :

— Parce qu'il est grand?... qu'est-ce que ça fait?... vous en avez bien un grand, vous, de nez...

— Oui... mais ça n'a aucun rapport...

— Que vous dites... mais pour moi c'est kif kif...

Je n'ai pas, bien entendu, essayé d'expliquer à Madame Bouton les différences de lignes à l'aide desquelles on discerne un juif d'un

chrétien, et je me suis renfermé dans cette pensée odieuse : « Klebrig vient ici tous les jours ! »

Pendant ma très longue et très dure maladie, Germaine s'est montrée suffisamment empressée et presque bonne pour moi. Elle venait assez souvent prendre de mes nouvelles, et hier, elle m'a dit gentiment qu'elle était contente de me voir debout. Elle m'a raconté quelques potins, entre autres le mariage manqué de Château-Landon qui — paraît-il — a demandé à être averti dès que je recevrais.

Je suis encore bien faible pour faire des observations ou soutenir une discussion quelconque. Il me faudra pourtant dire à ma femme ce que je pense de la façon dont elle a agi, en profitant de ce que j'étais malade pour introduire dans ma maison un individu que, bien portant, j'aurais flanqué certainement à la porte.

Vendredi, 15 octobre.

Cette sacrée garde ne bouge pas quand Germaine est là; et j'ai la lâcheté de ne pas la renvoyer. Je retarde ainsi l'explication que je redoute.

Lundi, 18 octobre.

J'ai eu tantôt la curiosité de regarder les cartes de ceux qui sont venus prendre de mes nouvelles. Je trouve celles des Damiette et des Damblemar! En quoi ma santé peut-elle intéresser ces gens-là?... En revanche, je ne trouve pas une seule carte de Klebrig. Lui, il entrait!...

Mercredi, 20 octobre.

Toute la journée j'ai reçu des visites. Je suis moulu, énervé aussi, car j'ai entendu des tas de choses irritantes.

Le premier qui m'est apparu, c'est Bouillon, saucissonnant et fleuri, mais l'oreille basse, la mine déconfite, se désolant de voir décroître la popularité qu'il se figure avoir eue. Il m'a dit, avec des larmes dans la voix : « Mon cher, ces animaux-là m'ont hué à la sortie de la distribution des prix!... A-t-on idée de cette idiotie!... Non! positivement c'est à se figurer que ma popularité décroît!... »

J'ai répondu platement :

— C'est inouï!...

Et je n'ai pas eu le courage de le détromper. Il m'a dit, aussi, et ça sous le sceau du secret, que mon oncle Maillane — le beau Maillane, comme on l'appelle encore — a perdu énormément dans des spéculations de Bourse. Il a emprunté pour payer à Bouillon d'abord, mais aussi à Vonancourt, à monsieur de Fercy et à Jean, à qui son père a laissé il y a un an un joli petit sac. Si je n'avais pas été malade, c'est certainement moi qui aurais écopé.

Bouillon m'a raconté encore que Château-

Landon n'a pas épousé la petite Schomp, parce que les Schomp voulaient le marier sous le régime dotal et sans lui assurer le moindre douaire. Il a trouvé ça un peu excessif et a protesté contre ces mesures de rigueur. Alors le père Schomp — duquel Jean d'Hersac dit « qu'il ne lui manque qu'une âme pour être « schomplet » — lui a répondu : « Il n'y a rien de fait. » Et les choses en sont là.

J'ai demandé :

— Comment Château-Landon a-t-il pris ça?...

— Assez bien!... il se console comme il peut... il sort énormément... ainsi, il vient chez nous beaucoup plus qu'avant cette histoire... c'est l'ami que nous voyons le plus souvent dans ce moment...

J'ai regardé Bouillon avec inquiétude, parce que habituellement « l'ami qu'il voit le plus souvent », c'est l'amant de sa femme, l'amant du jour. La grosse princesse a toujours eu le cœur tendre et avec l'âge, cette infirmité augmente. Mais elle augmente d'ordinaire au profit

de petits jeunes gens infiniment plus jeunes et moins classés que Château-Landon. Madame de Bouillon ne cueille que les timides ou les débutants qu'elle éblouit de son luxe énorme, de son gros titre, ou même, tout simplement, de sa débordante passion.

A l'instant où Bouillon venait de me faire cette révélation qui me laissait perplexe, Château-Landon est entré. Et, tout de suite, j'ai vu que « ça y était ». J'ai reconnu l'allure de la tendresse particulière que Bouillon témoigne toujours à l'amant de sa femme. Il s'éprend, de toutes les forces de sa nature excellemment gobeuse, de cet homme qu'il voit à toute heure et qui, forcément, est très aimable pour lui. Il voulait emmener en s'en allant Château-Landon qui s'est cramponné, voulant me dire en tête à tête ses regrets de l'accident dont il est la cause.

En voilà une visite embêtante, la visite à l'adversaire qu'on a allongé deux mois sur un lit, entre la vie et la mort. Aussi ai-je arrêté les frais au premier mot. A propos de ma maladie,

nous avons parlé de la souffrance en général, et Château-Landon m'a expliqué que la plus horrible est celle causée par les brûlures. Et comme il dépeignait les tortures qu'il a vu endurer aux brûlés du Bazar de la Charité, j'ai questionné :

— Mais vous y étiez donc, vous, au Bazar?...

— Mon Dieu, oui!...

— Je ne le savais pas...

— C'est que, étant donnée la façon dont on traitait les hommes qui étaient au Bazar, j'ai préféré ne pas me vanter d'avoir été un de ceux-là... j'ai soigneusement dissimulé ma présence...

— Est-ce que vous y êtes resté longtemps?...

— Mais toute la journée... j'y suis arrivé à deux heures et je n'en suis parti que quand le feu gagnait... vous voyez que j'étais aux premières loges...

Moi je pensais en l'écoutant : Il n'a aucun intérêt à se vanter d'une chose plutôt fâcheuse, s'il dit qu'il a passé au Bazar sa journée, je suis convaincu qu'il dit la vérité. Alors où, avec

qui, était Germaine ce jour-là?... Je voudrais bien le savoir, encore que cette révélation ne doive avoir rien de très agréable pour moi!

Puis, Château-Landon m'a parlé de son mariage manqué. Il m'a dit qu'il n'avait pas eu l'idée de voyager, qu'il était resté tout seul à Paris, sans y rencontrer un visage connu pendant deux mois, mais que, depuis quelques jours, les Bouillon étaient revenus à cause de la rentrée de la Chambre.

La Chambre!... c'est vrai, elle est rentrée!... je n'y pensais même pas!... Comme je suis encore loin des choses, mon Dieu!...

Vendredi, 22 octobre.

Je ne reprends pas du tout de force. Pourtant je dors bien depuis que je suis seul dans ma chambre, je mange un peu et je passe trois ou quatre heures dans le jardin. Il paraît que ça ne suffit pas et le médecin m'expédie aux Aigues. Il prétend que l'air de la Provence me remettra.

Et demain on m'emmène couché dans un hamac pour éviter les secousses. Nous prenons le rapide jusqu'à Avignon et de là nous descendons sur Arles. Je dis nous, car, à ma profonde stupéfaction, Germaine part avec moi. Elle, qui a la campagne et particulièrement la Provence en horreur, et ne consent ordinairement à venir aux Aigues qu'escortée de nombreux flirts, se décide à partir seule avec un malade. C'est à n'y pas croire !...

Elle m'avait annoncé pour aujourd'hui la visite d'Agénor, il n'est pas venu. Tant mieux !

Les Aigues, lundi 25 octobre.

Me voici aux Aigues, dans mon immense chambre aux fenêtres si hautes qu'elles s'ouvrent en trois parties, et que l'espagnolette m'est difficile à atteindre. Tout, aux Aigues, semble avoir été construit pour des géants. Je suis très grand et les boutons des portes sont placés à la hauteur de mon œil. Les serrures des

vieux placards se trouvent au-dessus de ma tête. On aperçoit toujours une femme de chambre ou une ouvrière grimpée sur une chaise, et se haussant péniblement jusqu'à la clef d'une armoire.

Je suis heureux de me retrouver dans le vieux château que j'adore, mais heureux de ça seulement. Quel voyage, Seigneur ! Il m'a moulu... et renseigné aussi, je crois.

Hier matin j'ai été placé dans mon hamac. Dans le compartiment Germaine est montée avec la garde, le valet de chambre et l'interne qui m'a soigné après l'opération. Lui venait seulement présider à l'installation qui a été laborieuse. Je suis encore lourd, ankylosé, mou et stupide.

Un peu avant le départ du train, l'interne est descendu et j'ai vu entrer dans le compartiment mon oncle Villelaure suivi d'Agénor de Bernay. Tous deux avaient été empêchés de venir hier me dire adieu. Je crois bien que je les ai reçus fraîchement. J'étais meurtri, harassé déjà au début du voyage, et je me

sentais incapable des politesses conventionnelles.

Du fond de mon hamac, j'apercevais vaguement les voyageurs courant sur le quai. Tout à coup, Agénor, qui paraissait s'intéresser au défilé, s'est écrié :

— Eh mais !... n'est-ce point le distingué et sympathique comte Klebrig que j'aperçois là-bas ?...

J'ai regardé Germaine. Rouge comme une pivoine, elle a ouvert son sac, affectant de chercher des livres et des journaux, tandis que l'oncle Villelaure bafouillait précipitamment, à la fois éperdu et indigné :

— Mais pas du tout !... mais je ne vois pas ça le moins du monde...

Agénor a répliqué de sa voix la plus chantante et de son air le plus rosse :

— Je me suis probablement trompé...

Il m'a semblé que le valet de chambre ricanait. J'étais au supplice. Et d'un seul coup j'ai compris tout ce que j'aurais dû comprendre depuis

longtemps. Il faut que j'aie eu vraiment, pendant ces trois derniers mois, une tôle sur les yeux.

L'employé fermait les portières. J'ai dit un vague merci à l'oncle Villelaure, j'ai touché du bout des doigts la main moite d'Agénor, et le train est parti. Je devais avoir une drôle de tête, car lorsque Germaine, qui était debout à la portière, s'est retournée, elle a paru surprise et m'a demandé :

— Est-ce que vous souffrez, Jean?...

J'ai fait signe que non. Alors, elle a procédé à son installation dans le seul coin laissé libre par le hamac. Elle a arrangé dans le filet un bouquet de roses superbes, couvertes de gouttelettes d'eau, qui m'a rappelé le bouquet posé sur le guéridon Empire de Madame de Balagny.

J'avais vu apporter ces fleurs avec une lettre au moment où nous montions en voiture. J'ai demandé :

— C'est votre tante Balagny qui vous a envoyé ces belles roses?...

Au lieu de répondre simplement non, — ou

même oui, — ce qui coupait court à tout, elle a questionné, se donnant ainsi le temps de préparer une réponse :

— Ma tante Balagny?... pourquoi?...

Puis, ayant trouvé ce qu'elle cherchait, elle a continué tout de suite :

— Non... c'est Acy qui m'a envoyé ce bouquet, en s'excusant de n'avoir pas pu venir dire adieu...

Elle a l'œil américain, ma femme ! Elle aurait pu me répondre, soit que les roses étaient effectivement une gracieuseté de la tante Balagny, soit qu'elle les avait envoyé chercher elle-même. Mais elle s'est souvenue que j'avais pu les voir apporter ce matin et elle leur a attribué une origine très vraisemblable, et que même je croirais vraie, si je n'avais la vision de cet autre bouquet tout pareil.

Robert d'Acy est un petit-cousin des Bouillon, très amoureux de Germaine qui ne fait pas la moindre attention à lui.

C'est un beau garçon de vingt-huit ou trente

ans, un peu littéraire, un peu peintre, un peu sportif et beaucoup plus intelligent que la moyenne de ceux de chez nous. Il serait tout à fait charmant s'il n'affectait — ou n'éprouvait peut-être réellement — une indifférence complète et un mépris absolu pour tout ce qui intéresse les autres et qu'il considère, lui, comme très indigne d'intéresser sinon les imbéciles.

Acy synthétise assez exactement la jeunesse de ces dix dernières années. Il a cette veulerie, cette absence de convictions et de sens moral, qui se rencontrent presque au même degré — mais se manifestent diversement — chez les intellectuels ou chez les autres.

C'est avec les intellectuels que vit plus particulièrement Acy, mais il diffère d'eux en ce qu'il n'a pas accepté leur mot d'ordre de mutuelle admiration. Il appelle volontiers faiseurs, arrivistes, batteurs, ou fumistes, ses plus éminents confrères qui, avertis, lui donnent, eux aussi, des noms d'oiseaux.

Comme il ne compte pas parmi les privilégiés

que Germaine qualifie de « gens chics », qu'il ne s'habille pas toujours avec un goût parfait, et que, bien qu'il parle simplement et clairement, elle ne comprend guère les choses qu'il lui dit, il l'ennuie. Elle a coutume de répéter : « Il est joli garçon, Acy, mais c'est la pluie qui marche. »

Or elle a précisément réussi à troubler Acy. Il a, pour cette fois, failli à son principe qu'il ne se faut troubler de rien. C'est il y a deux mois que nous avons commencé à le rencontrer souvent. Il revenait depuis peu chez les Bouillon que pendant longtemps il avait lâchés, à moins qu'il n'eût été lâché par eux, ce que je n'ai pas approfondi. Le fait est que ses cousins le trouvaient trop bohème et que lui les trouvait trop rasants. Ça ne bichait pas et, tout à coup, il avait disparu. Un beau jour, Bouillon a découvert qu'il était journaliste quelque peu et qu'il pouvait, pour son élection, le servir. Dès lors, Acy revenait aux mardis de la grosse princesse et faisait passer dans les journaux des tas de petites notes discrètes et fermes, rappelant à

l'avance aux électeurs que seul, le prince de Bouillon était capable de représenter comme il le fallait la 2^e circonscription de Pont-sur-Rhône.

Tout le monde, chez les Bouillon, s'amuse du « sentiment » que ma femme a — sans s'en douter — inspiré à Acy. Il se fait tout petit devant elle, la poursuit de loin, sans presque qu'elle s'en aperçoive, osant à peine lui répondre quand par hasard elle lui parle.

Le bouquet de roses que j'apercevais dans le filet indiquait — s'il avait vraiment l'origine que lui attribuait Germaine — que, pendant ces deux derniers mois, une rude étape avait été franchie.

Je regardais toujours ma femme qui lisait, à demi étendue dans une attitude souple et abandonnée, et je ressentais à la fois une admiration et un écœurement infinis. Je voyais bien, maintenant, quelle était et quelle avait été, en ces derniers temps, la vie de Germaine et ses façons de manœuvrer.

D'abord Klebrig, connu — disait-elle — chez Madame de Balagny. Ensuite son subit engouement pour l'affreuse tante que, auparavant, elle appréhendait même de saluer. Et ce rubis?... ce beau rubis, qu'elle avait rapporté un soir, le donnant comme un cadeau de la tante!... Toujours la tante!...

Fallait-il être bête pour ne pas non plus remarquer les rages de Château-Landon, soit au concours hippique, soit au théâtre, lorsqu'il apercevait le banquier juif.

Et la sortie de l'enterrement du duc d'Aumale! Et l'après-midi du 4 mai passée, soi-disant au Bazar, en réalité Dieu sait où?... Et l'évanouissement chez les Vonancourt?... Et les paris toujours heureux, toujours!... et enfin, ce prétendu don d'un million accompagné de superbes bijoux.

Sans doute le monde qui sait me croit renseigné?... On me soupçonne d'être un individu malpropre, qui ferme les yeux sur toutes ces ignominies, parce qu'elles lui rapportent beaucoup.

Depuis quelque temps, ce Klebrig de malheur est malgré moi dans ma vie. Peu à peu, il s'est introduit dans ma maison et il était probablement dans ce train qui m'emportait. Je suis faible, malade, lâche surtout. Je ne me sens de taille à obtenir ce que je veux, ni par la persuasion, ni par la force.

Je suis désemparé, malheureux, las désespérément ! Mais pouvais-je soupçonner pareille aventure?... Pouvais-je imaginer Germaine, cette créature de rêve, avec ses yeux de lumière et sa bouche de fleur, devenant la maîtresse d'un juif ?

D'un juif !... Et si je voulais lui exprimer la stupeur que me cause cette circonstance aggravante, elle me croirait idiot, ramolli, plus vieux jeu que nature.

Je me souviens d'une phrase de *Candide* qui peint bien la situation. Cunégonde dit quelque part : « Le grand inquisiteur me représenta
« combien il était au-dessous de mon rang
« d'appartenir à un juif. »

Je crois qu'on peut représenter ça tant qu'on voudra à Germaine, elle s'en f... pas mal!...

Mardi, 26 octobre.

Je n'ai pas encore parlé à ma femme. C'est lâcheté peut-être, mais c'est aussi raison. Il me semble qu'il faudrait la prendre d'abord absolument en faute et, jusqu'ici, mes certitudes ne s'appuient sur aucune preuve formelle. Et puis, nous sommes aux Aigues pour un grand mois, et la vie en tête à tête, après une explication de cette sorte, me deviendrait impossible. Je serais embarrassé de mon personnage et il faut convenir qu'il y aurait de quoi. Nous ne pouvons pas non plus nous séparer immédiatement. Où irait Germaine?... Sa mère n'a quitté Nice que pour s'en aller en Suède avec des amis, et l'affaire Balagny n'a pas pu être régularisée, puisque mon accident m'a empêché de donner la signature qu'on réclamait.

En attendant, nous passons nos soirées en-

semble. Ma femme qui ne sait pas se suffire à elle-même, aime encore mieux être avec moi que seule dans son appartement. Elle lit des journaux vieux de trois ou quatre jours — ça lui est égal — et me raconte ensuite les nouvelles qu'ils contiennent et que je sais par cœur.

Ce soir, elle m'a horripilé en me parlant du monument de Maupassant qu'on a inauguré dimanche. Je suis sûr qu'on aura fourré quelque atrocité dans ce joli parc Monceau que j'adore. Germaine m'explique que ça doit être délicieux. C'est paraît-il une femme, — une Parisienne, disent les journaux — qui rêve, un roman de Maupassant à la main.

Les femmes en général et les Parisiennes en particulier aiment-elles tant que ça Maupassant?... Je ne le crois pas. Il les connaissait trop et les jugeait trop au seul point de vue de l'amour brutal. En tant qu'homme, il les adorait, mais en tant que romancier, il ne les gobait pas du tout. Il ne cherchait pas à leurs

faiblesses des explications sentimentales. Il ne tarabiscotait pas leurs fantaisies pour les transformer en devoirs. Il les peignait telles qu'il les voyait, et il les voyait telles qu'elles sont.

Or l'amour de la vérité n'est pas la dominante des femmes, qui, — même en art — détestent toujours les sincères. Je n'ai jamais rencontré une femme qui admirât de bonne foi le *Bel Ami* de Maupassant ou le *Peints par eux-mêmes* d'Hervieu. Les caractères féminins qui sont vraiment humains déplaisent aux femmes, et si quelques-unes affectent d'admirer quand même, c'est plutôt par snobisme, ou lorsqu'elles ont entendu louer par un de ceux qui leur donnent le ton.

Jeudi, 28 octobre.

Hersac, qui est pour quelques jours chez les Peyrolles, à deux lieues de nous, est venu ce matin déjeuner aux Aigues.

Pendant que nous prenions le café sur la terrasse, Germaine a, je ne sais à propos de quoi

parlé de ses heureux paris. Alors, je n'y ai pas tenu, et, me souvenant qu'un soir de courses, au début de ses prétendus gains, elle m'avait raconté que c'était Hersac qui lui avait conseillé de prendre *Doge*, j'ai dit :

— C'est toi, mon petit Jean, qui as donné à ma femme le goût de parier...

— Moi?...

— Mais oui... en lui faisant prendre *Doge* un beau jour... où il a précisément gagné...

— Je le voudrais bien !... — a répondu Hersac d'un air navré — ça prouverait que j'ai été aux courses au moins une fois cette année... ce qui n'est pas, hélas !... Je n'ai pas eu une seule permission le dimanche... pour une raison ou pour une autre, j'ai toujours été pris... nous avons un colonel odieux...

Je regardais Germaine, qui était allée s'accouder sur les balustres de la terrasse. La découverte de ce mensonge ne la déconcertait pas outre mesure. Sans paraître avoir entendu, elle a demandé :

— A quelle heure partez-vous, Jean ?...

— Mais, Madame, je suis à vos ordres...

A table, il avait été convenu que Germaine accompagnerait Jean, qui était venu à cheval, et ferait ainsi une visite aux Peyrolles. Elle s'est levée en disant, pour couper court à toute explication :

— Je vais m'habiller...

Quand nous avons été seuls, Hersac et moi, je lui ai demandé des nouvelles du ménage Peyrolles. Il paraît que tout est rabiboché. Ils sont à la campagne pour deux mois encore, et l'on n'aperçoit pas la moindre Lacombe I^{re} à l'horizon. Peyrolles engraisse et sa femme rayonne. C'est moi qui suis content de n'avoir pas accepté l'heure découragée qu'elle m'offrait. Je n'ai d'ailleurs pas le moindre mérite à ce refus, car je sais bien — à présent que je vois les choses avec le recul des semaines — à quoi a tenu cet accès de générosité.

Si je n'ai pas voulu il y a deux mois de Madame de Peyrolles, c'est que j'appartenais

tout entier à Germaine que je sentais m'échapper définitivement. Je n'ai pas analysé alors ce qui se passait en moi, j'étais encore inconscient. Je me croyais l'âme plus haute, et j'attribuais à une délicatesse de sentiment ce qui, au contraire, résultait d'une sensation très basse.

Après avoir parlé des Peyrolles, j'ai demandé carrément à Hersac combien mon oncle Maillane lui doit. C'est cent mille, que ce pauvre Jean compte rattraper, ignorant que mon oncle et ma tante sont séparés de biens et que, elle, a dans les veines le sang de toute une lignée de financiers. Hersac croit que le pouf total se monte à cinq cent mille francs et que c'est Bouillon qui a été le plus fortement tapé. L'oncle Maillane dit avoir trouvé une combinaison pour rembourser la totalité à la fin de l'année.

Je crains de l'entrevoir, sa combinaison !...

Samedi, 30 octobre.

Germaine est allée aujourd'hui à Arles où elle disait avoir des courses à faire. Jamais elle n'y va elle-même, elle envoie toujours un domestique. Dans tous les cas, elle est revenue sans rien rapporter. Je l'ai vue descendre de voiture. Elle n'avait pas avec elle le moindre petit paquet, mais seulement un bouquet de roses admirables.

Elle est arrivée peu après pour dîner, toute roulée dans du crêpe de Chine rosé, et si rose elle-même, si éclatante de fraîcheur, que j'ai été péniblement impressionné. Ces jours passés, quand j'étais encore très faible et sous le coup de l'éreintement du voyage, j'acceptais sans peine la séparation qui s'impose. Aujourd'hui que je renais peu à peu, que mes forces reviennent, je me sens de nouveau amoureux de Germaine, et j'éprouve à l'idée de la perdre une sensation de tristesse et d'abandon.

Tandis que je la regardais goulûment, elle m'a dit à brûle-pourpoint :

— Vous savez, Dreyfus n'est pas coupable !...

J'ai demandé, ahuri :

— Comment ça ?...

— Ah !... je n'en sais rien !... mais Monsieur Scheurer-Kestner le prouvera... c'est une abomination !...

— Mais vous rêvez, je pense ?...

— Pas du tout !... c'est une machination horrible !... il y a déjà longtemps qu'on s'en doutait... et puis on attendait des preuves... et à présent qu'on les a, alors on marche...

— Des preuves que Dreyfus est innocent ?...

Ah ! je voudrais voir ça, par exemple !...

— Eh bien, vous le verrez... il est innocent...

— Allons donc !... mais c'est fou !...

Elle m'a regardé avec son mauvais sourire pointu et, rageuse :

— Ça vous vexe que son innocence soit prouvée, parce que c'est un juif ?...

— Le conseil de guerre a condamné à l'unanimité... lui-même a avoué...

— Jamais !... jamais il n'a avoué... et quant au conseil de guerre, ça ne prouve rien...

— Mais des officiers ne condamnent pas un des leurs sans preuves...

— Avec ça que ça vous gênerait, vous, de condamner un juif sans preuves?...

— Beaucoup!... il me faudrait même plus de preuves que pour un chrétien, parce que j'aurais peur de me laisser emballer...

Sans m'écouter, Germaine a repris, têtue :

— Enfin, Monsieur Scheurer-Kestner prouvera qu'il est innocent... on a communiqué des pièces au conseil de guerre qui n'ont été montrées ni à l'avocat, ni à Dreyfus, c'est irrégulier... il est innocent... Monsieur Scheurer-Kestner a un dossier..

J'ai demandé, surpris de cet entêtement singulier :

— Par qui donc êtes-vous si bien renseignée?..

Elle a rougi :

— Mais par... par un journal... que j'ai lu dans le train, tout bonnement...

— Dans le train?... vous n'êtes pas allée en voiture?...

Elle a répondu avec un peu d'embarras :

— Non... il faisait trop chaud... je me suis seulement fait conduire à la station...

Nous sortions de table. Dans la bibliothèque le courrier, arrivé par le même train que Germaine, attendait. J'ai demandé :

— Dans quel journal avez-vous vu cette histoire?...

Elle a hésité :

— Dans *Le Figaro*...

J'ai défait la bande et j'ai vu un long article qui commence à la première page du *Figaro*, sous ce titre : *L'Affaire Dreyfus*. Cet article, qui tient plusieurs colonnes, est signé de trois X. Je l'ai parcouru et j'ai demandé à ma femme :

— Vous n'avez lu que *Le Figaro*?...

— Mais oui...

Et, toujours avec embarras :

— Quel autre journal voulez-vous que j'aie lu?...

— Je n'en sais rien!... je suis même étonné que vous ayez lu celui-là... seulement, si vous n'avez lu que *Le Figaro*, je me demande comment vous parlez de pièces montrées aux jurés, sans être communiquées à l'avocat, car il n'en est pas question dans cet article...

Elle a bafouillé :

— Mais pourtant... il me semble bien... à moins que je ne me sois trompée... et que j'aie lu par mégarde le journal d'un autre voyageur...

Elle était gênée, troublée presque, et je pensais qu'elle n'avait pas lu *Le Figaro*, mais tout simplement causé avec Klebrig. Après un silence elle a demandé :

— Qu'est-ce que c'est, au juste, que Monsieur Scheurer-Kestner?...

— C'est un des vice-présidents du Sénat...

— Que ça?...

— Comment, que ça?...

— Oui... c'est qu'on me disait que c'était un homme considérable...

— Qui est-ce qui vous disait ça?...

— Mais... je... ce n'était pas précisément à moi qu'on le disait... il y avait des gens qui causaient dans le train... on ne parle que de ça, vous pensez bien?...

Elle servait le café, penchant vers le plateau sa silhouette longue et flexible. Et je me disais, en la regardant, que j'allais décidément très bien et me sentais disposé à reprendre toutes mes habitudes.

Elle s'est mise au piano. Elle en joue bien, mais sans intelligence et surtout sans âme, et elle a un goût déplorable à mon sens. Elle m'a fait avaler pendant une heure de l'Ambroise Thomas.

J'étais prêt à pleurer d'énervement, mais je n'ai pas protesté. Je tenais avant tout à ne pas la mécontenter. Depuis un moment, je projetais d'aller ce soir chez elle. C'était un désir fou. J'avais beau penser à l'emploi pro-

bable de sa journée, je la voulais quand même.

Quand elle a refermé le piano en disant : « Il est dix heures, il faut vous coucher !... » je me suis approché d'elle et j'ai formulé ma requête. Elle a bondi.

— Comment ?... déjà ?... quand vous avez encore une garde !... mais c'est absurde !...

— Je vous en prie ?...

Elle m'a regardé de ses yeux à demi clos et humides, ces yeux que je connais si bien et qui me bouleversent si fort, et elle m'a répondu d'une voix dure qui contrastait avec la mollesse du regard :

— Comme vous voudrez...

Mardi, 2 novembre.

Je suis allé ce matin porter des chrysanthèmes à nos morts. Il s'en est peu fallu que je ne vienne, moi aussi, dormir sous les beaux cyprès du petit cimetière des Aigues. On doit y être très bien.

Quand je suis rentré, on m'a dit que Madame la comtesse ne déjeunait pas, qu'elle était allée aux Saintes-Maries.

Les Saintes-Maries ne sont qu'à trois lieues, mais jamais, depuis huit ans qu'elle passe la moitié de l'été aux Aigues, Germaine n'a eu l'idée d'aller s'y promener, sauf pour y conduire des invités.

Cette exquise petite plage ne l'amuse pas. Elle n'en comprend pas la beauté sauvage. Elle n'aime pas la longue église romane si curieuse ; les rues aux pavés inégaux ; les rudes figures des pêcheurs raccommodant les filets, assis au seuil des vieilles portes rondes. Si aujourd'hui elle est allée vraiment aux Saintes-Maries, elle n'y est pas allée seule.

Je n'aurais pas été fâché de voir par moi-même dans quelles conditions elle accomplit ce pèlerinage, mais je trouvais inutile qu'un domestique le vît en même temps que moi et je voulais éviter la voiture. Alors, après le déjeuner, j'ai dit de seller mon cheval. La garde,

informée par le cocher, a poussé des cris de piteois, prétendant que je voulais me faire mourir et j'ai cédé, pour n'avoir pas l'air d'attacher à cette sortie une importance quelconque.

Seulement, vers trois heures, j'ai expliqué à cette excellente Madame Bouton que ses bons soins étaient désormais superflus et je l'ai fait conduire au train.

Ma femme est rentrée pour dîner. Elle dit qu'elle n'avait jamais bien vu les Saintes-Maries... que c'est merveilleux, et qu'elle va y aller régulièrement prendre des bains.

Jeudi, 4 novembre.

Depuis son pétard de samedi dernier, *Le Figaro* se recueillait. Aujourd'hui, dans la note qui a remplacé les petits magnards, il s'étonne de *L'agitation sur l'affaire Dreyfus*. C'est le titre de l'article. Il dit que « les convenances internationales commandent de ne pas remuer cette

fange sans savoir à peu près ce que l'on trouvera au fond ».

Mais qui donc la remue, cette fange?...

Vendredi, 5 novembre.

J'ai reçu ce matin un mot d'Acy, qui me dit que Germaine l'a invité à venir nous voir aux Aigues et qui demande si vraiment il ne nous gênera pas en acceptant cette invitation.

En arrivant dans la salle à manger où, par hasard, ma femme était avant moi, je lui ai tendu la lettre. Elle l'a parcourue et a dit, l'air agacé :

— C'est vrai!... je l'avais invité en l'air... parce qu'il m'avait dit qu'il allait à Marseille... alors... vous comprenez... il était difficile de ne pas lui demander de s'arrêter en passant... mais il faut lui écrire que vous n'allez pas assez bien...

— Mais pas du tout!... je vais lui répondre de venir quand il voudra...

— Non... ce sera assommant !...

— Pourquoi?... Acy est loin d'être ennuyeux...

— Ça dépend des goûts !...

— Enfin, en admettant même qu'il le soit, il ne l'est pas plus aujourd'hui que quand vous l'avez invité il y a huit jours...

— Mais je ne croyais pas qu'il viendrait...

— Je vous demande pardon, vous le saviez... vous n'êtes pas sans vous être aperçue que vous l'avez affolé, et vous deviez penser qu'il ne perdrait pas cette belle occasion de vivre près de vous dans la solitude relative de la campagne...

Elle a crié, et je crois bien qu'elle était sincèrement vexée :

— Je vous assure que vous me serez très désagréable en le laissant venir !...

— J'en suis désolé, mais je n'ai aucune raison de faire une impolitesse à ce garçon qui est gentil, et ie ne la lui ferai pas...

Il est évident que Germaine a eu, pour inviter Acy, une raison qu'elle n'a plus, mais laquelle?...

Je me perds au milieu de toutes ces complications.

Samedi, 6 novembre.

La Gazette de Cologne avait annoncé qu'Émile Zola poserait sa candidature aux élections prochaines. Il déclare n'avoir pas cette intention. Il ne pourrait pas être député, parce que, — dit-il, — quand il est en présence d'une foule, ses nerfs le dominent et il perd tous ses moyens.

Aujourd'hui, c'est Monsieur Gabriel Monod, membre de l'Institut, professeur à l'École normale et à l'École des hautes études et protestant, qui écrit aux journaux une longue lettre pour affirmer sa conviction de l'innocence de Dreyfus.

Lundi, 8 novembre.

Quand je suis descendu ce matin pour déjeuner, je n'ai vu qu'un couvert et Justin m'a dit :

— Madame la comtesse est aux Saintes-Maries...

J'ai tout de suite pensé que c'était le cas de mettre à exécution le projet que j'ai depuis plusieurs jours d'aller à Arles et de savoir si Klebrig s'y est installé. Après le déjeuner, j'ai dit à Justin :

— Je vais aller faire une promenade à pied...

Il a demandé :

— Monsieur le comte ne veut pas que je l'accompagne... comme il est encore un peu faible?...

— Non... j'irai probablement jusqu'à Montmajour, où je me reposerai... ne vous inquiétez pas de moi...

J'ai filé bien vite, pendant que les domestiques étaient à table, et je suis arrivé à la halte des Jasses-d'Albaron juste pour prendre le train.

A Arles, j'ai pensé que Klebrig n'était pas descendu au *Forum*, parce que Germaine avait dû l'avertir que c'était notre hôtel. Je suis allé d'abord à l'*hôtel du Nord*. J'ai demandé :

— Le comte Klebrig est-il arrivé ?...

— Non, monsieur, nous n'avons personne de ce nom-là...

Le cocher d'un fiacre qui attendait devant l'hôtel a dit :

— Le comte Klebrig, c'est un monsieur qu'est au *Forum*...

J'étais fixé, mais, tout de même, je voulais voir. Au *Forum*, où je suis connu, je ne pouvais pas demander carrément Klebrig, à qui on eût peut-être parlé de moi. J'ai dit à la maîtresse de l'hôtel, assise dans la grande cage de verre du vestibule :

— Madame, est-ce que Monsieur d'Acy est là ?...

— Monsieur d'Acy... nous n'avons pas ça, Monsieur le Comte...

— Êtes-vous sûre ?...

— Très sûre... du reste, voilà le livre...

J'ai regardé le livre des voyageurs, et j'ai trouvé le comte Klebrig inscrit à la date du 24 octobre. C'est bien ça, il est arrivé le même jour que nous.

J'avais une heure à perdre en attendant le train. L'idée m'est venue d'aller aux Alys-camps, que je ne me lasse jamais de revoir. Le vieux gardien est habitué à mes visites. Il m'ouvre simplement la grille et ne me fait plus les honneurs de sa nécropole.

Tandis qu'il venait au-devant de moi, je regardais une rose qu'il tenait à la main, une admirable rose rouge énorme et touffue et qui semblait tombée du bouquet que, tout le temps du voyage, j'avais aperçu en face de moi dans le filet. Et, machinalement, j'ai dit, avant même de répondre au bonjour du vieux gardien :

— Vous avez une belle rose... elle n'est pas d'ici, cette rose-là ?...

Il a regardé la fleur.

— C'est une dame qui est venue tout à l'heure qui l'a perdue... je viens de la ramasser dans l'église...

J'ai demandé :

— Était-elle jolie, au moins, la dame?...

— Ah ! mais oui ! elle l'était !... mais pas aimable... le Monsieur non plus...

— Ah !... comment est-il le Monsieur?...

— Un affreux... (Il a décrit une courbe indiquant un nez), un comme on en voit plus souvent à Aix que chez nous...

— Il n'y a pas de juifs à Arles?...

— Que si, il y en a !... mais pas tant qu'à Aix, heureusement !...

J'ai demandé au vieux gardien de me donner sa rose rouge, j'ai cassé la longue queue et j'ai mis la fleur à ma boutonnière. Puis, j'ai sauté dans un fiacre et j'ai couru à la gare de la mer. Je voulais être caché dans un compartiment des troisièmes avant l'arrivée de ma femme qui, forcément, allait prendre le même train que moi.

En effet, je l'ai vue arriver peu après. Elle était seule. Sans doute elle craignait de rencontrer à la gare ou dans le train des gens de connaissance.

Dans ce diable de petit chemin de fer de la mer, il y a de longs compartiments qui ressemblent à des omnibus et sont séparés les uns des autres par des espèces de plates-formes sur lesquelles on peut se tenir. Germaine est précisément montée dans le dernier compartiment des premières, séparé seulement du mien par une de ces plates-formes. Je me suis enfoui dans un journal et, de côté, j'ai regardé. Elle était seule, un gros bouquet de roses rouges s'étalait sur la banquette en face d'elle.

A la halte elle est descendue. J'apercevais la victoria qui attendait. Germaine s'est précipitée dès l'arrêt du train, et moi je n'en suis sorti que quand il se remettait en marche. Je suis resté un instant dans la gare, et quand j'ai jugé que la voiture devait être hors de vue, je me suis mis en route.

J'avais gardé pour dîner la rose rouge à ma boutonnière. Ma femme l'a tout de suite remarquée et a demandé :

— Vous avez pris une rose de mon bouquet?...

J'ai sorti mon air le plus innocent pour répondre :

— De quel bouquet?... vous n'avez pas, je pense, rapporté de roses comme celles-ci des Saintes-Maries où il n'y a pas une fleur?...

Elle a vu qu'elle avait gaffé.

— Comme celle-ci... peut-être pas exactement... mais détrompez-vous, il y a des fleurs dans le jardin de la gare...

— Oui... trois soleils et un pied-d'alouette... je les connais!...

Pendant que je parlais, Germaine avait réfléchi. Elle a demandé à son tour :

— Mais vous-même... comment avez-vous cette rose?... il n'y en a pas de semblables dans le jardin que je sache?...

— Aussi n'est-ce pas dans le jardin que je l'ai trouvée...

— Comment?... vous êtes sorti du jardin?...

— Je suis même sorti du parc...

— Et Madame Bouton l'a permis?...

— Madame Bouton est à Paris... ou ailleurs depuis dix jours...

Ma femme a paru stupéfaite. Comme elle ne s'occupe jamais des choses de la maison et que, depuis que je quitte ma chambre, elle ne voyait jamais la garde, elle ne soupçonnait pas son départ. Elle a dit pointue :

— Vous avez fait cette exécution sans m'en parler... pour pouvoir manquer tout à votre aise aux prescriptions du médecin?...

— Ne parlons plus de ça, je suis guéri... Avez-vous pris un bon bain aux Saintes-Maries?...

— Exquis...

— A quel endroit vous déshabillez-vous?...

Elle a hésité :

— Je... j'ai trouvé une maison... un habitant qui... Et vous, avez-vous fait une bonne promenade?...

— Excellente... je suis allé à Arles...

Elle a répété :

— A Arles ?...

— Oui...

— Mais pour quoi faire ?...

— Pour me promener... j'avais une envie folle de revoir les Alyscamps...

Elle a murmuré d'une voix blanche, mais sans que son visage exprimât aucune inquiétude :

— Et... vous êtes allé aux Alyscamps ?...

— Parfaitement... c'est même là que j'ai trouvé ma rose...

Elle a encore demandé :

— Par quel train êtes-vous revenu ?...

— Mais par le seul...

Elle a continué à me regarder et j'ai continué à prendre un air si bête qu'elle a fini par penser que je ne me doutais de rien...

Mercredi, 10 novembre.

Le Figaro annonce que Monsieur Scheurer-

Kestner va saisir le garde des sceaux de l'affaire Dreyfus.

D'autre part, Monsieur Trarieux est entré aussi en danse. On croit même que c'est lui qui a fait marcher Monsieur Scheurer-Kestner. Tous font partie de ce que Drumont appelle très justement le Syndicat Dreyfus, enrégimenté et dirigé par Joseph Reinach.

Monsieur Trarieux est protestant (Encore un !) mais non pas protestant de naissance. C'est — dit la chronique — un vulgaire renégat. Autrefois catholique, il se convertit en vue d'un mariage avantageux.

Monsieur Scheurer-Kestner est le seul dont la présence dans cette sale histoire me surprenne. J'ai en Alsace des parents qui le connaissent et le croyaient sinon un aigle, du moins un brave homme.

Acy arrive demain.

Jeudi, 11 novembre.

Germaine m'a dit ce matin :

— Vous avez commandé le phaéton pour deux heures ?...

— Oui... je compte aller voir les Peyrolles... pendant que j'étais malade, ils ont écrit deux ou trois fois pour avoir de mes nouvelles... je veux que ma première visite soit pour eux...

— Vous ne comptez pas vous éterniser aux Oliviers, probablement ?...

— Non... pourquoi ?...

— Parce que vous pourriez prendre Monsieur d'Acy au train de quatre heures...

Habituellement, c'est Germaine qui va chercher les invités. Elle ne sait comment passer son temps, et ça occupe une demi-journée. J'étais étonné qu'elle n'allât pas elle-même à la gare ; étonné aussi de cette façon d'appeler Acy « Monsieur d'Acy », alors qu'elle l'a toujours appelé en parlant de lui Acy tout court. J'ai demandé :

— Est-ce que vous avez quelque chose contre Acy?...

Elle a répondu par une question :

— Qu'est-ce que vous voulez que j'aie?...

— Je ne m'en doute pas !... seulement, après l'avoir invité, vous semblez contrariée qu'il vienne...

— Je vous l'ai dit, il m'assomme !...

— Vous avez eu tort, dans ce cas, de l'inviter...

— Je le sais bien !... ce n'est pas la peine de me le répéter...

— Ne vous fâchez pas... ce serait dommage... vous êtes très jolie ce matin...

— Ce matin seulement?...

Dieu me pardonne ! elle a dit ça avec une sorte de coquetterie, presque comme elle l'eût dit à un de ses flirts. Et, l'autre soir, j'ai remarqué que... comment dire?... que mes relevailles n'avaient pas semblé non plus lui déplaire.

Est-ce parce qu'elle s'était déshabituée de

mes caresses qu'elles ont eu pour elle l'attrait de la nouveauté? Est-ce que, songeant que je jouis, comme on dit vulgairement, de mon reste, j'ai été inconsciemment plus emporté, plus amoureux encore que de coutume? Le fait est que, cette fois, elle a été telle que je ne l'avais jamais connue... et telle que j'eusse préféré l'ignorer.

Ce court moment d'abandon passé, elle est redevenue la femme insignifiante et égoïste qu'elle est toujours. Après la minute d'inquiétude causée par mon voyage à Arles et la rose des Alyscamps, elle a réfléchi que je ne sais rien, que je suis la bonne bête gobeuse et tranquille de jadis, et qu'elle aurait bien tort de se tourmenter.

Je ne lui ai jamais parlé de ces choses. Elle croit que j'ignore les visites de Klebrig à la rue Saint-Dominique, et elle a repris sa belle sérénité.

J'ai trouvé Acy au train et je lui ai fait le meilleur accueil que j'ai pu pour le dédom-

mager d'avance de celui que lui ferait ma femme.

Comme il s'informait avec empressement de « la santé de Madame de Maillane », je lui ai laissé entendre qu'elle était un peu nerveuse, que l'air de la Provence ne lui convient pas absolument, etc., etc. Il m'a écouté avec la visible confiance que sa présence allait dissiper ce malaise. Pauvre garçon !

La réception de Germaine a été plus sévère encore que je ne l'imaginai, à ce point que le bel aplomb d'Acy a fléchi quelque peu.

Ma femme, qui ce matin au déjeuner avait une gentille robe de toile rose (il y a 17 degrés de chaleur) toute jabotée de dentelles, s'était, pour recevoir son invité, introduite dans une sorte de housse noire attristante infiniment. Et elle, qui a coutume de se décolleter à dîner dès qu'il y a quelqu'un, — même un des oncles, ou Agénor, ou n'importe qui, — a gardé ce soir cette terrifiante pelure.

Nous avons passé les deux heures qui ont

suivi le dîner à causer, Acy et moi, tandis que Germaine nous jouait, — pour changer — de l'Ambroise Thomas !...

Une heure du matin.

Je sors de chez elle !... Tandis que j'écrivais, elle est entrée, vêtue seulement d'une de ces longues chemises de batiste qui lui tombent aux pieds et sont si transparentes qu'elles paraissent roses du reflet de sa peau.

Elle venait, en apparence, pour me demander je ne sais quelle indifférente chose, en réalité parce qu'elle sait bien l'effet que me produit sa vue ainsi déshabillée...

Alors quoi ???...

Vendredi, 12 novembre.

J'ai promené une partie de la journée Acy, qui me semble mélancolique et surpris.

Germaine a déjeuné avec nous et a daigné

ensuite nous servir le café. Un point, c'est tout.

Au dîner elle a reparu habillée d'une vilaine robe sombre et qui lui va mal. Elle s'est installée tout de suite au piano en sortant de table et nous a joué des airs choisis du *Châlet*, du *Domino noir* et du *Premier jour de bonheur*. Moi, je suis fait à ces joies, mais Acy était tué. Son étonnement et sa mélancolie semblent d'ailleurs s'accroître d'heure en heure.

J'ai beau être le plus aimable que je peux, le pauvre garçon se trouve — en présence de l'évidente mauvaise grâce de ma femme — dans une situation très gauche. Si j'étais lui, je recevrais certainement une dépêche qui m'appellerait à Paris ou ailleurs.

Samedi, 13 novembre.

Sous ce titre : *Un témoin dans l'affaire Dreyfus*, Charles Maurras a fait dans *La Gazette de France* d'avant-hier un très joli article sur Monsieur Gabriel Monod.

Dimanche, 14 novembre.

Les Peyrolles sont venus dîner ce soir avec Jean d'Hersac qui part demain, et Agénor qui est arrivé hier.

Germaine, pour eux, s'était faite très belle et Acy la contemplait comme le petit berger, dans les images, contemple la fée qui lui apparaîtrait.

Après le dîner Madame de Peyrolles, que je n'avais revue qu'entourée de monde depuis notre fameuse promenade au Bois, m'a dit tout bas, niaise et confiante :

— Vous savez... j'ai raconté à Paul ce que vous avez fait... et il a trouvé que vous aviez été très gentil...

Tel que je connais « Paul », il a dû trouver plutôt que j'avais été très serin!... Elle avait bien besoin aussi d'aller lui raconter ça! Le diable soit des femmes bêtes!...

Il faut avaler la visite annuelle d'Agénor.

Nous l'aurons quand il débarrassera de lui les Peyrolles, c'est-à-dire la semaine prochaine.

Lundi, 15 novembre.

Le Figaro d'hier a publié un grand article intitulé *Le Dossier de M. Scheurer-Kestner* et tendant à innocenter Dreyfus et à inculper à sa place un autre officier. Cet article, louche, fuyant, cauteleux, vague avec des airs de précision est signé *Vidi*. Il doit être soit de M. Joseph Reinach, soit de l'un des deux panamistes dont, grâce à la menaçante succession de son beau-père, il dispose dans la place.

C'est égal, il ne fait pas bon toucher aux juifs ! Quand il s'est agi de Châtelain ou de n'importe quel autre traître chrétien, ça n'a pas fait tant d'histoires. Qui donc nous débarrassera de cette lèpre juive?...

Ce pauvre Acy fait peine à voir ! Je sens qu'il meurt d'envie de me consulter pour con-

naître la cause de sa disgrâce, et je serais aujourd'hui bien en peine de le renseigner. Hier, je croyais que Germaine lui en voulait d'être un obstacle à ses fugues accoutumées; mais quand ce matin, au moment du déjeuner, j'ai demandé si Madame la Comtesse n'avait pas entendu la cloche, Justin a répondu, sans autre explication, que Madame la Comtesse était sortie et ne déjeunerait pas.

Elle est rentrée à six heures.

A dîner, j'ai aperçu, au nœud de sa ceinture, une merveilleuse agrafe faite d'étranges pierres vertes d'une adorable nuance glauque. Acy l'a remarquée aussi et a dit :

— Vous avez un ravissant bijou de Lalique...

Germaine a rougi, puis, clignant de l'œil comme si elle n'avait pas entendu :

— De quoi?...

— De Lalique...

Elle a demandé de son air le plus candide :

— Qu'est-ce que c'est que ça?...

— Lalique?... Eh bien, c'est le bijoutier qui

a fait cette agrafe... il n'y a que lui qui cisèle comme ça... et qui trouve des ors pâles ou verdâtres tels que ceux-là...

Comme elle n'a pas le moindre sens artistique et croit que les autres parlent au hasard comme elle, elle s'est entêtée :

— Mais vous rêvez !... c'est un vieux bijou arlésien... je l'ai acheté à Arles aujourd'hui... et pas cher...

— Je ne dis pas que vous ne l'avez pas acheté à Arles, mais je vous garantis qu'il n'est pas vieux, qu'il n'est pas arlésien, et qu'il est de Lalique...

Ma femme a haussé les épaules sans répondre, mais, s'il n'est pas aveugle, Acy a dû être surpris du coup d'œil haineux qu'elle lui a lancé.

Mercredi, 17 novembre.

Charles Maurras donne aujourd'hui dans *La Gazette* la généalogie des Monod, — qui sont des

Suisses dont quelques-uns naturalisés — et il termine en disant :

« M. Gabriel Monod a demandé ces jours
« derniers la revision du procès Dreyfus. Voici,
« selon mon goût, une revision plus pressante :
« c'est celle de l'article 22 de la loi des 9-15 dé-
« cembre 1790 à laquelle M. Monod doit de
« pouvoir se mêler d'un air si arrogant des
« affaires de la France. »

Le Figaro d'hier publie sous ce titre : *Un coup de théâtre* :

1° Une lettre de Mathieu Dreyfus, — le frère du vrai — qui accuse le comte Esterhazy, commandant d'infanterie, d'être l'auteur du bordereau écrit par Dreyfus et principale cause de sa condamnation.

2° Une lettre de Monsieur Scheurer à un de ses collègues du Sénat... (?) dans laquelle il affirme avoir soumis il y a quinze jours au gouvernement des pièces démontrant l'innocence de Dreyfus.

Germaine savait certainement que ces « coups de théâtre » allaient se produire, car, depuis

deux jours elle se jette sur *Le Figaro* dès qu'il arrive avec une avidité inaccoutumée.

Les dernières *Libre Parole* ne sont pas arrivées régulièrement. Aujourd'hui, j'en reçois plusieurs ensemble. Celle du 15 donne un récit contradictoire à celui du *Figaro*, et qui — soit dit sans parti pris — semble plus vraisemblable.

Depuis deux ans, d'ailleurs, il est visible que les juifs travaillent à innocenter Dreyfus.

Germaine et Acy parlent tout le temps de cette affaire et dans des termes qui m'énervent. Elle est franchement Dreyfusarde. Elle s'anime, crie, se débat. Lui répond par monosyllabes ennuyés, posant pour l'indifférence et trouvant du pour et du contre de chaque côté, du contre surtout, vu sa nature peu bienveillante.

Agénor a rencontré Germaine et lui a annoncé son arrivée pour après-demain.

Jeudi, 18 novembre.

D'Alsace à la Chambre, et Le Provost de Launay au Sénat ont parlé de l'affaire Dreyfus. Le ministre de la guerre a répondu qu'il allait mettre l'auteur de la dénonciation en demeure de produire ses justifications.

A Le Provost de Launay, qui demandait au Sénat de mettre à l'ordre du jour de la prochaine séance le projet de loi sur l'espionnage et qui motivait sa proposition, Monsieur Trarieux a répondu en demandant le renvoi de la discussion du projet de loi.

Le Provost de Launay a protesté, disant qu'un ajournement ferait croire que la Chambre haute reculait devant les responsabilités.

Elle s'en fiche pas mal, la Chambre haute ! Et elle l'a prouvé en étant ouvertement pour Trarieux contre Le Provost de Launay.

Agénor, qui ne devait venir que demain, nous est arrivé ce soir.

Il dit que ça n'était plus tenable chez les Peyrolles, qu'à propos de l'affaire Dreyfus Peyrolles s'emballe violemment, qu'il est insupportable, etc., etc.

Je suppose que Peyrolles — qui est un protestant convaincu en même temps que le plus brave homme du monde — est écœuré de l'attitude louche de certains protestants de marque et veut pour sa part réagir.

Quant à Agénor, comme il vit principalement de subsides juifs, il croit devoir prendre parti pour Israël, personnifié dans ce cas par Dreyfus. Ici, je crois qu'il gaffe. Ou je me trompe fort, ou les juifs lâcheront totalement leur coreligionnaire en détresse. Je ne parle que des grands juifs, bien entendu, et non de ceux qui, n'ayant pas encore leur situation faite, combattent ostensiblement la France que plus tard, arrivés, ils dévaliseront en se donnant des airs de la protéger. Je parie bien que si, comme c'est à craindre, cette sale affaire se prolonge, Agénor changera d'avis. Quand il aura taillé une petite bavette

avec quelqu'un de ses juifs nourriciers, sa façon de voir se modifiera du tout au tout. En attendant, il est odieux !

Lundi, 22 novembre.

Germaine nous a encore brûlé la politesse aujourd'hui, et Acy m'a timidement annoncé qu'il partait demain, tandis qu'Agénor le regardait avec ce ricanement qui m'exaspère.

Ma femme est rentrée par le dernier train. A dîner, Agénor lui a demandé d'un air narquois si elle avait passé une bonne journée. J'avais une envie bleue de le gifler.

Il faisait ce soir un véritable temps d'été. Germaine s'est promenée sur la terrasse. Au bout d'un instant, Acy est allé la rejoindre, et j'ai vu Agénor les suivre de l'œil avec son éternel ricanement.

Ça n'avait pas biché à table entre lui et sa cousine. Ils s'étaient aigrement attrapés à plusieurs reprises. Lui, semblant la menacer et elle le braver, mais il m'avait paru que c'était lui toujours qui la provoquait.

Quand nous avons été seuls en face l'un de l'autre dans la bibliothèque, Agénor m'a dit, de cette voix blanche qui siffle entre ses lèvres minces et exsangues :

— Pas commode, ce soir, la belle cousine!...

Comme je ne répondais pas, il a repris :

— Avez-vous vu comme elle me rabroue?...

J'ai répondu, mentant à pleine bouche :

— Non... je n'ai pas remarqué...

— Vous m'étonnez!... c'est assez remarquable pourtant!...

Je ne disais toujours rien. Alors il s'est monté tout à coup et, la voix rauque, le regard mauvais :

— Il faut qu'elle ait un rude aplomb... après ce que je sais... ce que tout le monde sait, d'ailleurs!... Et vous trouvez bien qu'elle me parle comme ça, vous?...

— Je ne trouve ça ni bien ni mal... ça ne me regarde pas... je ne suis pas la bonne de Germaine... elle a trente-quatre ans... elle est d'âge à se conduire...

Il a murmuré entre ses dents :

— A se mal conduire...

— Vous dites?...

— Rien... rien d'intéressant... C'est égal!... c'est une drôle de maison... et j'en ai assez, à la fin!...

J'ai pris la balle au bond :

— Eh bien, mais, si vous en avez assez... il y a une chose très simple...

— M'en aller, n'est-ce pas?...

— Précisément!...

Il a dressé devant moi sa longue silhouette mince et sa petite tête fine, au crâne un peu aplati :

— C'est bien... je m'en irai... mais pas sans que vous sachiez ce qui est...

— Est-ce bien nécessaire?...

— Vous allez en juger... tout à l'heure, quand je vous ai dit que Germaine avait vraiment de l'audace de le prendre de si haut « après ce que tout le monde savait », vous ne m'avez pas demandé quoi... vous n'êtes vraiment pas curieux!... Eh bien, que vous le vouliez ou non, vous allez le savoir...

Je me suis levé aussi, je sentais venir la chose brutale, irréparable, j'ai dit :

— Je vous défends de parler de votre cousine..

Il s'est mis à rire.

— C'est beau de se poser en galant chevalier pour défendre sa femme... mais lorsque cette femme est la... disons l'amie de Klebrig, c'est peut-être un peu excessif... surtout pour qui, comme vous, n'aime pas les juifs, et quand tout Paris connaît l'aventure... et les bijoux...

J'ai dit, d'une voix qui s'étranglait :

— Allez-vous-en!...

Et j'ai ébauché instinctivement un mouvement qui a fait reculer Agénor. Mais il s'est vite rendu compte que je ne pouvais rien et il me l'a dit avec une netteté brutale et goujate :

— Vous n'allez pas me battre, n'est-ce pas?... d'abord parce que vous savez que, dans l'état où vous êtes, c'est moi qui vous flanquerais une pile au lieu de la recevoir, ensuite parce que je vous défie d'expliquer devant Acy et vos domestiques tout acte de violence...

Et, louchant vers la terrasse, où se devinaient les ombres de Germaine et d'Acy, il a conclu :

— Je vous défie même d'élever la voix pour m'imposer silence...

A ce moment, ma colère était si forte que, malgré ma faiblesse de convalescent, j'allais me lancer sur Agénor et le jeter dehors au risque de n'importe quel scandale, lorsqu'un désir vilain de tout savoir m'a fait l'écouter parler. Il avait repris, tranquillement insolent :

— Avant Klebrig, il y avait Château-Landon... oui... tout le monde le savait, — excepté vous, bien entendu... — et ç'a été un gros chagrin de le lâcher... mais Klebrig l'a exigé formellement... il redoutait la comparaison... Je ne pense pas qu'il ait la prétention à son âge, tourné comme il l'est et en papier mâché, de suffire à... amuser une femme comme Germaine, mais enfin il n'a pas voulu supporter celui-là... nul n'a douté que celui-là n'eût été remplacé par un autre ami... valide... mais ça

s'est passé discrètement... on n'a pas de tuyaux formels...

Il me regardait, ne se doutant guère que j'en avais, moi, des tuyaux formels. Ces abominables racontars ne m'apprenaient rien quant au fond même de l'histoire, mais ils me faisaient comprendre enfin le rôle que j'y avais joué. Ils m'expliquaient la froideur et l'ennui de ma femme au temps du règne de Château-Landon, et son retour à moi à l'avènement de Klebrig. J'étais « l'ami valide » dont la présence naturelle et obligatoire ne pouvait pas porter ombrage au banquier juif. Je pensais toutes ces choses, tandis qu'Agénor continuait :

— Moi... je crois bien que c'est Acy... ou plutôt que ç'a été lui, car il m'a tout l'air d'avoir cessé de plaire aujourd'hui...

En l'écoutant, je me disais qu'Acy n'avait jamais plu, — du moins tout à fait, — mais que Germaine était un monstre de prévoyance. Elle avait choisi Acy pour faire l'intérim, ne comptant pas que je serais aussi vite rétabli.

D'où son ennui de l'arrivée d'un invité désormais sans emploi, et le désappointement du pauvre garçon à qui elle avait dû faire entrevoir un tout autre accueil.

Agénor parlait toujours :

— Ce qui a été très drôle, — drôle pour la galerie, s'entend, — c'est votre duel avec Château-Landon... Sauf les dîneurs d'Armenonville, personne ne savait pourquoi vous vous battiez... alors ça avait l'air d'être parce que vous lui en vouliez de n'être plus le... l'ami de votre femme...

Comme enfin il se taisait, j'ai demandé :

— Vous avez fini?...

— Mais dame!...

— Eh bien, voulez-vous me dire pourquoi depuis un quart d'heure vous me racontez toutes ces infamies?... pourquoi vous prenez plaisir à m'insulter et à salir votre cousine?...

— Oh!... infamies!... insulter!... salir!... voilà de bien gros mots pour expliquer des choses très simples en soi...

— Enfin voulez-vous me dire pourquoi vous m'avez débité ces choses très simples?... je ne me montre pas bien exigeant en ne demandant que ça... pour l'instant...

— Prétendez-vous insinuer que plus tard vous demanderez autre chose?... je ne me battrai pas avec vous, vous pensez bien?...

— Parce que?...

— Parce que d'abord vous sortez d'en prendre et que ça me rendrait odieux... ensuite parce que si vous ne tiriez pas assez bien pour Château-Landon, vous tirez beaucoup trop bien pour moi... et enfin, parce que je ne me bats que lorsque j'y trouve un avantage quelconque... ce qui ne serait pas le cas... Et maintenant je vais vous dire pourquoi je vous ai parlé de la sorte...

— Ah!...

— Je vous dirai, mon cher cousin, que Germaine m'a toujours traité avec une désinvolture et vous avec un dédain qui m'ont exaspéré... vous m'avez écrasé de votre honnêteté, alors

que votre femme m'écrasait de son indifférence... j'étais le monsieur qui vit de l'argent des autres, de tripotages véreux, etc., etc. Je sais comment vous traitez les gens qui vivent comme moi... Eh bien, moi, je suis excusable, parce que je n'ai pas le sou, et que je me procure comme je peux tout ce que vous avez, vous, à n'en savoir que faire... Seulement vous avez tort de le prendre de si haut, parce que, en somme, votre femme vit comme une fille, et vous, conscient ou inconscient, comme un... C'est bon, ne vous agitez pas, je ne dirai pas le mot... et je m'en irai demain...

— Je le pense !...

— Il fallait que nous eussions cette explication... ça n'est pas très... « gens du monde », mais c'était nécessaire... Ah ! voilà mon aimable cousine qui se décide à rentrer !...

Germaine, suivie d'Acy, rentrait en effet. En nous voyant debout en face l'un de l'autre, et embarrassés, (moi du moins), elle parut surprise et méfiante ; mais cette impression n'a pas duré.

Elle s'est mise au piano, et Acy est allé s'asseoir auprès d'elle écoutant, l'air extasié, *Les Diamants de la Couronne* et, pour finir, des chansons de Xanrof qu'elle dit horriblement mal.

C'est bizarre ! À cette femme xx^e siècle en bien des points, il manque absolument l'intelligence et le goût moderne. Elle ne comprend que le lieu commun et le vieux flonflon.

Mercredi, 23 novembre.

C'est moi qui ai conduit Acy et Agénor au train.

Agénor a donné pour prétexte de son départ le désir de voyager avec Acy plutôt que seul. A la gare j'ai évité de lui serrer la main, et lui a encore trouvé moyen de m'être désagréable.

Comme Germaine avait dit ce matin qu'elle irait aux Saintes-Maries et qu'Acy a naturellement gobé l'histoire des bains, il a dit, en s'a-

britant sous le platane du jardin de la gare :

— Quel soleil!... c'est admirable!... c'est bien heureux que madame de Maillane continue à avoir ce beau temps pour ses bains...

Agénor a murmuré en ricanant :

— Oh!... les bains de Germaine peuvent se prendre par tous les temps!...

Là encore j'ai été perplexe?... Fallait-il le gifler sous le nez d'Acy et du chef de gare ahuri?... Fallait-il avaler cela avec le reste pour éviter un scandale? Je me suis efforcé d'avoir de la tenue. Et ça n'aura servi à rien. Je suis bien sûr qu'avant d'être à Arles, Agénor avait raconté tout ou partie de ce qu'il m'a dit hier.

Quoi que je fasse, je ne peux rien empêcher!...

Jeudi, 24 novembre.

Tantôt, en me promenant, j'ai rencontré un gentil garçon que j'ai connu tout petit et que j'aime bien. Il s'appelle Jean Brion, c'est le fils d'un ancien employé de la gare d'Aix, retiré

dans un village auprès des Aigues. Il a fait au lycée de Lyon, où il avait obtenu une bourse, de très bonnes études, mais il s'est refusé obstinément à se présenter à l'École normale. Après trois ans de service aux chasseurs, à Valence, il est entré comme placier dans une maison de vins du Rhône. Il travaille dur et donne beaucoup de petites douceurs à ses parents, chez qui il est en ce moment. C'est lui qui est, après moi, l'homme le plus populaire du pays. Il parle bien, avec facilité, élégance et presque sans accent.

Je ne le voyais pas, il m'a appelé :

— Monsieur de Maillane, je voudrais bien savoir comment vous allez?...

J'étais content de voir sa bonne frimousse fine et aimable, la première figure amie que je voyais depuis bien des jours. Et longtemps nous avons causé. Il constate avec joie le mouvement en avant du pays. Il m'a dit :

— Il faudra changer votre note... vous ne pourrez plus passer comme bonapartiste...

J'ai répondu en riant :

— Eh bien, je ne passerai pas, et c'est vous qui me remplacerez...

Sa physionomie si vivante s'est attristée.

— Ça ne se peut pas, malheureusement!...

— Pourquoi?...

— Pas de galette!...

— Eh bien, et les comités?...

— Ils ne me patronneraient pas!... j'ai mes idées à moi... nous ne pourrions pas nous entendre... et puis, faire payer mon élection à un comité, je n'aimerais pas bien ça!... je veux être indépendant ou pas du tout... oh! non!... si vous n'êtes pas réélu, c'est Cornu qui passera...

Je me suis récrié :

— Cornu?... l'opportunard!... jamais de la vie?...

— Ça sera pourtant comme ça... à moins que vous ne changiez d'étiquette, ou qu'on ne trouve un socialiste à présenter...

— On en trouvera un... soyez tranquille...

— Oui ! je sais bien... mais je veux dire un qui ait des chances... Et à propos?... qu'est-ce que vous dites de l'affaire Dreyfus?..

— Je dis que c'est ignoble...

— Voyez-vous ces cochons de youtres?...

— Eux, je ne les admire pas, évidemment... mais je les comprends... tandis que les Français qui se mêlent à cette agitation abominable, qui cherchent à troubler la tranquillité d'un pays qui n'est déjà pas trop confiant...

— Oh!... ceux-là, ce sont des...

Il a dit quoi.

Vendredi, 25 novembre.

Il faut enfin que je retourne à la Chambre, et nous partons demain. Je l'ai proposé ce matin à Germaine, qui a accepté. Elle paraît d'une humeur charmante et ne se doute pas de ce qui l'attend en arrivant à Paris...

Samedi, 26 novembre.

Je suis arrivé souffrant. Les secousses du chemin de fer m'ont fait mal. Décidément je ne suis pas remis.

Jusqu'à Lyon nous avons été seuls. J'avais emporté le courrier arrivé ce matin au moment de notre départ. A peine installée dans le train Germaine s'est précipitée sur *Le Figaro*, a défait la bande et s'est écriée d'un accent de triomphe :

— Ah!... voilà l'article de Zola!...

J'ai demandé :

— Quel article de Zola?...

Elle a répondu, tout en lisant avec avidité :

— Sur l'affaire Dreyfus... ça s'appelle *Monsieur Scheurer-Kestner*... C'est très bien!... c'est charmant!...

— Je suis ravi de vous entendre parler de la sorte... car vous déclariez autrefois que Zola n'avait aucun talent...

— Moi?...

— Vous-même!... Vous disiez : « Fi l'horreur!... » lorsque je vous affirmais qu'il avait fait de très belles choses, et vous me regardiez avec dégoût quand je souhaitais le voir élire à l'Académie... puisqu'il avait la singulière idée de s'y présenter.....

— Je ne me souviens pas de ça... c'est d'ailleurs sans importance...

— Oh! absolument!... Alors, il est très bien, cet article?...

— Très bien... il parle, à plusieurs reprises, de la vie de cristal de monsieur Scheurer-Kestner... c'est exquis... voulez-vous le lire?...

J'ai lu l'article : un panégyrique de Scheurer-Kestner à la vie de cristal, qui démontrera l'innocence du condamné et la culpabilité de celui qu'on destine à le remplacer. Et, en terminant, cette déclaration : « *La vérité est en marche, rien ne l'arrêtera plus.* »

Germaine m'a demandé, quand elle a vu que j'avais fini de lire :

— Eh bien?... qu'est-ce que vous en dites?...

— Je dis que c'est très habilement fait...

— Vous n'êtes pas convaincu?...

— Si... très convaincu... mais pas comme il faudrait...

— Vous ne croyez pas Zola?...

— Pourquoi le croirais-je?... d'autant qu'il a la protestation facile et abondante... Dernièrement il protestait pour ses cornichons qu'un douanier maladroit avait osé déballer... aujourd'hui il proteste pour Dreyfus...

— Alors c'est fini... vous ne gobez plus Zola, parce qu'il est votre adversaire?...

— Je vous demande pardon!... je le gobe infiniment en tant que romancier et je lui trouve un immense talent... Mais en tant qu'homme, je me le figure volontiers un sot éperduement vaniteux... mais c'est sans intérêt...

— Vous ne vous intéressez donc à rien, vous?...

— Si... je m'intéresse à ceci que je vais vous dire... Tout à l'heure, en ouvrant *Le Figaro*,

sur lequel vous vous étiez jetée avec une précipitation inaccoutumée, vous avez crié : « Ah!... voilà l'article de Zola!... » Vous l'attendiez donc, cet article?...

— Mais... mais non... pourquoi?...

— Parce que, sans ça, vous auriez dit : « Voilà *un* article de Zola!... » et non pas « Voilà *l'*article, etc.... » Saisissez-vous la nuance?...

Elle a paru embarrassée :

— Parfaitement... mais c'est tout bonnement la langue qui m'a fourché...

— Elle vous a fourché souvent au sujet de cette affaire... sur laquelle vous me paraissez documentée presque aussi bien que Monsieur Scheurer-Kestner lui-même...

Elle a haussé les épaules et ne m'a plus dit un mot. Nous sommes restés seuls jusqu'à Lyon. Là, comme elle regardait par la portière, elle a dit tout à coup :

... — Tiens!... voilà Monsieur d'Affreville qui court sur le quai!...

Affreville en bourgeois courait effectivement le long du train, cherchant une place. J'ai dit :

— Tiens oui... c'est lui!...

Et Germaine, voyant que je ne bougeais pas, a proposé :

— Si vous l'appeliez?...

Elle aime surtout et avant tout à sentir près d'elle une admiration. Elle se plaît à voir, tout le temps, le papillon se brûler à la bougie, et elle sait que tout homme qui l'approche devient ou un flirt ou même un amoureux.

Docile, je me suis penché et j'ai hélé Affreville qui est venu bien vite prendre la place qu'on lui offrait. Il a baisé la main de ma femme, et s'est ensuite tourné vers moi :

— Comment ça va, vous?... vous n'avez pas encore bonne mine!...

Il ne m'a pas laissé le temps de répondre, et il a repris, en indiquant *Le Figaro* étalé à côté de moi sur la banquette :

— Qu'est-ce que vous pensez de tout ça?...

— Je pense que les juifs sont terriblement

forts, que je les hais de toute mon âme et que je crains bien que nous ne soyons trop maladroits et surtout trop pauvres pour en avoir jamais raison...

— Que si !... nous en viendrons à bout !...

— Je viens de voir que le général de Pellieux a fait perquisitionner chez le colonel Picquart et on l'attrape déjà de ce fait...

— Qui ça ?... les journaux dreyfusards !... ça ne signifie rien !... d'ailleurs, elle est bien inutile sa perquisition !... Picquart est trop malin pour avoir laissé trace de ses tripotages...

— Vous le connaissez ?...

— Je l'ai vu aux manœuvres de 95... ou 96... je ne sais plus trop !...

— Quel homme est-ce ?...

— Un joli garçon... ou plutôt une jolie fille fanée... blond, pâlot, avec des bandeaux à la Capoul, des yeux toujours à demi clos, des regards langoureux, des gestes câlins comme toute sa personne...

— Intelligent ?...

— Très!... oh! on aura affaire à forte partie... il a l'esprit fuyant et délié des juifs...

— Comment?... il est juif aussi, celui-là?...

— De religion, je ne crois pas... mais peu importe... il a sûrement du sang israélite avoué ou pas... C'est lui qui a potassé dans tous les dossiers avec une espèce d'individu louche, un prétendu avocat...

— Leblois?...

— Oui..., tout le monde le savait et en parlait dans les bureaux... si bien qu'il fallut envoyer Picquart se faire pendre ailleurs...

— Et c'est au contraire lui qui va faire pendre quelqu'un?...

— On ne sait pas!... pourtant l'affaire est bien préparée... Ah!... il n'y a pas à dire, c'est « de la belle ouvrage »... les juifs grouillent là-dedans comme des asticots... et, tenez, un des grands meneurs de la campagne, c'est cet horrible Klebrig, avec lequel vous êtes en relations, je crois?...

J'ai répondu :

— C'est ma femme qui est en relations avec lui... ce n'est pas moi.. ne confondons pas...

Germaine, qui coupait attentivement un livre, a dit, et son aplomb m'a stupéfié :

— Oh!... je suis en relations avec lui si on veut!... je l'ai rencontré quelquefois chez ma tante Balagny, comme j'y ai rencontré bien d'autres gens...

Affreville s'est mis à rire :

— Eh bien tant mieux pour lui que vous ne le connaissiez pas plus... je veux dire pas mieux... c'est un ignoble mufle...

Ma femme a rougi. Je pensais qu'elle allait vaguement défendre cet individu qui la gave de bijoux et d'argent. Mais elle n'a pas pipé. Elle a écouté, silencieuse et hostile, Affreville qui nous mettait au courant des racontars divers.

Il paraît, d'après ces racontars, que plusieurs grands juifs, — dont Klebrig, — ont donné, pour amener cette agitation et donnent aujourd'hui, pour l'entretenir, des sommes considérables.

Germaine a laissé parler Affreville sans l'in-

terrompre, l'air indifférent et lassé. Puis, tout à coup, elle a dit, la voix dure, le regard fuyant :

— Est-ce que vous allez nous raconter longtemps ces potins-là?...

Il a bafouillé, surpris et de la physionomie qu'elle avait prise et du ton sur lequel elle lui parlait :

— Mais je ne savais pas vous froisser...

Elle l'a coupé avec brusquerie :

— Vous ne me froissez pas, seulement je n'aime pas beaucoup les histoires de brigands!...

Puis elle s'est renfoncée dans son coin et, jusqu'à Paris, elle est restée sans parler.

Quand nous sommes arrivés rue Saint-Dominique, le concierge m'a dit que mon oncle Maillane était venu deux fois hier et avant-hier me croyant de retour, et avait paru très contrarié de ne pas me voir. Il doit revenir demain.

J'ai trouvé dans le courrier qui m'attendait une lettre de mon homme d'affaires. Les valeurs

américaines ont encore dégringolé et j'en ai beaucoup ! Mon revenu se trouve de ce côté, très diminué.

De plus, je perds 200,000 francs sur une ferme estimée 400,000 et qu'il m'a fallu vendre parce que, depuis sept ans, le fermier ne me payait plus et qu'avec un autre c'eût été kif kif... étant donnée ma façon de procéder.

Nous avons, cette année, dépensé un tiers de plus que je n'ai touché.

Dimanche, 27 novembre.

Ce matin, à dix heures, l'oncle Maillane est arrivé l'air penaud, embarrassé. Tout de suite j'ai compris ce qu'il voulait et je lui ai évité, voyant son émoi, un aveu qui coûtait beaucoup à son amour-propre. Il a été très surpris de voir que j'étais au courant de ses bêtises et il s'est écrié :

— Comme tout se sait !...

J'ai demandé :

— Qu'est-ce que vous allez faire ?...

— Eh bien, voilà le hic!... ta tante, comme tu penses, ne veut pas entendre parler de payer... du moins à présent... d'autre part, Bouillon qui m'a prêté la grosse somme, a besoin d'argent pour son élection qui, dit-il, lui coûtera plus cher que les autres fois, et il me demande de le rembourser le plus vite possible...

— Et alors ?...

— Alors, mon petit, j'ai compté sur toi...

— Sur moi ?... mais combien devez-vous ?...

— Cinq cent soixante mille...

— Phuu!...

— Oui... c'est un gros chiffre... mais tu dois pouvoir me prêter ça... tu es absolument libre de gérer comme bon te semble ta fortune...

— « Gérer » me plaît !...

— Enfin, je veux dire que tu n'as à rendre compte à personne de l'emploi de ton argent... Prête-moi ça, mon petit ?... je t'en payerai exactement l'intérêt... je tâcherai...

Je me suis mis à rire. Ce « je tâcherai », c'est l'oncle Maillane tout entier. Je lui ai expliqué que mon revenu diminue énormément et que je ne peux pas risquer un placement aussi hasardeux. Et je n'ai pas pu m'empêcher de lui dire que les jeux de Bourse me font horreur, surtout quand ceux qui jouent n'ont aucun besoin d'augmenter des revenus considérables. Il a protesté.

— Considérables!... c'est ta tante, qui a des revenus considérables... ça n'est pas moi!... et elle ne me donne pas un sou... c'est à la lettre!... je n'ai pas un sou pour mes menus plaisirs...

— Dame!... comme ma tante les connaît, vos menus plaisirs, je comprends qu'elle se refuse à...

— Ah! bien!... si tu crois qu'elle est jalouse!...

— Sans être jalouse, ça n'est pas beaucoup son rôle de vous aider à la tromper tapageusement avec les petites filles du corps de ballet ou les petits mannequins des couturiers...

— Oh!... tapageusement!...

— Parfaitement... d'abord vous y tenez, au tapage... vous aimez à vous faire honneur de vos conquêtes...

— Enfin... tu n'as pas à me faire de la morale!...

— Évidemment non!... aussi ne me permettrais-je pas de vous parler de vos frasques si vous ne veniez pas me demander cinq cent soixante mille francs pour les payer...

— Je me suis adressé à toi parce que tu es la seule personne les ayant, à qui je puisse les demander...

— Je suis touché de cette confiance, mon cher oncle, mais je ne peux pas payer une pareille somme pour vous...

— Nous portons cependant le même nom... et s'il m'arrive quelque fâcheuse histoire, tu en recevras le contre-coup...

J'ai persisté dans mon refus, et en parlant, il m'a dit d'un air qui — est-ce une idée?

— m'a semblé narquois :

— Je ne te demande pas de nouvelles de ta

femme... je sais par la rumeur mondaine qu'elle est en beauté plus que jamais... plus en forme, comme on dit...

Moi, je ne suis pas en forme. Je souffre terriblement, et je ne serais pas surpris de retomber malade tout à fait...

Mercredi, 1^{er} décembre.

Je suis allé voir mon camarade Jouffray. Je veux qu'il m'indique la marche à suivre pour faire le moins possible de scandale et de bruit. Je ne l'ai pas trouvé. Il est à plaider à Lille et ne revient que demain.

Je continue à souffrir et je voudrais bien liquider cette affaire au plus vite.

Zola fait sous ce titre : *Le Syndicat*, un nouvel article dans *Le Figaro*. Il injurie la « presse
« immonde qu'il ne peut lire sans que son
« cœur se brise d'indignation. » Et il termine en disant : « De ce syndicat, ah ! oui, j'en suis,

« et j'espère bien que tous les braves gens de France vont en être. »

Il me semble au contraire que la levée de boucliers Dreyfus, Trarieux, Reinach and C^o, va être pour les gens « de France » une occasion de se compter.

Les Dreyfus, eux, ont le droit de chercher à réhabiliter un des leurs. Les juifs sont très excusables de prendre parti — même en employant de sales armes — contre une race ennemie. Les étrangers sont dans leur rôle en nous tombant dessus. Mais, il ne peut y avoir de dreyfusards parmi les Français propres.

Monsieur Zola et Monsieur Scheurer-Kestner ne sont guère que des instruments aux mains des Reinach, des Leblois et autres Trarieux, qui ont su prendre l'un par la vanité et l'autre par la conscience. A Zola, ils auront expliqué que, nouveau Voltaire, il allait innocenter ce nouveau Calas. A Monsieur Scheurer-Kestner ils auront représenté qu'il devait évangéliser et vaincre l'erreur.

Bouillon que j'ai vu tantôt, et qui — tout qu'il prince est — représente exactement l'esprit de la bourgeoisie française, ne saisit pas du tout cette nuance. On le tuerait plutôt que de lui faire admettre que Zola n'a pas été payé son poids en billets de banque pour entreprendre cette campagne. Et quand il m'a vu hausser les épaules et rire en l'entendant me dire ce conte de la Mère l'Oie, il s'en est peu fallu qu'il ne me prît moi aussi, pour un dreyfusard.

Il est navré, ce pauvre Bouillon, et de ses affaires politiques qui ne vont pas, et de la grosse somme prêtée à mon oncle Maillane. Il commence à entrevoir que Burdeau était sa seule raison de compter à Pont-sur-Rhône et qu'il va lui falloir dépenser, pour se faire élire cette fois, trois fois autant d'argent que jadis. Et, ce qui l'agite le plus, c'est qu'il croit remarquer un mouvement de réaction dans sa circonscription et qu'il se figure qu'il aurait peut-être plus de chance de passer en se présentant carrément comme conservateur. Une sorte de

pudeur l'empêche seule de reprendre son ancienne étiquette.

Au fond, cela m'enchante ! Outre que Bouillon est à la Chambre un fâcheux spécimen des vieilles races et un type complet de dégénéré sans éclat, il a fait, en se ralliant, une cochonnerie que je ne suis pas fâché de lui voir payer aujourd'hui. Tout cela, je n'ai pas pu m'empêcher de le lui dire. Il m'a répondu que j'étais toujours aussi intransigeant et aussi grinchu et qu'avec le système que je préconise, on n'arrive à rien, qu'on n'obtient quoi que ce soit.

Certes, je ne me pose pas en bienfaiteur de mon pays, et mes concitoyens auraient tort de m'élever une statue, mais tout indépendant que je sois, j'ai obtenu plus de choses et rendu plus de services que Bouillon qui n'a jamais voté autrement qu'avec le gouvernement et qui se met la colonne en spirale non seulement devant les ministres régnants, mais devant les larves et les têtards ministrables.

Pour la première fois ce matin, un journal a

désigné Klebrig comme étant un des membres les plus généreux et les plus actifs du Syndicat. Germaine était rayonnante.

J'ai tant souffert aujourd'hui que je n'ai pas pu aller voir Jouffray. Et quand, ce soir, ma femme (qui ne sortait pas) est venue tournailler autour de moi, je ne lui ai pas donné signe de vie...

Lundi, 6 décembre.

Germaine est arrivée à dîner *Le Gaulois* à la main, et me l'a tendu en m'indiquant du doigt, les *Mondanités*.

Au milieu d'une énumération des gens ayant assisté à je ne sais quel mariage, j'ai aperçu, soulignés de l'ongle, ces mots « duc et duchesse de Maillane ». J'ai dit, étonné de la physionomie furibonde de ma femme :

— Eh bien, on s'est trompé de titre...

— Comment on s'est trompé de titre?... mais c'est de votre oncle qu'il s'agit... et il n'en a

pas du tout, de titre!... ou du moins il n'en avait pas jusqu'ici!...

— Le reporter s'est trompé... à moins qu'il n'ait ajouté un titre exprès, pour que ça soit plus chic...

— Vous croyez ça?...

— Dame!...

— Eh bien, vous vous trompez!... votre oncle est réellement... je veux dire porte réellement le titre de duc...

— Ah! par exemple!... Comment savez-vous ça?...

— Par ma tante Balagny que j'ai vue aujourd'hui...

— Tiens!... vous allez encore chez madame de Balagny?...

— Et pourquoi n'irais-je pas, je vous prie?...

— Mais parce que...

J'allais dire : « Parce que c'est inutile à présent... » mais je me suis repris :

— Pour rien... je ne sais plus ce que je dis!...

Elle m'a regardé, plus étonnée que méfiante, et a répété :

— Oui... votre oncle et votre tante portent le titre de duc, à cette heure...

— Et où l'ont-ils pêché?...

— Je n'en sais rien... mais vous m'avouerez que c'est un peu fort... alors que vous n'avez que le titre de Comte...

— Mon père était l'ainé... mon oncle le général est vicomte... n, i, ni, c'est fini pour la famille... et l'oncle Albert est Monsieur de Mailane tout court...

— Eh bien, je ne veux pas que votre tante se promène avec un titre plus important que le mien, et je vais...

— Vous allez rester, s'il vous plaît, tranquille...

— Mais j'ai le droit de...

— De rien du tout... c'est moi que ça regarde...

— Mais ça me regarde aussi... c'est mon nom, après tout!...

Malgré moi, j'ai murmuré entre mes dents :

— Pas pour longtemps !...

Elle a cru avoir mal entendu :

— Qu'est-ce que vous dites?...

Je ne répondais pas, alors elle a questionné, inquiète :

— Vous avez l'air drôle... Qu'est-ce qu'il y a?... vous avez certainement quelque chose?...

— Ai-je quelque chose?...

— Ne répondez donc pas à côté... et dites-moi ce que vous avez?...

— Je vous le dirai plus tard...

— Quand?...

— Je ne sais pas... quand je pourrai sortir...

— Vous ne pouvez donc pas sortir?... pourquoi?...

— Parce que je suis, depuis mon retour, très malade... je crois bien que je vais avoir une rechute...

— Il faut faire venir le docteur...

— Il viendra demain...

Elle s'est inclinée vers moi et m'a pris la main en disant, très chatte :

— Pourquoi ne me le disiez-vous pas que vous étiez souffrant?...

— Parce que c'était inutile...

— Vous souffrez beaucoup?...

— Beaucoup... et la meilleure preuve que je vous en puisse donner, c'est que je reste près de vous sans éprouver rien de ce que j'éprouve habituellement lorsque vous êtes là...

Elle a appuyé doucement sa main contre mes lèvres, m'envoyant dans l'œil le feu d'un gros diamant que je n'avais pas encore vu à son doigt, et a demandé, câline, tendre presque :

— Alors, vous m'aimez?... je croyais que vous ne m'aimiez plus comme autrefois?...

— Qu'appellez-vous autrefois?...

— Eh bien, au commencement... dans les premiers temps de notre mariage...

— C'est vrai, je ne vous aime plus comme dans ce temps-là...

— Vous m'aimez moins?...

— Je vous aime autrement...

— Comment ça?...

— Beaucoup moins avec mon cœur, beaucoup plus... autrement...

— Ah!... et c'est ça que vous ne vouliez pas me dire tout à l'heure?...

— Ça et autre chose...

— Mais enfin, quoi?...

— Vous le saurez assez tôt...

— Ça m'ennuiera?...

— Oui... du moins je le crois...

Elle s'est agenouillée devant moi et, posant ses mains sur mes épaules :

— Jean... je vous en prie... parlez-moi?...

A un autre moment je l'aurais prise dans mes bras et cela se serait terminé comme cela se termine toujours, mais ce soir ma faiblesse me rendait très fort contre elle. J'ai dit paisiblement :

— Non... pas aujourd'hui...

Mardi, 7 décembre.

Tantôt ce pauvre Scheurer-Kestner et son dossier putatif se sont misérablement effondrés au Sénat.

Malgré la défense du docteur, j'ai tenu à voir cette séance et je suis plus malade ce soir.

Scheurer-Kestner est monté à la tribune et au lieu des preuves qu'on s'attendait — du moins quelques-uns — à lui voir jeter en masse au nez du gouvernement, il nous a lu un déplorable bafouillage duquel il résulte que, au cours d'une conversation officieuse avec le ministre de la guerre, il lui a fait part de ses soupçons et montré — et non pas remis — des pièces qui aux yeux de lui, Scheurer-Kestner, prouvent clairement l'innocence de Dreyfus.

Et, le plus drôle, c'est que ces prétendues pièces, le public sinon le Sénat les attendait.

Déçu dans son attente, il a salué de quelques grognements la retraite, ou plutôt la déroute, de celui qui avait promis la lumière et qui manquait si audacieusement à sa parole.

Méline a ensuite expliqué avec sa netteté habituelle qu'il ne suffisait pas de parler de révision pour infirmer une décision de justice.

Puis, Le Provost de Launay, qui avait cédé la priorité à Scheurer-Kestner, a pris à son tour la parole pour lui reprocher l'agitation créée par « un journal » inspiré par lui, et les confidences faites, par lui aussi, à ce journal.

Il est clair comme le jour que si le vice-président du Sénat — qu'on a vraiment employé là à une singulière besogne — n'a pas porté lui-même son « dossier » au journal dont parle Le Provost de Launay, il l'a remis à quelqu'un(?) qui avait qualité pour le communiquer. Ce qui ne l'a pas empêché d'interrompre le récit très serré, très exact, et pour ce très gênant de Le Provost de Launay et d'affirmer : « Je n'ai fait aucune communication à aucun journal. »

Et, en l'écoutant, je me disais que rien ne ressemble plus à un jésuite qu'un protestant, même inintelligent.

C'est Monsieur Trarieux qui a pris la défense de Scheurer-Kestner. Et, en vérité, ce sénateur, célèbre surtout par sa bienveillance pour les Allemands de la coulisse et sa malveillance pour les Français de Madagascar, devait bien cela au pauvre homme qu'il a lancé dans cette abominable aventure.

Quoique malade, j'étais relativement gai ce soir. Germaine, au contraire, paraissait de très mauvaise humeur.

Évidemment les Juifs et leur Garde du Corps ne peuvent pas compter cette journée comme une journée bonne pour eux.

Mercredi, 8 décembre.

Ce matin *Le Figaro* lâchait Scheurer-Kestner battu avec une telle désinvolture que j'en ai été indigné. Ce lâchage est d'autant plus singulier

que le compte rendu de la séance du Sénat est sournoisement dreyfusard quand même. Il tombe Le Provost de Launay et enguirlande Trarieux.

Ne prenant aucun intérêt à la défense longuement délayée des projets dreyfusards, et trouvant que *Le Figaro* n'a plus besoin des lecteurs de mon genre, j'ai écrit pour me désabonner. Ce soir j'ai appris cette nouvelle à ma femme, ne me doutant pas de l'explosion que j'allais provoquer. D'abord elle a bondi en demandant :

— Est-ce que votre lettre est partie?...

— Mais oui...

— Alors, il ne viendra plus?...

— Non... il ne viendra plus!...

— Mais je veux le lire... il n'y a que lui qui soit informé!...

— Eh bien, vous le ferez acheter...

— Mais quand nous serons aux Aigues?...

— Vous y abonnerez Justin... et les lecteurs auront le plaisir de lire aux *Déplacements et villé-*

giatures et aux *Rentrées à Paris*, le nom de M. Justin Rafut... Ça sera palpitant!...

— Mais non... je ne veux pas qu'aux Aigues...

— Ne vous occupez pas des Aigues... il se passera tant de choses d'ici là...

— Quelles choses?...

Puis, tout à coup :

— Vous ne pensez pas que vous allez mourir, au moins?...

— Mon Dieu, il y a encore ça!... seulement ce n'était pas, à l'instant, cet incident-là que je prévoyais...

— Alors quoi?...

— Mais, je ne sais pas... mille choses...

— Non... vous n'avez pas dit : « Il se passera *peut-être* des choses... » vous avez parlé formellement... je parie que vous voulez vendre les Aigues?... ce que ça m'irait, ça, par exemple!... ce que ça serait gentil!...

J'ai protesté :

— Vendre les Aigues?... jamais!..

Elle a dit, désappointée :

— Est-ce que ça a un rapport quelconque avec...

— Avec quoi ?...

— Avec ce que vous devez toujours me dire?...

— Précisément...

— Ah !... et vous me le direz quand?...

— Bientôt...

Lundi, 13 décembre.

Je ne suis pas obligé encore de me coucher tout à fait, mais je traînaille sans force, avec parfois des douleurs à hurler. Je suis sûr que cette horrible maladie va me reprendre. J'entrevois les volets clos, les tables couvertes d'instruments, les pas ouatés de Madame Bouton, qui demande :

— Dormez-vous, monsieur le comte ?...

Germaine, aux rares instants où je l'entrevois, tourne autour de moi curieuse, un peu préoccupée aussi de savoir quelle est cette chose

que je ne lui ai pas dite et que je lui dirai bientôt. A table, où je la regarde manger, nous ne parlons guère ni l'un ni l'autre.

Il faut que je me dépêche de déposer ma demande de divorce. J'ai écrit à Jouffray et je sais à présent comment m'y prendre.

Il faut aussi que je parle à mon oncle Maillane pour cette histoire grotesque de titre. Je n'ai qu'un moyen pour l'empêcher de ridiculiser notre nom, et ce moyen je vais l'employer. J'écris à l'oncle de venir me parler demain.

Après, j'aurai l'explication nécessaire avec Germaine.

Ce que ça m'embête, ça, par exemple ! Si je n'étais pas malade, je filerais et je lui ferais raconter les choses par mon avoué?... Mais voilà !... il manque de ressort, mon avoué !... moi aussi, d'ailleurs !... il y a longtemps que tout ça devrait être fini !...

Mardi, 14 décembre.

L'oncle Maillane s'est « amené » ce matin. Il a commencé par me dire que j'avais mauvaise mine et que je devrais me soigner. Je lui ai répondu que je ne faisais que ça, mais que ça n'était pas pour parler de ma santé que je l'avais prié de venir me voir. Il me regardait d'un air ahuri. J'ai dit :

— Voici... n'ayant pas d'enfants et étant — comme vous me l'avez très justement fait entendre — maître absolu de ma fortune, je me suis décidé à payer vos dettes...

Il a bégayé, l'air joyeux :

— Non... vrai!... tu ferais ça, mon petit?...

— Oui... mais à une condition... une condition formelle...

— Tout ce que tu voudras?...

— C'est que vous allez cesser de vous affubler d'un titre ridicule...

Il est devenu tout rouge :

— Ridicule... pourquoi ridicule?...

— Parce que vous avez acheté ça je ne sais où, pour éblouir je ne sais qui, et que c'est grotesque, attendu que tous ceux qui ne sont pas des fournisseurs ou des bourgeois gobeurs savent très bien que les Maillane ne sont pas des ducs français...

— Français, non... mais qu'est-ce que ça fait?...

— Ça fait que c'est un trop beau nom pour l'empapilloter dans des parchemins étrangers... et que, moi, le chef de la famille, je veux que cette mascarade cesse...

— Tu veux, tu veux... c'est d'ailleurs à cause de ta tante... c'est elle qui tient à ce titre...

— Si ma tante voulait un duc, elle n'avait qu'à en acheter un... elle était assez riche pour ça, et il y en avait déjà à vendre quand elle s'est mariée...

— Tu as vraiment une façon de t'exprimer...

— Que voulez-vous!... je parle comme je peux!... je n'ai pas la prétention d'être élo-

quent... acceptez-vous ce que je vous propose?...

— Mais je ne crois pas que...

— Non?... Eh bien, je vais vous faire un procès pour vous défendre de vous appeler le duc de Maillane...

— Mais j'ai payé mon titre, il est enregistré, j'ai le droit de le porter... tu ne peux pas m'en empêcher...

— Si, très bien... Vous avez acheté au pape un titre de duc, mais ce titre doit être attaché à une terre, ou à un clos d'oliviers, ou à un champ de lauriers roses... enfin, à quelque chose qui a un nom en Italie...

— Oui, ça s'appelle Casellario...

— Eh bien, vous êtes duc de Casellario!... à ça, je ne vois aucun inconvénient... vous pouvez quitter, si bon vous semble, notre nom pour prendre celui-là... mais vous n'êtes pas duc de *Maillane*... et je vous jure que je vous empêcherai de vous intituler comme ça...

L'oncle réfléchissait :

— C'est sérieux, dis?... tu ne payerais pas mes dettes si je...

— Non seulement je ne paye pas vos dettes, mais je vous fais un procès... vous allez voir ça?...

— C'est que tu es capable de faire ce que tu dis?...

— Ah!... je vous en réponds!...

— En vérité, mon enfant, tu as un singulier caractère... tu es quínteux, grinchu...

— Oui!... c'est entendu!...

Il est resté silencieux, alors, j'ai repris :

— Vous allez, en rentrant chez vous, m'envoyer toutes les cartes de visite que vous avez encore à ce nom maquillé?...

— Mais...

— Oh! mon bon oncle, il n'y a pas de mais!... c'est à prendre ou à laisser...

— Tu ne connais pas ta tante!...

— Si... je la connais comme si je l'avais faite... si ça ne biche pas, vous deux, envoyez-la-moi... je lui ferai tout de suite entendre raison...

Il a répondu, à la fois narquois et penaud :

— Tu es un drôle d'original !... tu prends les choses comme personne... tu es d'un rigorisme...

— D'un rigorisme ?... parce que je veux vous empêcher d'abîmer un beau nom qui est à moi autant qu'à vous... plus même...

— Enfin, avoue que tu as des idées extraordinaires ?...

— Mais je n'avoue pas ça du tout !...

— Tu n'es pas assez nouveau jeu... tu es même rococo... il faut avoir des idées neuves et tâcher de marcher avec son temps, que diable !...

— Eh bien, mon bon oncle, je crois que si j'étais nouveau jeu, si j'avais des idées neuves, et si je marchais avec mon temps, je ne payerais pas beaucoup vos dettes...

— C'est vrai !... tu es un bon parent... et si la façon dont tu agis est désagréable, tu es tout de même gentil de faire ça pour moi...

— Oh !... ce n'est pas pour vous que je le fais !...

— Pour qui, alors ?...

— Pour le nom, tout bonnement !... il me déplairait fort d'entendre dire qu'un Maillane est un tapeur...

— C'est égal, que ce soit pour une raison ou pour une autre, c'est très bien ce que tu fais là !...

Au moment de sortir, il s'est ravisé :

— Dis-moi ?... veux-tu venir dîner demain à la maison avec ta femme ?...

— Je suis malade... je ne sors pas...

— Allons donc !... on t'a vu au Sénat ces jours derniers...

— C'est vrai... mais ça ne m'a pas réussi... et depuis je n'ai pas quitté la maison...

— Tu ne vas pas à la Chambre ?...

— Je n'y suis pas encore retourné...

— Qu'est-ce que tes électeurs disent de ça ?...

— Ils savent que je suis malade... ils savent aussi que je n'ai plus que six mois à faire...

— Est-ce qu'on t'a dit que tu ne serais pas réélu ?...

— On me l'a dit et je m'en suis aperçu... c'est-à-dire je serais peut-être élu encore, mais ça n'irait plus tout seul comme dans le temps... il faudrait me donner trop de mal...

— Par qui seras-tu remplacé?...

— Par un garçon qui s'appelle Brion?... un socialiste...

— Comme tu dis ça?... on croirait que ce remplaçant te va?...

— Très bien!...

Il a levé les bras au ciel :

— Un socialiste!... mais tu manqueras à tous tes devoirs en ne l'empêchant pas de passer, si tu le peux...

L'oncle Maillane serait un vieux Romain, — ce qui n'est pas, certes, — qu'il ne parlerait pas avec plus d'autorité de devoir et de droit. J'ai dit :

— Non... je ne l'empêcherai pas de passer... je l'y aiderai même probablement, parce que je ne veux à aucun prix laisser la place à l'opportunard...

Il a protesté.

— Je ne te dis pas que les opportunistes soient le rêve... mais enfin c'est la modération, tandis que les socialistes, mon pauvre Jean, c'est le désordre, c'est le partage...

J'ai affirmé en riant :

— Cette fois, oncle Albert, ce n'est pas moi qui suis vieux jeu, c'est vous...

Il est parti mécontent et me témoignant son mécontentement. Ma politique qu'il blâme lui a fait oublier l'épine qui vient de lui être ôtée du pied.

Et quand il me faudra affronter mon oncle Villelaure, ça sera bien autre chose, parce que, lui, ça n'est pas seulement un encroûté, c'est aussi un imbécile. Non pas que je me considère comme un aigle ! Ah ! Seigneur !... si l'on pouvait savoir à quel point je me gobe peu ! Je n'ai pas la prétention d'être un homme d'État, ni un lettré, ni un homme d'esprit, mais je crois être un brave homme, pas plus bête qu'un autre, et plus humain que presque tous.

J'aime les arts, les beautés, les grandeurs (dans l'acception élevée du mot), et cela, il paraît que c'est bien. Mais j'aime aussi et passionnément la nature, — ce qui est démodé — et mon pays, — ce qui est ridicule et décrié.

Ma femme m'a dit il y a deux jours, en me regardant d'un air de commisération écoeurée : — « Vous n'êtes pas un intellectuel. » Je n'ai pas protesté. J'ai seulement demandé, curieux des idées qu'un cerveau comme celui de Germaine peut avoir des choses : — Qu'est-ce que c'est au juste qu'un intellectuel?...

Elle m'a alors expliqué que, pour elle, les intellectuels étaient ceux qui ont été à l'École polytechnique ou à l'École normale, ce qui est décourageant, étant donné le petit nombre d'élus. Et, comme je lui faisais observer que, parmi ce qu'il est convenu d'appeler « les hommes du monde » — les seuls qu'elle fréquente d'ailleurs — il y a, hélas ! peu de polytechniciens et des normaliens encore moins, elle m'a répondu que, sans avoir été dans « ces endroits-là » (!), on

pouvait avoir le mépris des préjugés, l'horreur de l'injustice, de l'arbitraire et du sabre... Du sabre ! J'ai vu que nous en arrivions à l'affaire Dreyfus et j'ai coupé... en m'en allant.

Quelle singulière chose, pourtant ! Germaine — qui est loin d'être une intellectuelle, oh ! combien loin ! — a été très courtisée des hommes « chics », les seuls qu'elle soit en mesure d'apprécier par elle-même. Parmi ceux-là, j'en sais un (et c'est Château-Landon) qui l'a, non seulement courtisée, mais possédée, et qu'elle aimait — dit la chronique. — Il est très beau, pas bête, volontaire, gâté, habile comme pas un. Eh bien, jamais, pendant le temps qu'a duré sa liaison avec lui, elle n'a subi son influence morale. Elle a continué à émettre les mêmes aphorismes bébêtes, à s'occuper de ses chiffons, à parler... — Dieu sait comme ! — des écrivains et des poètes qu'elle n'a pas lus, — puisque pour lire il faut être seule, — à raffoler de la peinture de Monsieur William Bouguereau et de la musique de Monsieur Ambroise

Thomas, — qu'elle a vues et entendues, celles-là, puisqu'elle va à l'Opéra et au vernissage où on nous les sert régulièrement.

Château-Landon, au contraire d'elle, sait se taire à propos pour dissimuler les vides anciens d'une éducation sommaire, mais il comprend assez bien l'art moderne et est excellent musicien. Jamais elle n'a gobé son talent qui la faisait bâiller, jamais elle n'a vu quoi que ce fût par ses yeux.

Et aujourd'hui qu'elle est la maîtresse payée d'un juif abominable et qu'elle n'aime pas, puisque... enfin, que je suis sûr qu'elle n'aime pas... elle subit non seulement le contact qui salit son corps, mais encore l'influence qui déforme ce qui lui restait d'âme...

Jeudi, 16 décembre.

C'est, depuis notre retour, la première fois que nous recevons.

Les Bouillon, les Givray, les Villiers-Neaufle,

les Peyrolles, Jean d'Hersac, Aey et Château-Landon sont venus dîner, et aussi ma belle-mère, de retour de ses éternels déplacements. Sait-elle de quelle façon vit sa fille ? Je l'ignore. Madame de Bernay est la femme la plus extraordinairement artificieuse et dissimulée qui soit. Il est impossible de jamais connaître, à sa physionomie ou à ses actes, ce qu'elle pense ou ce qu'elle est. Ce qui est visible pour tous, par exemple, et ce qu'elle ne cherche pas à cacher, c'est sa beauté encore très grande. Germaine lui ressemble, et ses admirateurs présents et à venir peuvent — en voyant Madame de Bernay — se dire que sa fille a pour longtemps encore de la beauté sur la planche.

Moi, je commence, la maladie aidant, à regarder en spectateur désintéressé ce qui se passe dans ma maison. Mais pourtant je trouvais excessif d'inviter comme ça tout de suite Château-Landon. Je ne pouvais pas le dire à Germaine, qui m'eût demandé des explications que je ne veux pas encore lui donner. Je vou-

drais auparavant reprendre la force nécessaire.

Acy m'a paru maigri, triste, mal en train. Je crois que ce jemenfichiste est sérieusement amoureux, et que la fille qui est ma femme s'amuse de nouveau à le faire souffrir. Je ne prétends pas que la qualité de l'amour qu'il offre soit tout ce qui se fait de mieux ? Non, mais je trouve vilain et bas de conserver ainsi ce garçon comme une poire pour la soif et de prendre plaisir à jongler avec des sentiments, peut-être quelconques, mais évidemment sincères.

Le dîner a débuté par une sortie de la grosse princesse contre son mari. Ce pauvre Bouillon a eu le malheur de nous raconter qu'hier à l'Opéra, ils avaient vu (enfin !) une Juliette qui n'a ni quarante-cinq ans, ni la bouche de travers, ni rien de ce qui est l'apanage des Juliettes que l'on nous offre habituellement. Cette merveille a dix-huit ans, elle est jolie, fraîche comme une rose et a — paraît-il — une voix charmante. Elle s'appelle M^{lle} Ackté.

Plus les femmes sont laides, moins elles

admettent qu'on vante celles qui sont jolies. Plus elles sont cascadeuses, moins elles permettent les admirations — même respectueuses et sans arrière-pensées — qu'inspirent les autres femmes quelles qu'elles soient.

Château-Landon riait de toutes ses forces, et Bouillon a — sans répondre un mot — courbé le dos sous l'orage. Tel est le sage parti auquel il s'est arrêté depuis longtemps déjà.

J'étais navré d'être la cause involontaire de cet attrapage, parce que c'était moi qui avais parlé de l'Opéra en disant mon regret de n'avoir pas encore vu *Les Maîtres chanteurs*. Je me réjouissais de voir finir la discussion, lorsque ma belle-mère a demandé :

— Tiens!... comment se fait-il qu'Agénor ne soit pas là ce soir? . . .

J'allais répondre : « Parce que l'on ne l'a pas invité », mais Germaine m'a coupé la parole.

— Je ne sais pas ce qu'il a, Agénor!... nous ne l'avons pas vu une seule fois depuis notre

retour, et quand je lui ai écrit pour l'inviter aujourd'hui il m'a répondu — sans me donner de prétexte — qu'il ne pouvait pas venir...

J'ai dit, malgré moi :

— Comment?... vous l'avez invité?...

— Mais dame ! .. on l'invite toujours!...

C'est vrai ! .. on l'invitait toujours. Je n'ai pas voulu insister sur le chapitre d'Agénor, mais Peyrolles a été moins prudent.

— Ah ! moi, je l'ai liquidé, Bernay!... ou à peu près... imaginez-vous qu'il est dreyfusard!...

Germaine, d'un air ironique et presque méprisant, s'est tournée vers lui :

— Tiens!... mais c'est vrai, au fait!... Agénor nous a dit que c'était à cause de ça qu'il a quitté cet automne les Oliviers... il paraît que vous étiez terrible?...

Peyrolles a répondu, tendant vers nous sa tête fine, aux cheveux en brosse blonde et soyeuse :

— Ah ! écoutez!... c'est difficile d'être autrement!... je trouve même que j'ai été très doux, moi!... on ne peut vraiment pas avoir des

dreyfusards chez soi, du moins c'est mon avis!...

Germaine a dit d'un ton pincé :

— Je ne vous savais pas si intransigeant!...

Peyrolles a regardé ma femme avec stupeur.

J'ai cru devoir dire :

— Vous avez bien raison d'être intransigeant...

Tandis qu'Acy murmurait entre ses dents, mélancolique et nonchalant :

— Euh! euh!... on ne sait pas!...

Alors, Peyrolles, de son mieux, a expliqué :

— Vous comprenez, je suis doublement l'ennemi de ces ignobles gens... comme Français d'abord, et ensuite comme protestant... Pour deux ou trois brebis galeuses de chez nous, qui ont pris la tête de ce mouvement abominable, on a coutume de dire : « les protestants en sont »!... et c'est tout ce qu'il y a de plus faux!... les protestants comme moi et comme la plupart sont enragés contre ceux des leurs qui ont osé prendre en main une semblable cause...

Acy a dit en riant, quêtant de l'œil l'approbation de Germaine :

— D'un côté les bons, de l'autre les méchants... comme au jugement dernier, alors!...

Et, tout à coup, Bouillon, qui se tenait à l'écart — comme il fait chaque fois que tout le monde n'est pas entièrement d'accord, — a demandé avec un air de s'intéresser qui m'a surpris :

— Comme ça, là-bas, dans les régions du Midi, les protestants ne sont pas dreyfusards?...

— Pas plus que vous et moi...

— Dans ce cas, vous pensez que... même quand on veut y faire la politique, on peut carrément se ranger du bon côté?...

Son élection!... C'est donc ça qu'il s'intéressait à ce que nous disions!... Il y a en Saône-et-Rhône beaucoup de protestants et il ne voulait pas que son attitude pût leur déplaire. A présent qu'il est fixé, il va se donner le luxe ostensible d'une opinion propre.

La grosse princesse, dans un coin, couvait d'un langoureux regard Château-Landon, qui semblait embêté à crier de cette passion trop visible. Jean d'Hersac ne pouvait pas s'empêcher de rire en les regardant. Il a voulu faire partager son amusement à Acy et je l'ai entendu qui disait tout bas :

— Elle est passionnée, même dans le monde, Madame de Bouillon!... elle veut en avoir pour son argent!...

Et l'autre, sans souci de sa parenté, a répondu, plus méchant :

— Oui, pour son argent, c'est le cas de le dire!...

Bouillon, lui, avait enfourché son dada électoral et nous racontait ses projets. Il avait commandé une automobile pour ses tournées et il partirait de bonne heure, en mars au plus tard. Il voulait avoir le temps de travailler ses électeurs. Sa femme aussi partirait avec lui, sans se soucier d'abandonner Paris à son plus beau moment.

La grosse princesse acquiesçait de la tête. Sans être plus intelligente que Bouillon, elle a plus de jugeotte et une vision plus pratique des choses. Elle comprend très bien que la députation est un vernis nécessaire à son mari, lui confère un certificat d'aptitudes moyennes, et en fait, dans ce coin de pays (qu'il inonde d'argent), une sorte de personnage. Il est « le député » plus encore que « le prince », et la perte de son siège anéantirait son prestige. Elle l'a épousé député, elle ne veut pas qu'il y ait de déchet dans l'affaire conclue.

Bouillon était lancé. Il a dit, se tournant vers Château-Landon qui écoutait avec indifférence cette conversation « rasoir » qui ne l'intéressait en quoi que ce fût :

— Vous devriez venir avec nous, vous!... ça vous amuserait de voir une campagne électorale... c'est très drôle!...

Château-Landon a répondu d'un accent glacial et convaincu :

— Je le crois, que ça doit être drôle!...

— Eh bien?...

— Eh bien, j'aime encore mieux rester à Paris...

Et, sans prendre garde à l'œil suppliant de la grosse princesse, il a conclu :

— C'est suffisamment drôle pour moi!...

Madame de Peyrolles a fait, pour la première fois de la soirée, entendre son gazouillis d'oiseau pour s'écrier :

— Ce que ça doit être agréable, un automobile!...

Madame de Villiers-Neaufle a affirmé :

— C'est délicieux!... mon oncle Laubarde-mont m'emmène quelquefois avec lui... j'adore ça!..

Et, se tournant vers ma femme :

— Comment n'en avez-vous pas un, vous qui aimez les déplacements?...

Germaine a murmuré, d'un air littéralement navré :

— Mon mari les déteste!... comme la bicyclette, comme le téléphone... comme, enfin,

tout ce qui est nouveau .. nous ne pouvons rien faire comme tout le monde...

Je n'ai pas protesté, et les regards de mes invités — sauf peut-être des Givray — se sont posés sur moi avec un dégoût mêlé de pitié.

Vendredi, 17 décembre.

Tantôt ma femme est entrée chez moi et m'a dit :

— A présent que vous allez bien (elle trouve que je vais bien!), je vous demanderai de vous occuper du notaire...

J'ai demandé :

— Quel notaire?...

— Mais... le notaire de ma tante... vous savez bien?... pour ce qu'elle veut me laisser...

Germaine me donnait elle-même un prétexte d'avoir enfin l'explication tant remise.

Elle était debout devant moi, une main appuyée sur mon bureau, toute fine dans une robe de velours gris argent ourlée de chinchilla. Prête à

sortir, elle avait une petite capote de velours changeant gorge de pigeon, d'où se détachaient, en un vol bizarre, de grandes orchidées mauves. A son manchon les mêmes orchidées fleurissaient, dardant leurs pétales insolents sur le nid de chinchilla qui s'ébouriffait autour d'eux. Jamais ma femme n'avait été plus étonnamment jolie et rare. Je me sentais devant elle lâche et malheureux, mais résolu pourtant. J'ai répondu, ne trouvant pas tout de suite les paroles nettes qu'il aurait fallu :

— J'ai réfléchi... je désire n'être mêlé en quoi que ce soit aux affaires de madame de Balagny...

Elle m'a regardé, stupéfaite, puis tout de suite elle a repris son aplomb :

— Madame de Balagny!... Madame de Balagny!... c'est votre tante, après tout!...

— Non... c'est la vôtre...

— Je vous conseille de la renier!... je ne sais pas si vos oncles — parmi ceux qui n'ont pas d'enfants — feront jamais autant pour vous...

— Je suis convaincu qu'ils ne me donneront jamais d'argent...

Et, machinalement j'ai ajouté, oubliant que j'étais devant un ennemi :

— Au contraire, ils m'en demandent...

Elle s'est écriée :

— Votre oncle Maillane, je parie?... il doit à Dieu et au diable!... j'espère que vous ne serez pas assez bête pour l'écouter?...

— Permettez-moi de vous dire que ça ne regarde que moi...

— Mais...

Elle s'est arrêtée court et a dit, aigre et mauvaise :

— C'est vrai!... j'oublie toujours que je n'ai rien à moi... jusqu'à présent!... bientôt, sans être aussi riche que vous, je vais vous apporter un million... c'est une dot un peu tardive, mais enfin...

— Vous ne m'apporterez rien du tout... et c'est à ce propos que je veux vous parler...

— C'est là ce que vous aviez à me dire de si mystérieux?...

Et, sans me laisser répondre, elle a repris, anxieuse :

— Vous allez me refuser votre autorisation pour accepter ce cadeau?...

— Non... je vais tout bonnement vous dire que vous n'avez pas besoin de mon autorisation...

— Comment ça?...

Elle me regardait de ses grands yeux pailletés d'or devenus luisants et inquiets. J'ai expliqué :

— Parce que nous allons nous séparer...

— Nous séparer!... vous êtes fou!...

— Je l'ai été longtemps... et je le suis même encore un peu... mais ma folie diminue, puisqu'elle me permet enfin de me reprendre et de sortir d'une vie devenue honteuse absolument...

Elle a payé d'audace :

— Honteuse?... je ne vous comprends pas?...

— Je vais tâcher de me faire comprendre... depuis longtemps vous me trompez...

— Ça n'est pas vrai!...

— Oh! ne disons pas de bêtises entre nous!... nous avons mieux à faire... Donc vous me trompez depuis des années, et ce n'est pas cela, certes, que je qualifie de honteux...

— Mais je vous jure...

— Laissez-moi finir, je vous en prie?... ce que j'ai à vous dire me coûte infiniment, il ne faut pas compliquer encore ma peine... Quand vous me trompiez pour aimer celui-ci ou celui-là, je considérais que c'était chose fâcheuse, je m'en voulais de n'avoir pas su, en vous adorant, me faire aimer — ne fût-ce que dans le tas... — et c'était tout...

— Dans le tas?... de qui parlez-vous?...

— Ma foi, très sincèrement, je serais embarrassé de vous nommer tous ceux qui ont été vos fantaisies... formelles... Il y avait toujours dans votre village deux ou trois jeunes seigneurs qui semblaient à la fois avoir sur vous pas mal de droits... pour Château-Landon, par exemple, j'ai eu une certitude...

— Parce que?...

— Parce que il est venu me faire, — lorsque vous l'avez remplacé par Monsieur Klebrig, — des scènes de jalousie à son sujet...

Cette fois encore, Germaine a protesté d'un air indigné :

— Monsieur Klebrig!... voilà que je suis la maîtresse de Monsieur Klebrig à cette heure!...

— En plein!... Oh!... mon Dieu!... tout juif et abominable qu'il soit, j'aurais peut-être fermé les yeux sur celui-là comme sur les autres, pour vous garder... comme on garde une fille qui trompe, parce qu'on tient à elle d'autant plus peut-être qu'elle est plus indigne et plus vile... je n'essaye pas de vous cacher l'amour physique que vous m'inspirez... vous êtes fixée là-dessus...

Elle s'est penchée vers moi. Je me suis levé et j'ai continué, en marchant à travers la pièce :

— Donc, j'aurais été assez misérablement amoureux pour ignorer ce juif, comme j'avais

ignoré les autres... si vous n'aviez pas été sa maîtresse pour de l'argent...

— Je ne...

— Vous allez me dire qu'il eût été invraisemblable de l'être pour ses beaux yeux, mais, que voulez-vous, j'aurais préféré cette combinaison qui m'eût permis de vous garder encore... les bijoux et le million de Madame de Balagny m'ont donné des soupçons auxquels je n'osais pas m'arrêter... Agénor, en signalant la présence de Klebrig dans le train qui nous emmenait aux Aigues, m'a donné une certitude... Quand vous disiez que vous alliez aux Saintes-Maries, j'étais sûr que vous alliez à Arles... et j'y suis allé, moi aussi... et, aux Alyscamps, je vous ai vue...

J'ai fait ce mensonge pour la forcer à avouer, mais je comptais sans son effronterie. Elle a affirmé :

— Monsieur Klebrig est une simple relation... il est vrai que je l'ai rencontré à Arles, par hasard... et comme il allait aux Alyscamps, et

que vous me reprochiez de ne les avoir jamais vus, je l'y ai accompagné...

— Et vous ne m'avez pas raconté cette visite faite à mon intention — soi-disant ?... et vous m'avez dit que vous étiez allée aux Saintes-Marie, alors que j'étais revenu d'Arles dans le même train que vous !... Et la présence de Klebrig, à Arles, *par hasard*, au mois de novembre, tout seul...

Ma femme n'est jamais à court. Elle a affirmé :

— Il allait voir la famille Dreyfus, à Carpentras...

— Justin a ouvert la porte en disant :

— Madame la princesse de Bouillon attend Madame la comtesse...

Germaine s'est excusée :

— Vous permettez, mon ami ?... Madame de Bouillon m'emmène voir son portrait chez Aublet, nous reprendrons cette conversation ce soir...

— J'ai répondu :

— C'est inutile... nous n'avons plus rien à nous dire...

Samedi 18 décembre.

Ma dernière nuit a été plutôt mouvementée.

Hier, au moment de me mettre à table, j'avais reçu une dépêche de Germaine me disant qu'elle restait à dîner chez les Bouillon et allait avec eux au théâtre.

J'ai passé ma soirée à écrire et, vers une heure, je me suis couché. J'ai, peu après, entendu ma femme rentrer, puis aller et venir dans sa chambre et dans le petit salon qui sépare nos appartements.

Je me sentais mieux que d'habitude. Il semblait que l'explication de l'après-midi m'eût enlevé un gros poids du cœur et du cerveau.

Et, dans un demi-assoupissement, je pensais à la façon d'organiser ma vie quand je serais seul. Lorsque l'oncle Maillane aurait reçu ses 560,000 francs, que j'aurais fait à Germaine le très beau cadeau que je vais lui faire en la lâchant, et donné à Brion la somme nécessaire pour se

faire élire à ma place, mon revenu serait considérablement amoindri. Enfin!... Sans femme et sans politique, je serais peut-être tranquille?...

En rêvassant je m'étais endormi. J'ai été brusquement éveillé par le bruit d'un meuble heurté avec violence et, en ouvrant les yeux, j'ai aperçu Germaine tout enroulée de transparentes dentelles et tenant à la main une petite lampe à globe rosé.

Elle était debout au milieu de ma chambre, l'air craintif et effaré, dans une attitude de fuite. Son cou et son visage s'éclairaient des lueurs roses de la lampe, si bizarrement qu'ils semblaient lumineux eux-mêmes.

Elle m'a dit, d'un accent navré qui sonnait faux :

— Que je vous demande pardon!... j'étais convaincue que vous n'étiez pas encore couché!...

— A deux heures du matin?...

— Comment, à deux heu... c'est vrai!... j'oubliais que nous sommes allés prendre du

chocolat chez Durand... je ne pensais qu'à l'heure du théâtre... Comme je vous demande encore pardon d'être venue ainsi bêtement vous réveiller!...

— Bah!... qu'est-ce que ça fait!... voulez-vous seulement me dire ce qui me vaut ce soir le plaisir très grand de votre visite... c'est un plaisir qui m'échoit rarement et qui me surprend fort...

Elle a répondu, sans se départir de son étonnant aplomb :

— Mais... ne m'avez-vous pas dit que vous vouliez reprendre la conversation de tantôt?...

— Ce n'est pas moi... c'est vous qui avez dit ça...

— Je croyais que c'étais vous... mais peu importe... j'ai, dans tous les cas, fait une bêtise en entrant et en cognant ce meuble qui était sur mon chemin... sans moi vous dormiriez à l'heure qu'il est comme un plomb...

Quoique ma femme soit d'une jolie force, il était de toute évidence qu'elle mentait. Elle savait très bien, sinon que je dormais, du moins

que j'étais couché et c'est elle qui est allé chercher le meuble qu'elle a planté bien en ligne, de la porte au lit, pour me réveiller d'un bruit volontaire qui pût paraître une maladresse.

Et cette lampe qu'elle tenait à la main? Pourquoi cette lampe si elle croyait que j'étais encore debout?...

Mais je me suis gardé de faire la moindre observation et j'ai eu l'air de croire avec ferveur aux « couleurs » dont elle m'aveuglait. Elle s'est alors avancée vers moi et, s'asseyant au pied de mon lit, elle m'a dit, câline :

— Puisque je suis venue pour... pour l'affaire de tantôt... d'hier, c'est-à-dire... et puisque je vous ai réveillé... voulez-vous que nous reprenions notre conversation où elle en était restée?...

J'ai murmuré :

— Mais il n'y a pas à la reprendre... tout a été dit ce matin...

Insensiblement, elle se rapprochait de moi en demandant presque suppliante :

— Mais non !... ce n'est pas possible !... vous ne ferez pas ce dont vous m'avez menacée... non... je vous en prie ?... ne répondez pas encore... dites-moi que vous avez réfléchi ?...

— Je ne fais que ça !...

— Alors, dites que vous avez renoncé à votre projet ?...

— Je m'y suis ancré plus que jamais... Vous comprenez... vous devriez du moins comprendre, que je ne peux pas déceimment accepter le rôle que vous me faites jouer à présent...

— A présent ?... mais je ne vois pas quel rôle...

— Je le vois, moi ! et ça suffit !... j'ai été, par lâcheté, par un atroce besoin de vous avoir quand même un peu à moi, un mari tolérant, tant que ma tolérance ne faisait de moi qu'un mari ridicule...

— Quelle différence faites-vous donc entre ce qui était... ce que vous prétendez qui était, c'est-à-dire... et ce que vous prétendez qui est aujourd'hui ?...

— Une différence immense... Depuis que vous avez fourré dans vos amours... dans vos affaires plutôt... des juifs et de l'argent, je prends, moi, un aspect tout à fait fâcheux... je veux bien avoir l'air d'un imbécile, mais non d'un...

Elle m'a interrompu en posant sur ma bouche sa main douce et, cette nuit, nette de ses mirifiques hijoux :

— Je vous en prie, ne parlez pas ainsi!... on vous a fait des racontars auxquels vous avez cru, vous si intelligent...

— Oh!... pas d'ironie pour l'instant!...

— Mais je vous jure que je suis sincère... j'admire votre intelligence et votre bonté...

— Ma bonté, c'est autre chose... et mieux que personne vous en pouvez parler... mais on n'admire pas un homme pour sa bonté...

— Si... je vous admire... et je vous aime... je vous promets que je vous aime...

Elle avait noué autour de mon cou ses beaux bras frais et elle écrasait contre moi sa poitrine jeune et pure, en répétant :

— Je t'aime, Jean!... je t'aime malgré tout ce que tu me fais!...

Son accent était si sincère et si pénétrant, que j'ai failli me demander si vraiment je ne lui avais pas fait quelque chose?...

En attendant, elle continuait à se rouler sur mon cœur et, peu à peu, sa chaleur jouée me communiquait une chaleur qui, celle-là, n'avait rien de factice. Le contact de sa peau fine et fleurant bon faisait courir un frisson par toute la mienne. Sur mes lèvres, ses lourds cheveux mettaient un bâillon soyeux. Et elle s'enroulait à moi comme une liane, me couvrant de baisers frais qui m'anéantissaient, m'ôtant jusqu'à la faculté de comprendre.

Pour cette fois encore, et si armé que je fusse contre elle, elle a, malgré tout, refait de moi sa chose, et nous avons passé la plus étonnante nuit qu'ait jamais passée un ménage régulier... Régulier!... Seigneur!...

Elle voulait à tout prix me reprendre. **Moi,**

j'étais passionnément heureux, mais je cherchais à tricher avec moi-même et à me persuader que, si je me soulais ainsi d'elle, c'était uniquement parce que je voulais à tout jamais m'en dégoûter. Et ce matin, elle est sortie de mes bras — les yeux aussi clairs et la peau aussi fraîche qu'après le plus calme des sommeils — pour rentrer chez elle avant l'heure où sa femme de chambre y viendrait.

Souriante et tranquille, car elle croit — et mon attitude, sinon mes paroles, a dû contribuer à le lui laisser croire — qu'elle a tout rabiboché, elle m'a dit, de cet air chaste qui donne tant de saveur à ses pires abandons :

— Vous ne nous direz plus à présent que vous êtes malade!...

Elle a rallumé sa petite lampe de cuivre et, debout au seuil de la porte, arrêtée dans une de ces poses flexibles que je n'ai vues qu'à elle et tout enveloppée du reflet rose de la lampe, elle a baisé le bout de ses doigts délicats, a soufflé sur le baiser comme pour l'envoler vers moi, et

m'a dit avec une sorte de sincérité au fond de ses yeux luisants :

— Je t'adore, toi!...

Certes, nul tuyau ne m'incitait à croire à la franchise de ma femme, et pourtant il n'est pas impossible qu'elle ait été à cet instant de bonne foi. Au sortir de cette nuit étrange, elle m'a peut-être aimé d'aimer l'amour qu'elle aime aussi.

Je n'ai pas d'ailleurs à prendre de ce chef un fol orgueil. Il y a huit ans que je connais Germaine et il y a seulement six mois que je lui vois de ces emportements amoureux qui la font — comme aujourd'hui — glisser presque jusqu'à la tendresse. D'où je conclus, tout bonnement, sans fausse honte, que si je suis en amour supérieur à Klebrig, je suis inférieur à Château-Landon et à ses prédécesseurs probables. Il n'y a là rien de très glorieux pour moi sans doute, mais je dois tout de même de bonnes heures à l'incapacité de mon concurrent. C'est un succès négatif, mais c'est quand même un succès.

Après cette petite fête, j'ai pensé que je devais — sous peine de dégringoler à de tout à fait vilaines compromissions — prendre un parti définitif. Je suis retourné chez mon avoué. Dans un mois, deux au plus, tout sera terminé. Il me l'a formellement promis.

Il faut vraiment que cela finisse!... Mais, pour être bien sûr que cela finira, j'ai — connaissant ma force de caractère — poussé ce soir le verrou de ma chambre à coucher!

Lundi, 20 décembre.

Je suis allé tantôt à la Chambre. Jaurès a discouru contre les cochons qui demandent à être protégés, alors que les charcutiers protestent. Il a discouru avec sa maëstria accoutumée, mais c'était tout de même rasant. Demain Monsieur Hubbard nous rasera avec le budget des recettes. Je tombe mal pour ma rentrée.

Le procès de Panama, repris depuis un mois, va son petit bonhomme de chemin. On interroge

Arton et les quelques malheureux députés cofrés pour cette vieille histoire. Et ce, pendant que Monsieur Joseph Reinach se promène librement et continue à entretenir de la coulisse — où il reste de préférence — l'agitation autour de l'affaire Dreyfus.

J'ai lu ce soir dans le *Temps* le singulier discours que Zola a prononcé sur la tombe d'Alphonse Daudet aujourd'hui.

Il parle du merveilleux romancier, qui était un être charmant et une âme exquise, en des termes qui — si élogieux et affectueux qu'ils soient — font un peu l'effet d'une réclame en faveur de lui Zola. Il parle de Flaubert et de Goncourt, « les Géants », et dit *nous* en s'associant à eux. Il parle du talent de Daudet, le classe et se classe du même coup. Il dit, par exemple : « Et il est telle de ses pages charmantes qui a une vigueur, une efficacité définitive de réalité qu'aucun de *nous* n'a dépassée dans ses œuvres les plus fortes. C'est ici l'hommage d'un rival, du dernier qui vit encore. »

Les autres, c'étaient Flaubert et Goncourt :
« les Géants! »

Je ne dis pas, certes, que Monsieur Zola ne les égale point, mais il pourrait laisser cette affirmation aux thuriféraires qui abondent — surtout maintenant — autour de lui.

Vrai, il ne se donne pas de coups de pied!...

Mercredi, 22 décembre.

Germaine me regarde d'un air inquiet et me frôle sans succès. Je me suis promis d'être de bois et je tiendrai parole.

J'ai vu Acy et Jean d'Hersac qui, tous deux, ont entendu Zola prononcer son discours. Acy dit — mais sans conviction — qu'il était très bien. Hersac affirme que c'est l'élucubration d'un cerveau hanté par l'admiration désordonnée de soi, l'un des premiers symptômes — c'est toujours Jean qui parle — de la paralysie générale.

Vendredi, 24 décembre.

J'ai passé une drôle de veillée de Noël.

Germaine m'avait dit hier qu'elle réveillonnait chez les Bouillon avec les Villiers-Neaufle et les Peyrolles, et j'avais trouvé cela très vraisemblable, ne m'étonnant pas que l'on eût négligé de m'inviter, étant donné l'ours que je suis devenu.

A quatre heures, Madame de Peyrolles est venue pour voir ma femme et, comme on lui a dit qu'elle était sortie, elle a demandé si j'étais là, expliquant qu'elle voulait me parler.

Elle est entrée en coup de vent, dans un bruissement joyeux de satin, et m'a dit très vite, agitée, refusant de s'asseoir :

— Non... je suis trop pressée!... je viens demander à votre femme si elle veut venir ce soir entendre la musique à Saint-Eustache avec nous...

— Elle ne le pourra pas... elle réveillonne chez les Bouillon...

— Jamais de la vie!... c'est avec les Bouillon que je vais à Saint-Eustache...

— Vous êtes sûre?...

— Comment, si je suis sûre?...

J'ai dit :

— J'aurai mal compris...

Mais je voulais être complètement fixé et j'ai encore demandé d'un air indifférent :

— Vous êtes certaine qu'on n'a pas dû, à un moment donné, réveillonner ce soir chez Madame de Bouillon?... Je croyais bien avoir entendu dire l'autre jour que...

— Mais jamais, je vous dis!... les Bouillon devaient au contraire passer la soirée chez les Villiers-Neaufle... et c'est ce matin à onze heures qu'on les a décommandés, à cause de la mort de l'oncle Laubardemont... A quelle heure rentre-t-elle, votre femme?...

— Je n'en ai pas la moindre idée... dès qu'elle rentrera, je lui ferai votre commission...

mais il me semble bien qu'elle a quelque chose ce soir...

— Comment saurai-je si nous devons venir la chercher?...

— Eh bien, si c'est oui, elle vous enverra un mot... si c'est non, vous ne recevrez rien...

Avec cet arrangement je pouvais laisser Germaine s'enferrer et c'est ce que j'ai fait. Quand elle est rentrée, je ne lui ai pas parlé de la visite de Madame de Peyrolles. A dîner, j'ai demandé :

— A quelle heure allez-vous chez les Bouillon?...

— A dix heures et demie... pourquoi?...

— Parce que j'ai presque envie d'y aller aussi...

Elle n'a pas bronché et a répondu en haussant les épaules :

— C'est une bonne idée!... vous qui étouffez toujours, vous aurez quarante degrés chez les Bouillon!... vous ne pouvez pas mieux faire pour vous rendre malade...

— Soyez tranquille!... je disais ça en plaisantant!... vous avez pensé à commander la voiture?...

— Je prendrai un fiacre... j'ai donné congé à Pierre et aux deux hommes... c'est bien le moins qu'ils aient pour eux leur soirée de Noël, ces pauvres diables!...

Je n'ai pas fait l'insidieuse remarque que jamais « ces pauvres diables » n'ont eu pour eux jusqu'ici leur soirée de Noël, et Germaine, sans défiance, est montée chez elle après m'avoir dit gentiment bonsoir.

A dix heures je suis sorti par le jardin, et j'ai été chercher un fiacre, dans lequel je suis revenu stationner devant la maison à côté de la nôtre. A dix heures et demie le concierge est sorti en courant. Il allait chercher une voiture. J'ai expliqué à mon cocher qu'il aurait à suivre le fiacre qu'il verrait arriver tout à l'heure.

Quel métier!... J'ai suivi d'abord Germaine avenue de l'Opéra. A l'entrée de l'avenue, Klebrig attendait. Elle est sortie de son fiacre qu'il

a payé et est montée avec lui dans un coupé qui n'était pas le sien, mais tout simplement un remise. Et j'ai recommencé ma poursuite jusqu'à l'instant où ils ont disparu dans un petit hôtel de la rue Clapeyron. A une heure ils n'en étaient pas sortis.

Ce matin elle avait au cou une perle rose irisée et énorme.

Dame!... Passer la veillée de Noël avec un juif, ça vaut bien ça!...

Dimanche, 26 décembre.

Germaine — qui a réfléchi que je pourrais savoir par les Bouillon ou par les autres prétendus convives qu'on n'avait pas soupé hier — m'a dit en riant ce matin :

— Vous savez?... je ne suis pas allée du tout chez les Bouillon!...

Et, comme j'essayais de jouer la surprise.

— Non... je voulais depuis longtemps en-

tendre la maîtrise de Saint-Eustache... alors j'ai été à la messe de minuit...

— Vraiment?... Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit?... je vous aurais accompagnée!...

— C'est justement ce que je ne voulais pas... ça vous aurait fatigué et vous auriez pu prendre froid!...

— Vous êtes allée seule?...

— Mais oui...

— Mon Dieu!... cela me rappelle que Madame de Peyrolles était venue vendredi pour vous inviter à aller le soir avec elle à Saint-Eustache?... Il était convenu que si vous vouliez qu'elle vînt vous prendre, vous lui enverriez une dépêche... j'ai totalement oublié de vous en parler...

— Ah!... je vais lui écrire un mot pour la remercier... c'est égal, vous êtes joliment étourdi pour votre âge!...

Je me suis demandé si je ne lui parlerais pas de ce que j'avais vu?... Et puis, j'ai pensé qu'il valait mieux — à présent qu'un grief de plus ou de moins ne changera rien — me taire.

Jeudi, 30 décembre.

Germaine a été avisée de ma demande de divorce aujourd'hui par son avoué. Elle ne m'en a pas dit un mot et ne s'est montrée ni maussade, ni triste, ni provocante. Elle avait l'air de ne se douter de rien.

Vendredi, 31 décembre.

Tantôt, vers quatre heures, j'ai vu arriver ensemble les oncles Villelaure et Maillane. Ils se détestent et s'évitent d'ordinaire le plus qu'ils le peuvent. Ce fait anormal de les voir réunis m'a indiqué qu'il allait se passer quelque chose de grave. C'est l'oncle Villelaure qui, après un silence gênant, s'est enfin décidé à me dire :

— Mon cher Jean, tu nous fais beaucoup de peine, à ta tante et à moi...

J'ai demandé :

— Moi?... Et pourquoi donc ça?...

Le nom de ma tante, jeté là, me donnait envie de rire. Jamais la pauvre femme, éteinte par trente ans d'austérités voulues et d'effacements involontaires, ne se permettrait d'émettre une opinion quelconque, surtout en présence de son mari. Je pensais que, sûrement, elle ignorait mes affaires comme elle ignore celles de tous les siens. Je ne savais pas d'ailleurs en quoi j'avais peiné — soi-disant — ma pauvre tante Villelaure, mais je supposais que cette visite de corps m'était faite pour me réprimander au sujet de ce qu'on nomme dans la famille « ma politique », et m'indiquer la ligne à suivre au travers du gâchis nouveau qui semble vouloir se dessiner. J'attendais toujours la réponse. Enfin l'oncle Villelaure a dit avec effort :

— Tu demandes pourquoi... mais, par tes excentricités...

Et l'oncle Maillane, invité du regard à dire aussi quelque chose, a répété docilement :

— Par tes excentricités...

Il était mal à son aise, le pauvre bonhomme !

Sollicité par son austère cousin d'apporter l'autorité de son concours, il n'avait pas osé avouer que sa situation vis-à-vis de moi rendait son intervention difficile.

J'ai demandé :

— De quelles excentricités parlez-vous donc?... De ce que je n'ai pas, sur beaucoup de points, la même façon de voir que vous, il ne s'ensuit pas forcément que je fasse des excentricités...

L'oncle Villelaure a dit furieux :

— Ah! par exemple!... Et cette histoire avec ta femme?...

— Ah!... c'est de ça que vous voulez parler?...

— De quoi veux-tu que ce soit?...

Et, inquiet, il a questionné :

— Est-ce que tu as encore fait autre chose?... tu ris?... moi je ne trouve pas ça drôle, tu sais!...

— Moi non plus, au fond... ce qui me fait rire, c'est votre indignation...

— Elle est justifiée!... ce que tu fais n'a pas de nom!...

— C'est ma femme qui est allée vous raconter ça?...

— Oui... elle a espéré que notre intervention...

— Vous a-t-elle dit — en vous demandant cette intervention — pour quels motifs je me sépare d'elle?...

— Non... c'est-à-dire... nous ne savons que ce que tout le monde sait...

— Ah!... vous savez que tout le monde sait que votre nièce est la maîtresse d'un Juif, et vous trouvez que j'ai tort de séparer ma vie de la sienne?...

— Je trouve... nous trouvons, que tu as tort de vouloir le scandale...

— Et vous préférez me voir demeurer dans la situation malpropre où je suis pour l'instant!...

— Sans doute... et si tu veux peser le pour et le contre, sans parti pris...

— Sans parti pris est joli!...

— Enfin, si tu veux considérer que la situation dont tu parles, au lieu d'être la tienne, est celle d'un de tes amis, tu reconnaîtras que tu ne lui donnerais pas dans ce cas le conseil de faire du scandale...

— Comment, du scandale!... mais c'est maintenant le scandale!...

— Du tapage, si tu veux!... on raconte certainement sous le manteau que Germaine a un... un flirt avec Klebrig...

— Vous avez des euphémismes exquis!...

— Disons une liaison, pour te faire plaisir...

— Oh!... plaisir!...

— Ton manque de sérieux est vraiment inouï!... tu plaisantes des choses les plus graves...

— Je n'en plaisante pas, puisque je prends ce parti radical que vous blâmez...

— Ainsi tu es décidé?...

— Très décidé...

— Songe aux potins, aux injures, aux articles

de journaux!... qui sait si on connaîtra le fond des choses... et si, même les connaissant, on ne les interprétera pas contre toi... on te reprochera...

— Tout ce qu'on voudra!... pourvu que, moi, je n'aie rien à me reprocher, je me fiche du reste...

L'oncle Maillane s'est enfin décidé à parler :

— Et puis... ça va attirer l'attention des journaux... et même du monde sur nous tous, cette affaire-là!...

Il a dit ça avec son égoïsme paisible, ne prenant même pas la peine de dissimuler sa pensée — la seule qui lui vînt à propos de cette affaire.

J'ai répondu :

— C'est bien possible et j'en suis désolé, mais pour éviter cet inconvénient — qui d'ailleurs me paraît léger — je n'accepterai pas de mener une existence malpropre...

— Oh!... malpropre!...

— Parfaitement!... Je suis pauvre compara-

tivement à Monsieur Klebrig et comme Germaine insensiblement augmente notre train, j'ai l'air de me faire entretenir par lui... un peu plus et je jouerais, en apparence, les agents du Syndicat...

L'oncle Villelaure a observé, retournant contre moi ma morale :

— Qu'est-ce que ça te fait?... tu expliquais tout à l'heure que tu ne tiens qu'à ta propre estime?...~

— C'est vrai!... mais à condition de ne pas faire les choses qui m'empêcheraient de m'estimer... et celles que vous me demandez sont du nombre...

— Tu exagères tout!... ainsi ce syndicat, dont tu parles... sait-on seulement s'il existe, ce syndicat?...

C'est l'oncle Maillane qui a répondu poussé par son tempérament très français, qui l'exaspère contre les dreyfusards, et désireux aussi de donner une petite leçon à sa bête noire :

— Prenez garde, Villelaure, ne dites pas ça!... il n'est guère, pour émettre des doutes

sur l'existence du Syndicat, que ceux qui en font partie... ou qui en attendent quelque bénéfice...

L'oncle Villelaure a affirmé :

— Syndicat est un mot...

— Évidemment... disons si vous le préférez association, groupe, franc-maçonnerie?... Je comprends bien que ces histoires-là vous gênent... vous connaissez beaucoup de juifs...

— Vous aussi...

J'ai dit :

— Ce ne sont pas les mêmes!...

L'oncle Villelaure connaît en effet beaucoup de grands *Israélites*, alors que l'autre a surtout affaire à des prêteurs juifs qui tripotent encore dans les petits prix.

L'oncle Villelaure a repris :

— Je ne comprends pas cette animosité contre les gens de religions différentes...

Et, comme je haussais les épaules :

— Je ne la comprends pas de toi surtout qui n'es pas une catholique fervente... Tu n'es d'ail-

leurs pas conséquent avec toi-même... ainsi Peyrolles est un de tes plus intimes amis et il est protestant...

— Mais, nom d'un chien! ça n'a aucun rapport!... je n'aime pas l'esprit protestant... mais chacun a dans sa propre famille des gens qu'il aime moins que les autres, parce qu'ils sont ou hargneux, ou malveillants, ou hypocrites, ou n'importe quoi... on les aime moins, mais ils sont tout de même de la famille... le caractère diffère, mais non pas l'espèce...

— Ce sont des distinctions bien compliquées et subtiles...

— Moi je trouve que ce sont des distinctions très simples et très sommaires...

L'oncle Villelaure a dit sentencieux :

— Nous ne pensons pas de la même façon...

J'ai demandé en riant :

— Avez-vous attendu jusqu'à aujourd'hui pour vous en apercevoir?...

Et nous en sommes restés là. Mais, comme je les reconduisais, l'oncle Maillane m'a dit

crainitivement, très bas, en me serrant la main :
— Tu sais, mon petit, au fond, tu fais bien...

Samedi, 1^{er} janvier.

Pas gaie, cette journée du 1^{er} janvier !

Je pense que l'an prochain je serai tout seul dans la vieille maison, où ce soir j'entends tout près de moi, séparé seulement par une porte — fermée au verrou, il est vrai — glisser le pas onduleux de ma femme.

Je ne me sens plus assez de ressort pour refaire ma vie. Elle est aujourd'hui finie. Et pourtant elle va se continuer lamentablement immobile, sans même l'intérêt des chagrins redoutés ou des espoirs déçus...

Voilà Germaine qui frappe à ma porte... je ne lui répondrai pas...

Dimanche, 2 janvier.

J'ai reçu ce matin ce billet de ma femme.

« Mon cher Jean, vous avez eu tort de ne pas m'ouvrir hier au soir. Je voulais tout bonnement m'entendre avec vous au sujet de la conduite à tenir en attendant que ce que vous avez voulu s'accomplisse.

« Personne, sauf vos oncles — qui n'iront certainement pas le crier sur les toits — ne connaît l'incident qui va se produire. Ne croyez-vous pas que, jusqu'à la fin de la procédure, ou du moins jusqu'à ce qu'une indiscretion soit commise, nous ferions bien de rester ensemble et de ne rien changer, en apparence, à notre vie accoutumée. Nous avons, tous ces temps-ci, beaucoup de dîners et de soirées; nous en avons même chez nous. Ne serait-ce pas un peu gauche de les décommander pour cause de divorce?...

« Je n'ai parlé non plus de rien à maman. Si vous voulez éviter beaucoup de récriminations, et de plaintes, et de bruit, vous imiterez mon silence. Et puis, à quoi bon lui raconter tout ça? Elle n'est pas sérieuse et ne nous servirait pas à grand'chose.

« Si vous acceptez mon idée, ne me répondez pas. Je comprendrai que rien n'est — en apparence, rassurez-vous! — changé à notre vie.

« GERMAINE. »

Bien que cette combinaison soit en quelque sorte la meilleure, elle me déplait infiniment. Tout de même, je n'ai pas voulu refuser ce que ma femme semble désirer, et je n'ai rien répondu.

Mardi, 11 janvier.

La Chambre est rentrée aujourd'hui et a nommé Brisson président par 283 voix sur 342 votants.

C'est demain que le Sénat doit élire son bureau définitif. Si Scheurer-Kestner passait comme une lettre à la poste, ça me surprendrait fort.

Le conseil de guerre — à l'unanimité des voix — a acquitté Esterhazy, accusé par les Dreyfus d'être l'auteur du bordereau attribué à Dreyfus et cause principale de sa condamnation.

Je viens d'apprendre le verdict par *le Temps*, — que Germaine ne lit jamais, — aussi ne soupçonne-t-elle rien. Demain ça sera, en apprenant la chose, des cris et des grincements de dents.

Mercredi, 12 janvier.

Ma femme n'avait pas déjeuné ce matin et nous ne nous sommes vus qu'à sept heures. Elle a pris des airs de majesté offensée pour me déclarer que « c'est une honte d'être Français ».

C'est l'acquittement d'Esterhazy qui a provoqué cette réflexion.

Germaine semblait d'ailleurs, aujourd'hui comme à l'ordinaire, très informée de tout ce qui concerne l'affaire Dreyfus.

Elle m'a dit que le colonel Picquart allait demander à comparaître lui aussi devant un conseil de guerre. Et puis, elle a fait des allusions pleines de réticences et de mystère à je ne sais quelle intervention gigantesque qui va faire se lever l'Europe entière en faveur de l'innocent.

Je suppose que c'est de l'empereur d'Allemagne qu'elle a voulu parler.

D'autre part, on annonçait tantôt dans les couloirs de la Chambre une interpellation de Jaurès visant l'état-major général.

Certains, parmi les gobeurs de Jaurès, sont surpris de lui voir prendre cette attitude. Moi, je la trouve très conforme à son caractère politique. L'affaire Dreyfus a paru en hausse ces jours derniers et il joue dessus. Je crois seule-

ment que, cette fois, son flair opportuniste est en défaut.

Compliquée du fait de cette répugnante campagne juive, la vie va me devenir intolérable à la maison. Je regrette d'avoir accepté la combinaison proposée par ma femme. J'aurai été faible jusqu'au dernier moment.

Jeudi, 13 janvier.

J'avais raison de les redouter, les complications!

Ce matin, Germaine qui n'était pas entrée chez moi depuis notre dernière rencontre conjugale (!), est arrivée en courant presque dans mon cabinet.

Elle tenait à la main *L'Aurore*, qui est pour l'instant sa lecture de chevet. Elle me l'a tendu d'un geste de triomphe, en disant d'une voix éclatante que je ne lui connaissais pas :

— Elle est admirable, la lettre d'accusation de Zola!... admirable!... tenez!... il faut lire

ça !... vous ne vous doutez pas de ce que c'est !... ça va mettre le feu aux quatre coins de l'Europe !...

J'apercevais le titre : « *J'accuse* » et, à la fin d'un très long article, une série de lignes commençant chacune par ces mots : *j'accuse*... Puis, s'étalait en énormes caractères la signature d'Émile Zola. J'ai dit, me rappelant la conversation de la veille :

— Ah !... c'est ça l'intervention dont vous parliez hier, d'un ton si plein de mystérieuses menaces, que j'avais cru bêtement qu'une puissance étrangère allait vouloir se mêler des affaires intimes du pays...

— L'intervention de Monsieur Zola vaut bien celle de n'importe quelle puissance étrangère...

— Je ne discute pas sa valeur... je dis seulement qu'elle n'a ni la même portée, ni les mêmes dangers...

Tout en parlant, je parcourais le journal ; j'ai repris :

— En présence de Zola et de sa lettre on

pourra, si l'on veut, prendre le parti de rire... en présence de la puissance étrangère, il aurait fallu, disposé ou pas, prendre le parti de se fâcher...

Elle a murmuré, la voix rauque de colère :

— Rire!... je voudrais savoir qui oserait rire de ça?...

— Moi, par exemple!... non pas du fond, qui est profondément regrettable et triste, mais de l'énormité même de la chose qui lui enlève tout sérieux réel, et de sa forme qui est, à mon avis, infiniment prétentieuse et grotesque... Tout ça, c'est la continuation avec aggravation rapide des symptômes déjà constatés dans le discours de l'autre jour... Hersac va être ravi de voir que son pronostic se confirme...

Elle a haussé rageusement les épaules :

— Un imbécile, Hersac!... et incapable, comme tous les militaires, de comprendre les actes de beauté...

— Aïe! aïe! aïe!...

— Qu'est-ce que vous avez?...

— Rien !... c'est cette fin de phrase qui sortait mal de votre gosier... faute d'habitude et de spontanéité...

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire... et je ne comprends pas que vous ne soyez pas comme moi indigné...

— Je le suis plus encore que vous... mais pas de la même façon...

— Ah !... à la bonne heure !...

Puis, réfléchissant, elle a demandé méfiante :

— C'est-à-dire... comment l'entendez-vous?...

— J'entends que mon indignation ne s'oriente pas du tout dans le même sens que la vôtre... Mais à quoi bon parler de toutes ces choses?...

— Et pourquoi donc n'en pas parler, je vous prie?...

— Parce que nous avons bien assez de sujets de dissentiment sans aller chercher encore l'affaire Dreyfus...

Elle a pris un ton pointu :

— Si je vous gêne, je puis m'en aller?...

— Vous ne me gênez en rien... mais vous

oubliez, je crois, qu'Acy déjeune avec nous, et vous n'allez pas être prête...

Elle est partie en bougonnant. Ça marche de moins en moins bien avec Acy. Germaine n'aime pas dépenser sa beauté et son élégance au profit de qui elle regarde comme quantité négligeable. Or je crois que c'est ici le cas.

Le déjeuner a mal commencé. A peine à table, Acy a demandé, s'adressant à ma femme qui a paru très gênée :

— Ça doit joliment vous ennuyer que Picquart soit coffré?... nous n'allons pas pouvoir dîner avec lui de cette affaire-là !...

J'ai dit d'un air niais et indifférent :

— Ah! vous deviez dîner avec Monsieur Picquart?...

Acy a expliqué :

— Oui... le 15... c'est un dîner organisé par Klebrig... ça sera très amusant...

A la façon libre et détachée dont il parlait, je voyais bien qu'il ne se doute pas que je suis

au courant de la liaison de ma femme. J'ai demandé :

— Êtes-vous toujours dreyfusard?...

Il a répondu en riant :

— Toujours!... je le suis non seulement par conviction vague mais aussi par obligation professionnelle... il est convenu que les intellectuels seront pour Dreyfus ou ne seront pas...

Puis, pensant peut-être que, ainsi présentée, la chose semblait plus laide et inexcusable, il a affirmé :

— Mais je n'ai à faire dans ce sens aucun effort...

Et il a conclu, l'air bonhomme :

— Je suis seulement désolé que la lettre de ce pauvre Zola soit aussi magistralement ratée... car il n'y a pas à dire mon bel ami, elle l'est jusqu'au ridicule...

Germaine lui a lancé un regard indigné, mais il a continué sans rien voir :

— C'est d'une énormité de prétention qui

déconcerte... et puis, il y a là dedans, au milieu d'explications terre à terre prises dans Bernard Lazare, des « élévations » piochées en style pompeux de rhétoricien en délire qui sont torquantes...

J'ai demandé :

— Alors, vous vous êtes tordu?...

— Ah! je vous en réponds!... Et ce que je vais m'amuser au dîner, donc!... au fameux dîner, où l'absence de Picquart — qui était la pièce curieuse sur laquelle chacun se fût rué tout d'abord — va laisser à Zola la première place... C'est là qu'on va l'acclamer, le cajoler, lui passer la main sur le dos, l'enguirlander de fleurs... lui affirmer que sa lettre est pourrie d'allure, que son action est grande comme le monde, son âme plus haute que les plus hauts sommets et que, auprès de lui, Voltaire n'était que de la Saint-Jean... Ce que ça va être rigolo!...

Il s'est arrêté tout à coup en apercevant les yeux froids de Germaine posés sur lui, et je

crois bien qu'il a regretté d'avoir ainsi montré sa pensée de derrière la tête.

Ma femme, se tournant vers moi, m'a dit, devenue aimable soudain :

— Je voudrais bien que vous me fassiez entrer à la Chambre aujourd'hui?...

— Aujourd'hui!... mais je n'ai pas de billets!... c'est-à-dire, j'en avais, c'était précisément mon tour... et je les ai cédés à Bouillon pour Madame de Villiers-Neaufle et Madame de Treuil... Comme Jaurès est le seul orateur socialiste aimé et compris des gens du monde, tous veulent l'entendre déclarer son enrôlement dans le Syndicat...

— Mais vous pouvez bien me faire entrer sans billet... vous l'avez fait vingt fois...

— Avant la bombe de Vaillant... mais depuis, le plus influent des députés — et je ne suis certes pas celui-là — ne pourrait pas faire entrer sa mère...

Acy a dit :

— Ils vont continuer aujourd'hui à s'agiter

pōur ne rien faire!... Quel gouvernement tout de même!... ce matin, quand cette lettre a paru, c'était le cas de se montrer...

— En quoi faisant?...

— Mais d'abord en faisant saisir les numéros et les presses de *L'Aurore*... et ensuite, cofrer son directeur et Zola avec...

— Vous me paraissez oublier un peu sous quel régime nous vivons?...

— Mais, sacrebleu! il fallait l'envoyer pour une fois dans le coin, le régime!...

Et comme je riais, il a repris, rentrant dans la peau de son personnage accoutumé :

— Notez que je suis, pour ma part et avec mes idées, ravi qu'on n'ait pas agi... je dis seulement que moi, à la place du gouvernement, je n'aurais pas tergiversé...

Germaine écoutait silencieuse. Vexée de ne pas aller à la séance, elle cherchait un moyen d'arriver à ses fins. Acy la regardait, adoucissant, pour les poser sur elle, ses yeux bleus habituellement un peu durs et secs. Gracieuse

dans une pose souple, la mine distraite, sa joue fraîche et duvetée appuyée sur sa main, elle réfléchissait, très sereine en apparence, et au fond agitée furieusement.

Et je pensais qu'Acy, en lui procurant cette entrée qu'elle désirait si fort, eût probablement reçu — contre livraison — la récompense honnête qu'il espère toujours et qui ne vient jamais.

A la fin, Germaine a dit :

— Ça n'est pas de veine d'avoir un mari député pour ne pas même voir une séance quand on en meurt d'envie...

Acy a voulu la consoler :

— Elle n'aura rien de bien intéressant, cette séance!... les demandes de poursuites en occuperont une partie...

Je me suis récrié :

— Comment les demandes de poursuites?... mais on ne donnera pas, je pense, par des poursuites, une importance à cette explosion plutôt bouffonne qu'autre chose... Ce serait

une absurde maladresse, et Monsieur Méline, qui a le sens du gouvernement, ne la commettra pas...

Ma femme a dit d'une voix flûtée :

— Monsieur Méline n'est pas seul maître de la situation, heureusement!...

Cette réflexion m'a surpris. Je croyais bien que Germaine ignorait aussi complètement Méline que Scheurer-Kestner et que, en général, toutes choses de la politique, parce que le chic est de les ignorer. Mais je voyais que, de cela, elle avait déjà causé et que, devant elle, on avait prévu les résultats du pétard Zola. J'ai demandé :

— Vous êtes sortie, ce matin?...

Elle a hésité un instant.

— Oui... j'ai marché un peu...

Puis, elle a regardé la pendule et, se levant :

— Il est une heure moins un quart... il faut que je sorte... vous me pardonnez, Monsieur d'Acy?...

Quand nous avons été seuls au salon et qu'il

n'a plus senti peser sur lui le regard malveillant de ma femme, Acy a dit :

— Quel malheur qu'on n'ait pas fait ce que je disais tout à l'heure!...

— Qu'on n'ait pas saisi les numéros de *L'Aurore*, ses presses et ses gens?... vous me semblez tout de même un peu bien féroce...

Il a répondu, avec cette fois un accent de sincérité :

— Je le suis!...

Une demi-heure plus tard, comme je longuais le trottoir de la rue Saint-Dominique, j'ai entendu derrière moi un pas lourd et un souffle puissant, et une voix a appelé : Monsieur de Maillane!...

Je me suis arrêté. A quelques mètres de moi, Madame de Bouillon précipitait, sur des talons trop hauts, son corps replet, boudiné dans un costume tailleur de serge bleue. Elle m'a demandé, l'air surpris :

— Comment?... vous n'êtes pas au Parlement?...

Bouillon et sa femme disent toujours le Parlement ... ils trouvent que c'est plus décoratif que la Chambre.

— J'y vais...

— Mais il est une heure et demie!... vous allez être en retard... à une séance pareille, les couloirs vont être si intéressants!...

— C'est justement les couloirs que je veux éviter... je vais aller respirer aux Champs-Elysées avant d'entrer...

— Ah! bien!... si c'était moi!...

— Pourquoi n'y allez-vous pas, à la Chambre, puisque vous trouvez ça si intéressant?...

— Parce que Adalbert déteste que je sois là...

En effet, Bouillon redoute la présence de sa femme qui lui reproche ensuite avec amertume de n'avoir rien dit, d'être incolore et de faire très mal son métier de député.

J'ai demandé imprudemment :

— Vous vous promenez?...

— Non... je vais chez Coustou... un sculpteur qui fait des meubles ravissants... c'est rue

de Bourgogne, à deux pas... vous devriez y venir avec moi puisque vous ne voulez pas aller tout de suite au Parlement?...

Le plus poliment que j'ai pu, j'ai décliné l'offre de la grosse princesse. Alors, elle m'a dit le mot de la fin, celui pour lequel, uniquement, elle m'avait arrêté :

— Je vous en prie... tâchez qu'Adalbert ne s'avance pas trop dans cette affaire Zola?...

Puis, craignant que je n'eusse pas suffisamment compris, elle a ajouté, tandis que je m'éloignais rapidement :

— Qu'il ne s'avance ni dans un sens ni dans l'autre... qu'il n'oublie pas que nous sommes tout près des élections...

Je crois que cette recommandation était superflue. Bouillon ne se compromettra pas. Ils sont bien, les Bouillon, la synthèse de cette noblesse qui dégringole, s'abstenant par incapacité ou se ralliant par frousse ; qui accepte des pactes douteux et glisse aux pires bassesses pour conserver un rang d'où, précisément —

et sans qu'elle le veuille comprendre — ces bassesses la font déchoir.

Le quai d'Orsay était noir d'une foule houleuse, inquiète, toute différente de la foule badaude qui entoure habituellement le Corps législatif. J'ai traversé la place de la Concorde et j'ai monté les Champs-Élysées très vite jusqu'au rond-point, désireux d'emmagasiner de l'air. Comme j'allais revenir sur mes pas, un coupé s'est arrêté contre moi et une frimousse fraîche s'est penchée à la portière.

— Ah!... quel revenant!... ben! il ne te gêne pas pour détaler, toujours, le coup d'épée de Château-Landon!...

La femme qui m'interpellait ainsi était Jenny Dunois, une jolie fille amusante, pas bête souvent et imprévue toujours, de laquelle les caprices de Germaine m'ont fait faire la connaissance et avec qui je suis resté en relations, sinon suivies, du moins jamais interrompues tout à fait. Elle m'a dit, tandis que je lui serais la main :

— Alors tu n'es pas fâché?...

— Fâché?... pourquoi?... de quoi?...

— Pourquoi?... parce que je te savais guéri et que je ne t'ai pas revu... de quoi?... dame!... de ce que je t'avais écrit... c'est vrai que c'était pas gentil et que je n'aurais pas dû... mais qu'est-ce que tu veux, on se laisse entraîner... on le regrette après, mais ça y est tout de même...

— Je ne comprends pas un mot... tu m'as écrit, toi?...

— Mais oui...

— Quand ça?...

— Quand?... je ne sais pas au juste... au mois de septembre ou d'octobre... enfin, quand on a su que tu étais tiré... que tu ne claquais pas...

— Mais qu'est-ce que tu m'as écrit?...

— Tu n'as donc pas eu ma lettre?...

— Je ne m'en souviens pas... dis toujours ce qu'il y avait dedans?...

— Ah! voilà justement le chiendent!... il y

avait... que c'était une drôle d'idée de te battre avec Château-Landon, parce que...

— Parce que quoi?...

— Parce que ça avait l'air d'être à cause que ta femme l'avait lâché, quoi?... Oh! je comprends bien que tu n'aies pas été content, va!... quoique, quand on t'aimait bien, l'idée venait tout naturellement de te dire ça... et la preuve, c'est que Lacombe qui, elle, n'avait aucune raison de prendre tes affaires à cœur, t'a écrit la même chose... elle te disait ça et même mieux... c'est égal... moi j'aurais pas dû... surtout que je savais que tu défendais toujours qu'on parle de ta femme...

Tout à coup elle a vu, à mon air ahuri, que j'ignorais ce qu'elle venait de m'apprendre et elle a crié, illuminée :

— T'as pas eu nos lettres!... c'est ta femme qui les a chopées, la rosse!...

Je n'ai pas protesté. Alors, avec cette finesse des êtres obligés de se guider surtout par l'intuition, Jenny a compris que si je n'exigeais

plus la même réserve vis-à-vis de ma femme, c'est que quelque chose était changé, et elle demandé, satisfaite et compatissante à la fois :

— Dis donc, ça s'décolle vous deux, s'pas ?...

Quand je suis arrivé à la Chambre, j'avais quelque peu oublié les incidents du jour. Ce bout de causerie venait de m'expliquer pourquoi Germaine — peu soucieuse d'ordinaire de mes aventures de passage — avait supprimé les lettres venues pendant ma maladie. Je me souvenais que j'avais été étonné de ne pas trouver dans mon courrier, lorsque je m'étais enfin relevé, le moindre souvenir amical de mes petites amies.

Le silence inaccoutumé qui emplissait la salle m'a rappelé aux choses de l'heure présente. Le président annonçait, au moment où j'entrais, une demande d'interpellation sur les mesures que le ministre de la guerre entendait prendre quant à la lettre de Monsieur Zola.

De Mun a dit alors qu'il avait fait avertir le

président du Conseil et le ministre de la guerre et on a attendu. La salle était bruyante, les tribunes bondées.

Monsieur Méline est arrivé enfin, annonçant que le gouvernement avait décidé de déférer à la justice l'article visé, bien qu'il ne se dissimulât pas que des poursuites sont voulues pour prolonger l'agitation dans le pays.

Pourquoi donc poursuit-on, dans ce cas?... C'eût été si joli de n'avoir pas l'air de soupçonner qu'une lettre de Zola eût paru quelque part; si amusant de tromper l'attente du ramassis de drôles pour lesquels il travaille. Au lieu de ça, on va faire cette gaffe intense de poursuivre un acte d'accusation revu et corrigé par Trarieux, ex-garde des sceaux, qui a disposé lui-même et pris soin d'indiquer que c'est du chef des articles 29 et 30 de la loi du 29 juillet 1881 qu'il faut poursuivre. C'est vraiment cocasse! Et il me semble, à moi, — qui ne suis pourtant pas légiste, — que ce n'est pas ainsi qu'il faudrait s'y prendre si

on a la faiblesse de suivre cette affaire au lieu de la laisser s'en aller à vau-l'eau.

C'est de Mun qui a succédé au président du Conseil. Il a réclamé l'intervention du ministre de la guerre. La Gauche l'a écouté, glaciale, sans donner aucune marque d'approbation.

Le général Billot a fait à son tour sa déclaration à la Chambre. Puis Jaurès — le Jaurès tant attendu — est monté à la tribune pour y protester contre « l'action occulte de l'argent », protestation qui, dans l'espèce, et venant d'un ami du Syndicat, ne manquait pas d'un certain piquant. L'orateur chéri du public a terminé en déclarant « qu'on est en train de livrer la République aux généraux ».

Le dernier, Cavaignac, est venu affirmer qu'il est des républicains à la Chambre qui sont résolus à ne pas laisser parler de l'armée comme en parle Monsieur Jaurès. Il a émis ensuite la seule proposition franche et honnête qui ait été émise depuis une heure que l'on se débat entre les déclamations creuses du député du Tarn et les

déclarations vagues du cabinet. Il a fait observer que si Monsieur Jaurès a beau jeu pour accuser les chefs de l'armée, qui ne peuvent pas répondre, le gouvernement a en main tout ce qu'il faut pour les défendre : la déclaration de l'officier qui assistait à la parade d'exécution de Dreyfus. Puisqu'on possède le témoignage écrit de cet officier, pourquoi ne s'en sert-on pas?... Et d'autre part, pourquoi, lorsqu'on a été saisi de pièces et qu'on les a jugées insignifiantes, se sert-on ensuite — sur l'invitation d'un journal — de ces mêmes pièces pour rouvrir l'affaire ?

Tout cela était net, simple, d'une admirable limpidité, c'est pourquoi la Chambre a voté contre l'ordre du jour Cavaignac.

Quelle rosse que cette Chambre !

Moi je pensais que les Zola, Trarieux, Reinach, Jaurès and C^o allaient avoir satisfaction pleine et entière s'ils obtenaient les poursuites qu'ils ambitionnent et le procès pour délit de presse avec admission de faire les preuves à la

clef. Ça va être du joli!!! Ils ne prouveront rien, mais ils baveront sur tous.

Puisqu'on nous affirme que les complications qui empêchent de faire connaître aux Chambres et au peuple la vérité sur l'affaire Dreyfus proviennent du rôle incorrect joué par des attachés militaires d'ambassades diverses, pourquoi ne poursuit-on pas de tout autre façon ?

Il me semble que — étant donnée l'intervention des attachés en question — Monsieur Zola tombe sous le coup d'un article du code des crimes et délits contre la chose publique? C'est, je crois, l'article 85. Il dit : « *Quiconque aura, par des actes non approuvés par le gouvernement, exposé des Français à éprouver des représailles, sera puni du bannissement.* »

Je me suis levé pour demander la parole. Je voulais attirer sur ce point l'attention de la Chambre et empêcher, si je le pouvais, d'engager les poursuites docilement, pour délit de presse, sur les indications dues à la collaboration Trarieux-Zola.

Mais à l'instant même où j'ouvrais la bouche, j'ai aperçu, au premier rang de la tribune du corps diplomatique, Germaine en éblouissante toilette, avec derrière elle Klebrig qui souriait, béat et satisfait.

Alors j'ai ressenti une grande honte, une lassitude infinie, un dégoût absolu de toutes choses. Il m'a semblé que mes jambes, devenues en coton, pliaient sous moi et je me suis misérablement affalé sur mon banc, en dépit des encouragements de Bouillon qui me répétait, surpris d'une hésitation dont il ne connaissait pas la cause :

— Mais allez donc, Maillane, allez donc!...

Je n'ai pas bougé. J'ai su heureusement comprendre que tant que j'aurai l'air de considérer comme mienne une femme qui est la maîtresse notoire d'un juif, je n'ai qu'à me taire dans les questions qui touchent à ces gens-là!...

C'est rageant, car ce sont les seules questions qui m'intéressent, ou du moins qui me passionnent.

Ce pauvre Bouillon! Il arrivait du Sénat où les vice-présidents sont réélus, sauf Scheurer-Kestner qui a une minorité d'au moins cent voix. Et Bouillon s'apitoyait!... Tout blackboulé lui paraît aujourd'hui sympathique au premier chef. C'est un frère! Il se dit, en le regardant avec mélancolie : « Voilà peut-être comme je serai dimanche!... »

Cette idée de n'être pas réélu empoisonne sa vie. Il se demande ce qu'il fera chaque jour, de deux à cinq, de son temps qui s'écoule si difficilement déjà.

Il est bien rasant souvent, mais, tout de même, si je restais à la Chambre, il me manquerait. Il a la manie de quitter le centre, dont il est le plus bel ornement, pour venir s'asseoir à côté de moi. Il m'aime et pourtant tout en moi le choque ou lui fait peur. Tout à l'heure, me voyant préparer mon bulletin, il m'a dit, en attachant sur moi ses bons gros yeux de ruminant en détresse :

— Oh!... vous votez pour l'ordre du jour Cavaignac?...

— Mais naturellement!...

— Vous regrettez vraiment que le gouvernement ne prenne pas de mesures violentes?...

— Dame!...

— Pas moi!... Dieu sait où ça nous mènerait!...

— Si Dieu le sait, c'est déjà quelque chose!...

A cette réponse à la blague, il a riposté sérieusement :

— Alors vous êtes religieux, vous?...

— Religieux n'est peut-être pas le mot, mais enfin je suis très croyant...

Bouillon, qui ne mangerait pour rien dans le monde une bouchée de poulet le vendredi, m'a dit d'un ton confidentiel et navré :

— Vous avez de la veine!... moi je suis hésitant, toujours hésitant... en tout d'ailleurs... j'ai beaucoup de peine à me faire une idée pour ou contre les choses... ainsi, vous, Maillane,

sincèrement, là, entre nous... je ne répéterai ce que vous me direz...

— Je ne sais pas ce que je vous dirai, mais vous pouvez bien le répéter si vous voulez...

Il a baissé la voix encore davantage et m'a demandé, me chatouillant l'oreille de ses grosses lèvres sensuelles et bonasses :

— Qu'est-ce que vous pensez d'Esterhazy?...

— Je pense qu'il a bien assez de ses propres histoires sans qu'il faille lui coller en plus celles de Dreyfus...

— Alors, vous y croyez, aux histoires de Dreyfus?...

— Comment si j'y crois!... mais je serais un drôle si je n'y croyais pas!...

— Mon Dieu... vous savez... on peut être d'un avis différent et...

— Ce n'est pas ça!... je dis que je serais un drôle d'affirmer avec une telle violence ce que je ne penserais pas, voyons?...

— Sans penser précisément... on peut.... on pourrait...

Il s'est interrompu brusquement :

— Prenons garde, ne parlons pas si haut, voilà Cernay qui nous écoute...

Oh! oui! elle peut dormir tranquille, la grosse princesse! « Adalbert » ne se compromettra pas... du moins pas de lui-même.

Vendredi, 14 janvier.

Germaine sort peu depuis quelques jours. Elle arrive aux repas — le seul moment où nous soyons réunis, — dans des déshabillés exquis et qui m'ont tout l'air d'être exquis à mon intention. Elle s'attend toujours à me reprendre. Jusqu'à la dernière heure elle ne désarmera pas. Moi non plus.

Dans une réunion publique, Millerand a dressé le programme socialiste en s'appliquant à le rendre inacceptable pour les collectivistes.

Eh! là! monsieur Jaurès! Gare dessous!...

Lundi, 17 janvier.

Une sorte de pétition circule promenée à domicile par la belle jeunesse du Syndicat.

Elle réclame « contre les irrégularités et les mystères des procès Dreyfus et Esterhazy, et s'étonne surtout qu'on ait osé perquisitionner chez le colonel Picquart et qu'on ait attribué (!) des perquisitions illégales à cet officier ! »

Sans ordre, au travers, sont jetés les mots de pays libre, garanties légales des citoyens, etc., etc. Rédaction un peu coco. Se couvre, paraît-il, de signatures intellectuelles et autres.

Germaine m'a arrêté tantôt, lorsque je m'apprêtais à rentrer chez moi, et m'a dit, timide et câline :

— Et le nom?... qu'est-ce que vous comptez faire pour le nom?...

J'ai demandé, ne comprenant pas :

— Quel nom?...

— Eh bien, mais... le vôtre... est-ce que vous ne voudrez pas que je continue à le porter?...

— Ah! fichtre non!...

— Pourquoi?...

— Parce que vous en avez un qui suffit bien... vous vous appellerez Madame de Bernay...

— Ça sera gênant à cause de maman...

— Dame!... je n'y peux rien!... Je vous conseille seulement de ne pas vous appeler « Madame Germaine de Bernay », parce que, le prénom, c'est fille en diable...

— Je le sais bien!... et c'est pour ça que, comme avec vos idées religieuses vous ne vous remarierez probablement pas...

— Vous pouvez dire sûrement...

— Alors, qu'est-ce que ça peut vous faire que je continue à m'appeler la comtesse de Mailane?...

— Ça me fait que je ne veux pas voir mon nom se promener dans les ghettos...

Elle a haussé les épaules, l'air écœuré de

ma grossièreté et de mon peu de complaisance.

Ou je me trompe fort, ou c'en est fini des façons plaintives et des déshabillés suggestifs!...

Jeudi, 20 janvier.

Pendant trois stupides journées, j'ai couru chez les gens d'affaires, agents de change, banquiers, etc., pour liquider la situation de l'oncle Maillane, en manœuvrant de façon à éviter qu'un sou lui passât par les mains.

C'est Dubuisson, l'homme d'affaires de la famille, qui s'est chargé de régler. Je ne crois pas que cet arrangement ait comblé l'oncle de joie. Il avait dû compter qu'il grappillerait quelque peu et se ferait du bien tout en satisfaisant presque complètement ses prêteurs. Il m'a dit d'un air indifférent :

— Si c'est Dubuisson qui fait les démarches, tu vas être obligé de lui donner son tant pour cent, bien entendu?...

— Bien entendu...

— Je pourrais t'éviter ces frais-là, mon petit?...

J'ai fait la sourde oreille, et aujourd'hui tout est réglé. Je n'ai pas perdu sur les valeurs vendues. Tout est donc pour le mieux, un mieux négatif.

Je vais remettre à Germaine 300,000 francs de la main à la main, sur un simple reçu d'elle. Je préfère ne pas laisser de traces visibles d'un don qui me ferait, je crois, considérer comme un bon jobard. Moi, je trouve que je dois une indemnité pour les huit années où j'ai joui d'une beauté qui se vend à d'autres. Je sais bien que pendant ce temps j'étais le possesseur le plus imposé, mais, en somme, je cause un préjudice sérieux à Germaine en lui retirant mon nom et mon bras commodes pour parader, et je tiens à faire honorablement les choses.

J'ai écrit à Brion de venir. Je pense le voir arriver demain. Ensuite, il ne me restera plus à liquider que l'affaire Agénor. Je trouverai facilement l'occasion que je cherche de le gifler,

mais il ne faut pas que la gifle ait l'air d'avoir été amenée de loin.

Et, quand ceci sera fait, je ne devrai plus rien à personne.

Au cours de mes pérégrinations, j'ai été suivi par un roquet hirsute et famélique qui s'est refusé à me quitter. Il me regardait avec des yeux si admirablement intelligents, si profondément suppliants que je l'ai gardé avec moi et que, depuis hier, il vit dans ma chambre, caché et heureux, encore un peu craintif, mais disposé à s'émanciper à la première occasion.

Germaine déteste les chiens. A cause d'elle, j'avais renoncé à en avoir. Aujourd'hui, rien ne m'empêche de sortir de cette réserve et de me livrer sans contrainte à ma passion pour les bêtes.

Je regarde avec joie, avec complaisance aussi, ce paquet de poils inextricablement emmêlés, charbonnés, sans nuance définie. Au fond d'une broussaille raide et touffue luisent

les deux petits rayons de tendresse qui servent d'yeux à *Thomas Vireloque*. Ils me suivent partout, ces fins rayons, quand je remue, quand je lis, quand je travaille, et je m'attache à n'avoir pas l'air de les oublier. Il est évident que ce chien — laid que c'est une horreur — m'adore et, comme je suis peu accoutumé à être adoré, cela me paraît très doux. J'attends impatiemment l'instant où, tout à fait confiant, il viendra poser sur mon genou sa grosse patte lourdaude et griffue, encore crottée de la boue ancienne ramassée au cours des balades fantaisistes et inconnues...

Samedi, 22 janvier.

Germaine m'avait déclaré qu'elle voulait aller à la Chambre aujourd'hui et, à une heure et demie je l'ai installée dans la tribune des ministres, où Cernay m'avait procuré une place après de nombreuses difficultés.

C'est Cavaignac qui a ouvert le feu. Il a

reproché en termes formels, précis, éloquents, au gouvernement d'entretenir l'agitation par son silence au sujet de l'affaire Dreyfus.

Au centre, ses paroles m'ont semblé être mal, universellement mal accueillies. Il est clair que le noyau dreyfusard est logé là. Monsieur Méline ayant très nettement répondu, Cavaignac a retiré son interpellation que Jaurès a reprise à son compte. C'est alors que le gâchis a commencé.

Tandis que le député du Tarn engueulait le gouvernement, Bernis, debout à l'intérieur de l'hémicycle, appuyé contre le premier banc de là Droite, lui a dit :

— Vous êtes l'avocat du Syndicat?...

Il faut avouer que — si ça n'est pas — ça en avait terriblement l'air. Mais cette interruption a provoqué un étonnant tapage.

Gérault-Richard s'est élancé de son banc, a traversé en courant l'hémicycle et est venu gifler Bernis qui, en train de causer, ne s'attendait pas à cette attaque excessive. Derrière Gérault-Richard, une notable portion

de la Gauche dégringolait, qui se préparait à tapoter à son tour. Une bagarre s'est produite, une vraie. On retenait Bernis qui se débattait et la mêlée a duré quelques instants. Brisson, après avoir vainement cherché son chapeau, s'est décidé, un peu tard, à abandonner le fauteuil.

Après le départ du président, le calme a semblé renaître. Toujours debout à la tribune, Jaurès attendait, tourné vers la gauche dans une pose de tribun. C'est alors que Bernis, agile comme un Basque, a grimpé en courant l'escalier de droite de la tribune, a sauté sur Jaurès, le giflant par deux fois à tour de bras, le courbant, lui envoyant la tête toucher presque contre la tribune. Il s'escrimait joyeusement. On entendait un bruit mou et rebondissant comme s'il tapait sur outre pleine.

Et quand il a eu bien battu l'orateur ahuri, il est redescendu par le même chemin et en courant toujours. C'a été rapide, imprévu, et très amusant, sinon de meilleur goût.

Bouillon consterné répétait :

— Quelles mœurs! Seigneur mon Dieu!...
quelles mœurs parlementaires!... Il est assom-
mant, cet animal-là!... il ne peut jamais se
tenir tranquille!...

Il en voulait à Bernis de sa violence et ne comprenait pas ce que je trouvais « de drôle à ça »! Et quand je lui ai expliqué que cette idée de rendre à Jaurès — et au centuple — la gifle reçue de Gérault-Richard me semblait plaisante, il m'a répondu, digne et sérieux comme un pape :

— C'est tout ce qu'il y a de plus incorrect!...

Puis, changeant brusquement de ton :

— Tiens!... on a fait évacuer les tribunes!...

Effectivement les tribunes s'étaient vidées. Je suis sorti, suivant le flot et, en m'approchant d'une des portes de la cour, j'ai aperçu ma femme écoutant — au milieu d'un groupe formé des Damiette, des Damblemar et des Jassy — Klebrig qui pérorait. A ce moment-là, Bernis a traversé la cour, sifflotant, les mains dans ses poches, et le groupe se l'est montré, le

toisant de cet air écœuré que je connais bien pour me l'être vu très souvent appliquer à moi-même.

Pendant deux heures on a attendu la reprise de la séance, mais les portes sont restées inexorablement closes.

A dîner, Germaine s'est plainte à moi avec amertume de son attente prolongée. Elle a paru, tout comme Bouillon, indignée « de ces mœurs parlementaires ». Je lui ai répondu que nous avons bien le parlement qui nous convient. Et elle a cru que j'admirais de toutes mes forces cette Chambre que je ne peux pas souffrir.

Pour changer la conversation, elle m'a rappelé que nous avons la semaine prochaine « un grand dîner ». Quelle scie!

Lundi, 24 janvier.

Jaurès a terminé aujourd'hui le discours interrompu samedi par les gifles de Bernis. Il a sommé, longuement et pâteusement — à mon

sens — le gouvernement de lui fournir des explications au sujet des poursuites Zola et des huis clos Dreyfus et Esterhazy. Et il a terminé par un couplet louangeur jusqu'à la platitude à l'adresse de « l'Allemmâgne Impériââle » — comme il dit avec son étrange accent — qui ne craint pas, elle, de mener à fond ses procès politiques. La Chambre était suspendue à ses lèvres, le couvant de regards bleus d'extase, tandis que, du geste monotone, agaçant et régulier de ses petits bras courts, et de l'index de sa main droite aux doigts repliés, il ponctuait ses phrases en frappant la tribune.

Tel quel, il est bien l'homme qu'il faut pour mener cette Chambre au bout de sa parole sonore, la rouler dans ses élans factices et l'entraîner dans ses emportements étudiés.

Mardi, 25 janvier.

Brion est arrivé à deux heures, sa bonne figure souriante un peu inquiète de savoir ce que je

lui voulais. Je le lui ai expliqué en quelques mots. D'abord, il a protesté :

— Mais non, Monsieur de Maillane!... ça ne se peut pas!... je ne peux pas accepter ça!...

— Si vous ne l'acceptez pas, je chercherai un autre candidat... j'en trouverai un qui ne vous vaudra pas, mais je le trouverai facilement comme bien vous pensez... Je ne veux à aucun prix, laisser passer l'opportunard...

— Mais croyez-vous sérieusement que j'aie des chances?...

— Si je ne le croyais pas, je n'aurais pas l'idée de vous appuyer...

— Appuyer est faible...

— Aider, si vous voulez...

— Mais, Monsieur de Maillane, je ne sais seulement pas si je pourrai jamais vous rendre tout cet argent...

— Ça, c'est mon affaire!...

— C'est bien un peu la mienne aussi!... je ne peux pas accepter comme ça, pan! sans raison, vingt mille francs...

— Vingt ou plus... ce qui sera nécessaire...

— Eh bien, je ne veux pas accepter une somme que je vous rendrai je ne sais pas quand...

— Quand vous serez ministre!... mais oui... vous avez l'air de rire?... ils viendront, les ministères socialistes... nous n'y sommes pas encore, mais nous y serons sûrement sous peu...

Brion a dit en riant :

— Je crois que vous voyez les choses du socialisme en beau?...

— Ne croyez pas ça!... ce sont les autres choses que je vois en laid... ce qui est tout différent... voyons, acceptez cet arrangement que je vous propose de si bon cœur?...

— Mais, d'ici aux élections, vous changerez peut-être d'avis... et alors vous regretterez...

— Rien du tout!... je suis moulu, écœuré, las de tout!... voilà pour le moral... quant au physique, il est fichu, le physique!... je ne suis

plus l'homme des réunions... je ne suis plus l'homme de rien, que du repos...

Brion hésitait toujours et je sentais bien qu'en plus de la question d'argent, il en était une autre qui l'intéressait davantage et qu'il n'osait pas formuler. J'ai dit :

— Je me retirerai purement et simplement, sans vous jouer le mauvais tour de vous désigner à mes anciens électeurs... Soyez tranquille, ma retraite sera discrète... je ne mettrai pas le pied aux Aigues pendant la période électorale... j'aurai l'air de me désintéresser de tout...

Il m'a serré la main, ému un tantinet, et m'a dit, en regardant le portefeuille où j'avais mis les vingt billets de mille francs :

— C'est égal, Monsieur de Maillane... vous êtes tout de même un drôle de type!...

Mercredi, 3 février.

A propos du barbotage opéré à la Marine dans la correspondance de Delcassé, Millerand

a pris la parole. Il était particulièrement en verve aujourd'hui. Il a, outre son grand talent, une supériorité sur la plupart : sa voix chaude, d'un timbre grave, et qui porte au diable, alors qu'il semble parler toujours sur le ton de la conversation. En répondant au président du Conseil, il a dit, s'adressant à la Chambre :

« Au moment où vous allez mettre dans l'urne le bulletin que le gouvernement réclame de votre obéissance... »

Le centre a protesté comme un seul homme et Brisson a adressé un rappel à l'ordre. Alors, Millerand a repris :

« Au moment où vous allez mettre dans l'urne le bulletin que le gouvernement réclame de votre indépendance... »

Puis, il a affirmé que si le ministre de la marine ne savait rien, le président du Conseil savait peut-être trop. D'où deuxième rappel avec inscription au procès-verbal.

Et pour conclure, il se bat avec Monsieur Lavertujon, l'homme des ordres du jour. Si le

malheur voulait que celui-là ne fût pas réélu, le cabinet aurait bien de la peine à le remplacer.

Il va bien, Millerand ! Hier Reinach, aujourd'hui Lavertujon ! Il tape dans le tas, c'est le cas de le dire !...

Nous avons eu ce soir un dîner qui est, je pense, le dîner de l'étrier.

Je vois que dans le monde on commence à se douter que nous nous séparons. Non pas que l'on m'ait dit à ce sujet rien de précis. C'est un je ne sais quoi, dont j'avais conscience, et quelques phrases vagues ou maladroites, qui m'ont averti que l'affaire est éventée.

Bouillon qui est rentré hier dans l'argent prêté à l'oncle Maillane — et qu'il avait réclamé ces derniers temps avec une certaine âpreté, — m'a dit, d'un air détaché, pendant que nous étions isolés un instant dans le fumoir :

— Vous savez, mon cher, ça ne pressait pas !...

Puis, comme j'esquissais un geste vague, il a ajouté :

— Je pense qu'il vous élèvera une statue, votre oncle Maillane!... il n'y a pas beaucoup de neveux qui endosseraient une créance aussi peu rassurante... et c'est rudement gentil à vous d'avoir fait ça... surtout en ce moment...

Ce « surtout en ce moment » m'a fait penser que Bouillon se doutait de mon divorce. Après un silence, il a répété encore :

— Mais vous savez, mon cher, fallait pas vous gêner...

Dubuisson m'avait raconté que ce pauvre Bouillon, depuis qu'il se savait certain de rattraper son dû, ne tenait plus en place et venait à l'étude trois fois par jour pour savoir quand il serait remboursé, et par qui, et comment, expliquant que sa créance était non seulement la plus considérable mais encore la première en date, et faisant valoir toutes sortes de bonnes raisons pour être payé le plus vite possible.

Alors son air désintéressé de ce soir m'amusaït infiniment.

Acy, dès le début du dîner, s'est empoigné avec Peyrolles, — qui est un bon gobeur et qui grimpe à l'arbre aussi haut qu'on veut, — à propos d'un très joli article de Barrès sur les *Intellectuels* et l'affaire Dreyfus.

Paru hier dans *Le Journal*, cet article a déchainé des tempêtes et depuis vingt-quatre heures on ne parle guère que de lui.

Acy n'a signé ni l'une ni l'autre des protestations d'intellectuels. Il a craint, je crois, de se faire flanquer à la porte des quelques maisons purement mondaines où il va encore et où — il le faut reconnaître — le dreyfusardisme manque jusqu'à présent de prestige. D'autre part, comme Acy a cette douce et inoffensive marotte de se croire un être unique, ne ressemblant à personne et ne faisant rien comme tout le monde, il trouve plus chic et plus original d'être un dreyfusard à côté, pouvant à son gré traiter de haut en bas tout dreyfusard ordinaire, banal et enrégimenté.

Absolument convaincu au fond de la culpabilité du « martyr de l'Etat-major », il a dû, par nécessité professionnelle, clamer contre Esterhazy.

Il est de toute évidence que ce qui touche aux lettres est dreyfusard à quelques exceptions près. Quiconque veut réussir « dans la littérature » doit donc se convertir au dreyfusardisme et Acy, né malin, — en dépit de ses airs distraits ou dolents, — n'y a point manqué. Je vois poindre l'instant où cet acte, peu esthétique en soi d'avoir léché les bottes intellectuelles, qu'il bêche dès qu'elles ont les talons tournés, le fera sacrer grand poète. Il sait d'ailleurs être discrètement et — l'élan ne l'emportant pas — négativement dreyfusard.

A tout cela je ne verrais pas grand mal, s'il se contentait de se glorifier à part soi de ses convictions toutes neuves. Mais, et c'est ici que ses façons m'exaspèrent, il trouve élégant de dauber sur les gens propres qui, en refusant de suivre ce singulier mouvement intellectuel, se trou-

vent de ce fait rayés des listes de l'Intellectualité.

De ceux-là, qui ont beaucoup à perdre et certainement rien à gagner, il affecte de mépriser les idées. C'est « par intérêt qu'ils agissent » ! Et il fait pleuvoir ses qualificatifs aimés sur les tristes sires qui osent malgré tout préférer — si imparfaite soit-elle — l'armée aux gages de la France à l'armée aux gages de la Juiverie internationale. Ce sont « des ramollos, des arrivistes, des flagorneurs (?) ». Il faut entendre le ton d'importance, voir l'air de supériorité. Et quand il a parlé haut et sec, il se rengorge et nous toise — nous, les pauvres pas Intellectuels — avec un regard de mépris qui déclare : « Hein ! tout de même ?... est-ce envoyé ?... »

Les Bouillon le suivaient ce soir de cet œil inquiet et embêté dont les parents suivent l'enfant qui s'apprête, chez des amis, à casser quelque chose. Et je me disais que c'était vraisemblablement la dernière fois que je subissais ses façons d'être. Ce n'est pas à moi qu'il aura

l'occasion d'envoyer dorénavant ses décrets de Moscou. Je suis un petit cerveau trop simple pour m'exposer volontairement au contact de cette trop subtile intelligence. Tout de même il m'a fallu ce soir l'entendre et répondre presque poliment aux impertinences diverses qu'il ne nous a pas ménagées. « *Tout le monde est pouri !... personne ne fait jamais quoi que ce soit de bien, si ce n'est dans un but de réclame, ou pour exploiter une situation.* »

Et comme Bouillon lui faisait observer que, littérairement par exemple, l'antidreyfusardisme ne servait guère ceux qui en étaient atteints, il s'est écrié, avec cette mauvaise foi qui indigné encore cet excellent et naïf Bouillon :

— Allons donc !... c'est un tremplin !...

C'est là que Peyrolles voulant réfuter très courtoisement cette affirmation saugrenue, s'est vu moucher avec une désinvolture qui l'a un instant déconcerté. Il a de la peine — et j'avoue être comme lui — à se faire aux façons des jeunes gens du dernier bateau qui ne tien-

nent aucun compte des différences d'âge et sont, dans la discussion, d'une parfaite goujaterie. Peyrolles, qui est beaucoup plus correct que moi, déteste d'autant plus ces manques de politesse et d'égards et j'ai vu l'instant où il allait se fâcher. Heureusement il aime bien Aey au fond. Pour ce, il a su contenir son humeur plutôt belliqueuse et s'en est allé docilement dans le coin où l'envoyait son sévère interlocuteur.

Et alors ç'a été le tour de sa femme. La pauvre petite, ayant voulu donner aussi son avis sur cette grosse affaire, a été remise à sa place avec une sécheresse érudite et méprisante qui a coupé net la plus joyeuse note de son gentil gazouillis d'oiseau.

La grosse princesse, elle, ne disait rien, uniquement occupée à surveiller Château-Landon. Elle sent que celui-là aussi va lui échapper et elle se cramponne à lui avec l'énergie des désespoirs d'automne. Château-Landon a fini par prendre son parti en brave. Il accepte avec une paisible indifférence cette situation grotesque, tout en

cherchant — sans « avoir l'air » — une occasion d'en sortir. Il préférerait que l'Occasion qui se présentera fût plus jeune. Elle sera plus vieille probablement. C'est le nombre des kilos de la grosse princesse qui est terrifiant plutôt que le nombre de ses années. Elle est, affirme Barentin qui est son contemporain, de 1861.

Hersac était d'une gaieté folle et faisait de tout son cœur une cour — un peu au champagne — à Madame de Peyrolles, sous le nez de Péyrolles qui n'aime pas bien ça.

Bouillon nous a rasés comme toujours avec sa politique. L'heure qui approche des élections le rend fou positivement. Il s'imagine, et cela de très bonne foi, être le symbole du Ralliement. S'il n'est pas élu, tout doit crouler. C'est son dada et rien ne l'en saurait faire descendre.

La gaffe du jour a été faite par Madame de Peyrolles qui, nous apprenant la brouille définitive — croit-on — du ménage Treuil, s'est écriée :

— C'est décidé !... eux aussi, ils divorcent !...

Cet « eux aussi » a fait rougir Germaine, tandis que Peyrolles lançait à sa femme un regard éperdu.

Ceux-là savent que « ça se décolle », comme dit Jenny Dunois, et demain tout Paris le saura. Nous ne pouvons, sans ridicule, vivre Germaine et moi côte à côte plus longtemps.

Il semblait que, ce soir, chacun de nos invités prenait à tâche de chanter son grand air, afin de me laisser de lui l'image la plus précise et la plus dense.

A cette heure où je vais me terrer à l'écart, je n'éprouve pas, à la pensée du monde que je quitte, le plus petit regret. Je ne l'ai guère aimé plus qu'il ne m'a aimé lui-même, et je trouve profondément inutile et stupide la vie que j'ai menée pendant vingt-cinq ans. Je me suis pourtant efforcé d'être très aimable ce soir. J'avais cette dernière coquetterie de ne pas laisser à mes relations les plus intimes un trop mauvais souvenir du grinchu.

Jeudi, 4 février.

Lorsque, ce matin, j'ai dit à ma femme qu'il nous fallait à présent suivre chacun notre route distincte, elle m'a répondu qu'à l'instant même où j'avais parlé, elle s'apprêtait à émettre la même proposition.

Elle partira demain.

Vendredi, 5 février.

A trois heures, quand j'ai entendu le coupé qui devait emmener Germaine s'arrêter devant le perron, je suis allé m'asseoir dans le petit salon qu'elle devait traverser pour sortir.

Quand elle a paru, j'ai admiré avec regret la jolie tête qui émergeait toute rose de la fourrure sombre, et la silhouette fine que l'épaisse pelisse de loutre ne parvenait pas à alourdir. A ce regret, purement sensuel et égoïste, aucune tristesse amicale ne se mêlait.

Germaine a semblé contrariée en m'apercevant là. Mais, reprenant tout de suite un visage souriant elle a demandé, voyant mon air contraint :

— A quoi pensez-vous?...

— Je pense qu'il y a huit ans bientôt que vous êtes venue dans ma maison, et que vous en sortez aussi fraîche et encore plus jolie que vous n'y étiez entrée...

Elle est sensible toujours à un compliment d'où qu'il vienne. Elle a le culte exaspéré de sa beauté. Elle m'a tendu ses doigts souples que j'ai enfermés dans ma main en disant, incapable de trouver le « quelque chose de fin » que je cherchais :

— J'espère que vous ne garderez pas de moi un trop désagréable souvenir?...

Elle a répondu, banalement gracieuse :

— J'allais vous adresser la même prière...

Je me suis mis à l'unisson :

— Oh!... vous savez bien que, de vous, l'on ne peut garder qu'un souvenir exquis...

Elle s'est penchée vers moi les yeux luisants,

les narines battantes, la lèvre un peu retroussée découvrant l'éclat laiteux des dents. Puis, comprenant que je perdais la tête et voyant sur mon visage le désir qu'elle y avait vu si souvent, elle m'a dit, à moitié rieuse, à moitié grave, sans la plus légère honte, semblant s'offrir dans un abandon heureux :

— Comme ça?... tout de suite?... pour les adieux?... Ah ! que ça serait drôle !...

Je n'ai pas eu l'air de comprendre et j'ai ouvert la porte du salon. Dans l'antichambre le valet de pied attendait.

J'ai accompagné ma femme jusqu'à la voiture, et quand, après l'y avoir fait monter, j'ai eu refermé moi-même la portière, je me suis senti pris d'une grande tristesse en même temps que soulagé d'un grand poids.

Lundi, 7 février.

C'est aujourd'hui qu'a commencé à la Cour d'assises le procès Zola. Peyrolles était venu ce

matin me chercher pour m'y emmener avec lui, mais je me sentais si mal en train que je n'ai pas voulu sortir.

La journée m'a paru très lente et très stupide. Pourquoi?... Jamais Germaine ne passait avec moi son temps. J'étais seul de mon côté, elle était seule du sien. Oui, mais je la sentais là. Je savais que d'un mot je pouvais l'appeler, que d'un pas je pouvais la rejoindre. Et je suis à présent veule et désespéré.

Il faut pourtant que je me secoue encore un peu, après je me reposerai.

Mardi, 8 février.

C'est fait. Tout est arrangé. Je me bats demain avec Agénor sans presque l'avoir cherché.

De très bonne heure je suis allé au Palais de Justice, où j'ai erré longtemps sans rencontrer un avocat ou un magistrat qui pût m'introduire dans la salle des assises. Enfin le commandant Perret — que chacun harcelait

sans trêve — a bien voulu me faire entrer avec le public debout.

Je suis arrivé juste à temps pour entendre Monsieur Zola répondre au président, qui lui faisait observer que la Cour avait rendu hier un arrêt et qu'il n'avait qu'à s'incliner devant la loi :

— *Je ne connais pas la loi et je ne veux pas la connaître !...*

Et comme on riait dans la salle et que aussi l'heure du repos était venue, on a suspendu l'audience.

A la reprise, Zola, à qui on avait sans doute expliqué qu'il était allé un peu loin, a cherché à s'excuser de sa désinvolture. Il a dit, se tournant vers le public : « — Je ne suis pas un orateur, mais un écrivain. »

Le président a répondu :

— « Adressez-vous à la Cour et parlez-lui en face, » — tandis que Monsieur Labori s'écriait extasié : « — Bravo, Zola !... »

L'attitude du client et de l'avocat ayant inspiré à un Monsieur, debout à côté de moi dans

la foule, cette réflexion : — « Quels blanquistes!... », — un brave homme grimpé sur le poêle a riposté indigné : « Les blanquistes étaient d'autres gens que ça! »

Le Monsieur s'est retourné pour expliquer que ses paroles avaient été mal comprises, mais devant la physionomie fermée et têtue du défenseur des blanquistes, il a jugé préférable de se taire.

On a entendu Monsieur Leblois, un homme étriqué, qui ressemble à un renard malade et duquel, au Palais, on ignorait jusqu'ici l'existence. C'est lui qui, avec son ami Picquart — auquel il ressemble comme un frère — a tripoté et peut-être tripatouillé les dossiers.

Celui-ci est le type de la canaille douce et habile. Il a récité, sans une défaillance de mémoire, une notable portion de la brochure de Bernard Lazare, et raconté des anecdotes improbables et diverses. Dès les premiers mots le public l'avait pris en grippe.

Monsieur Scheurer-Kestner, qui lui a suc

cédé, à l'air d'un imbécile seulement. Il a eu une meilleure salle. Il a longuement parlé pour ne rien dire.

C'est Casimir-Perier qui — sans avoir rien dit ni rien fait qui provoquât l'admiration — a eu les honneurs de la journée.

En revoyant l'ancien président de la République, je pensais à la fortune politique de Gérault-Richard née de l'article du *Chambard* qui injurait Monsieur Casimir-Perier. De Gérault-Richard, la pensée allait à Jaurès, son défenseur au procès du *Chambard*, qui aujourd'hui, dans la salle des témoins, attendait d'être appelé lui, député français, à requérir contre l'Armée au nom de la Juiverie internationale.

Et ce pauvre Bernis qui a été l'autre jour maltraité par la Gauche et vilipendé par la Droite pour avoir dit à Jaurès :

« — Vous êtes l'avocat du Syndicat ! »

Hersac était là en bourgeois. Quand l'audience a été levée, nous avons descendu ensemble l'escalier de la Cour d'assises et nous sommes

arrivés dans la galerie de Harlay juste à l'instant où, par la porte des témoins, ma femme sortait avec Klebrig. J'ai salué. Hersac, qui allait en faire autant, s'est arrêté brusquement en reconnaissant Klebrig et m'a dit :

— Ah! ma foi, tant pis!... je ne veux pas saluer le Syndicat!

Reinach venait ensuite, verdâtre, roulant des yeux effarés à la vue de la foule très houleuse. La présence à son bras d'une jolie petite femme blonde a, je crois, protégé sa sortie. On n'a pas voulu houspiller la jolie petite femme blonde et d'ailleurs l'attention s'est portée sur Zola qui arrivait au milieu de son peloton d'escorte.

Évidemment la foule était hostile, mais elle ne disait rien encore. C'est le cri de : « Vive Zola! » poussé par un des thuriféraires qui a mis le feu aux poudres. On répond : « A bas Zola! » Puis tout à coup s'élèvent, très nets, poussés d'une voix de tête, féminine, glapissante, une voix de concierge qui attrape les gens qui

lui ont sali ses « escayers », ces cris : « Vive Zola!... A bas la France! »

Alors une indescriptible bousculade se produit. Elle est dirigée, cette bousculade, contre l'individu qui a crié. Un être hideux, avec un groin étrange ; le Juif dans toute son horreur, mais non pas le Juif au classique nez en quartier d'orange. S'il a en plein le physique de la race, il ne semble pas en avoir le caractère, car il se défend avec vigueur contre les gardes républicains qui se jettent sur lui à deux ou trois, non pour le maltraiter, mais pour le protéger des violences de la foule.

Enserrant à distance le buste qui est à l'angle de la galerie de Harlay et de la galerie des Marchands, un demi-cercle de gardes se forme sur deux rangs. A l'intérieur de ce cercle, on aperçoit la haute silhouette du commandant Perret. Il repousse les quelques assaillants qui ont réussi à franchir la ligne des gardes. Derrière lui vient l'escorte et derrière l'escorte, à l'aise dans un assez large espace, Monsieur

Zola soutenu par un de ses amis. Il est livide, ses mâchoires se heurtent, son échine se courbe, un extraordinaire tremblement secoue sa falote personne. Il ne marche plus!... On le pousse sur les dalles comme une vadrouille sur un pont de bateau et on parvient enfin à l'engouffrer dans le vestiaire des avocats, où il disparaît lamentablement piteux et grotesque.

Et pendant tout ce temps Clémenceau, isolé, bousculé violemment, faisait crânement tête à la foule, aussi souriant que tout à l'heure assis au banc des avocats.

Acy arrivait, l'œil épanoui comme toujours au spectacle des vilenies humaines. Mais, en nous voyant rire, Hersac et moi, et en devinant ce qui nous réjouissait, il a dit, plein de méprisante pitié pour le grand homme du Syndicat :

— C'pauv' Zola!... c'est un homme de bureau, alors il n'est pas à son affaire dans ces bagarres-là!...

Hersac a répondu :

— Eh bien, alors, il ne fallait pas s'y

fouerrer!... Quand on se fourre là-dedans, il faut tâcher de s'y tenir à peu près proprement...

— Zola est très nerveux... très impressionnable...

Nous étions revenus à l'escalier de la place Dauphine. A quelques pas de nous, sur les marches, Agénor de Bernay quittait, avec une chaude poignée de main, le colonel Picquart. En se retournant il nous a vus et, après une imperceptible hésitation, il est venu à nous :

— Bonjour, Aey!... bonjour, Hersac!...

Et se tournant vers moi la main tendue et l'air narquois :

— Bonjour, cousin!...

Comme je ne bougeais pas, il a insisté :

— Est-ce que vous ne voyez pas que je vous dis bonjour, Maillane?...

— Si...

Un peu gêné, il a demandé, avec un sourire contraint :

— Est-ce parce que je suis du Syndicat,

avec un grand S?... mais Acy en est aussi et, à ce compte-là...

J'ai interrompu :

— Acy est peut-être du Syndicat, mais il n'est pas à ses gages...

— Vous plaisantez, je pense, mon ami ?...

— Ah ! fichtre non ! je ne plaisante pas !... je vous dis que vous êtes un drôle... avez-vous compris cette fois ?...

Il a fait un mouvement. Jean s'est précipité entre nous et Agénor s'est éloigné en disant :

— Voulez-vous m'accompagner, Acy, je vous prie ?...

Sans bonne grâce, Acy s'en est allé avec lui.

Et voilà comment, demain matin, je retourne à la Grande Jatte !...

Vendredi, 26 mai.

Me voici derechef vivant et embêté... avec une éraflure au foie, et madame Bouton qui ronfle dans la pièce à côté.

Le 8 mai, sans effort, Brion a été élu avec 3,000 voix de majorité, et le concurrent de Bouillon a passé avec une majorité égale.

Il n'a plus rien à faire, ce pauvre Bouillon ! alors il vient — depuis qu'on me permet les visites — me voir tous les jours pour tuer le temps. Et ce qu'il jabote !... ce qu'il me raconte de potins !...

Madame de Bernay — ma femme — continue à aller partout et à être très bien vue malgré son divorce. Tout le monde l'a plainte d'être tombée sur un mauvais bougre tel que moi et on a passé l'éponge sur ses... irrégularités.

En revanche, toute ma famille (et en particulier mes oncles) m'en veut à mort. L'oncle Maillane ne me pardonne pas de n'avoir point accepté les fredaines de Germaine, et l'oncle Villelaure déclare « une action abominable » d'avoir aidé (et encore il ne sait pas dans quelle mesure !) à l'élection de Brion. Il a dit, il y a quelques jours, à Bouillon qui lui demandait s'il m'avait vu et comment j'allais :

— Mon Dieu! je le vois rarement, vous savez!... je déteste les amateurs de scandale et Maillane ne vit que de ça!... Il se sépare de sa femme pour des choses... qui sont arrivées à bien d'autres que lui!... il se bat, sans qu'on sache même pourquoi, avec ce malheureux Bernay qui est son cousin... il abandonne son siège de député à une crapule de socialiste qui va déprimer le pays!... Un garçon comme Maillane, c'est un fléau!...

D'autre part, Jenny Dunois a dit à Jean :

— Tu sais, je ne vais pas voir Maillane... il est trop loufoque... quand c'est à ce point-là, ça n'est même plus rigolo!...

